This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 486215 DUPL
HM
101
P39
1849

THÉORIE SOCIÉTAIRE

PAR

CHARLES PELLARIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

BÉRANGER.

QUATRIÈME ÉDITION.

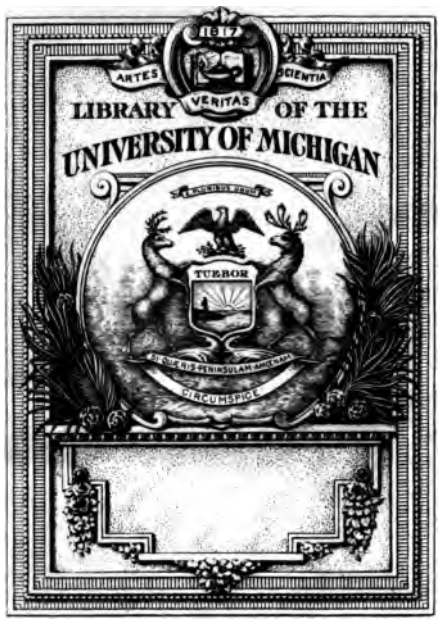
PARIS.

A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

25, QUAI VOLTAIRE,

EN FACE DU PONT NATIONAL.

1850



THE GIFT OF

Prof. Marcel Clavel

92

THÉORIE SOCIÉTAIRE.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
36, RUE DE VAUGIRARD.

THÉORIE
SOCIÉTAIRE

PAR

CH. PELLARIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

BÉRANGER.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

25, QUAI VOLTAIRE,

EN FACE DU PONT NATIONAL.

1849

HM
101
P39
1849

Prof. Marcel Clavel
1t.
12-4-1923,

THÉORIE SOCIÉTAIRE.

De re autem quæ agitur petimus ut homines eam non opinionem, sed opus esse cogitent.

BACON.

(Ce n'est point ici une simple opinion, c'est une œuvre, œuvre d'observation et de calcul.)

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Que lui voulez-vous à ce monde moral que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité?

VOLTAIRE, *Correspondance*, année 1758.

Si Dieu disait à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudrait et ne voudrait pas, il se contredirait lui-même... Ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

J.-J. ROUSSEAU.

L'HOMME et la forme sociale, voilà les deux termes qu'il faut mettre d'accord.

Pour y parvenir, deux voies peuvent être tentées :

Agir sur l'homme pour changer sa nature et la plier aux exigences de la forme sociale;

Ou bien, considérant la forme sociale comme le seul des deux termes qui soit essentiellement variable, l'approprier aux dispositions naturelles de l'homme.

La seconde voie est la seule qui puisse conduire au but.

1.

Cette proposition, évidente pour nous, n'a pas encore, il s'en faut, le même caractère à tous les yeux. C'est qu'il y a très-peu de personnes qui comprennent bien en quoi réellement consiste et où s'arrête de toute nécessité l'influence qu'il est possible d'exercer sur l'homme.

On peut, à l'aide de l'éducation, donner une certaine direction aux idées; on peut inspirer telle ou telle manière de voir sur quelques points, et, par suite, modifier la forme sous laquelle se produira la PASSION, ce grand et universel mobile de l'être humain [1]. Mais quant à l'empêcher de naître au cœur de l'homme ou à l'y étouffer, cela n'est pas possible. C'est même en vain que l'on tenterait d'arracher la passion à ses tendances naturelles ; en vain qu'on s'efforcerait de la faire renoncer au but qui lui fut assigné; en vain qu'on s'obstinerait à la vouloir dévier de ce but posé par la main de Dieu même : elle ne cessera pas moins d'y aspirer toujours, et alors elle y tendra par des voies indirectes et détournées. C'est là, sous un certain

[1] La raison sert à éclairer nos déterminations en nous en montrant les motifs et les conséquences, elle pèse le pour et le contre du parti qu'il s'agit pour nous de prendre ou d'éviter; mais à cela se réduit son rôle, et c'est toujours en vertu d'un *désir*, d'une *influence passionnelle* par conséquent, que nous nous déterminons.

Par le mot *Passion* il ne faut pas entendre ici, comme on le fait communément, l'*excès* habituel de quelque sentiment, l'*abus* d'une affection ou d'un plaisir sensuel, mais bien la force intérieure par laquelle nous nous sentons sollicités, poussés vers les objets qui sont en affinité avec notre âme ou nos sens.

Dans la Passion ainsi envisagée comme elle doit l'être, on trouve la véritable cause des actes les plus sublimes, aussi bien que des actions vulgaires, ou basses et infâmes. Qui ne voit, en effet, qu'elle est le ressort des vertus même les plus ascétiques qui sont, en définitive, pratiquées en vue d'un bonheur plus ou moins éloigné? L'exercice de la pensée elle-même n'a pas d'autre motif, comme l'exprime cette belle parole de saint Augustin : *Nulla est homini causa philosophandi nisi ut beatus sit.*

« Tous les hommes, » a dit avec non moins de raison Pascal, « désirent être » heureux; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y em» ploient, ils tendent tous à ce but. La volonté ne fait jamais la moindre dé» marche que vers cet objet (le bonheur). C'est le motif de toutes les actions » de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et se pendent. » En d'autres termes : Tous les hommes se déterminent par des motifs passionnés, et ont en tout et toujours la *Passion*, une passion quelconque, pour mobile.

rapport, toute l'histoire de la Civilisation. L'effet commun des prohibitions morales, qui portent sur les essors naturels de passion, est de créer le mensonge et l'hypocrisie. Ce qu'on peut invoquer de plus puissant et de plus élevé à l'appui de ces prohibitions, les croyances religieuses par exemple, peuvent bien modifier la manière de voir, de juger, mais non pas la manière de SENTIR ou d'être affecté, impressionné. Aussi ne sauraient-elles étouffer, même chez les hommes sur qui elles ont le plus d'empire, les attractions du cœur, ni empêcher cet état de lutte intérieure et de véritable anarchie des facultés spirituelles et des penchants, qu'ont dépeint avec éloquence, pour l'avoir ressenti au dedans d'eux-mêmes, les plus pieux personnages du Christianisme. Était-il digne de l'Intelligence Suprême et du Suprême *Économe* de créer ainsi l'homme avec des forces divergentes qui le sollicitent et le tirent en sens opposé, avec des puissances condamnées à s'entre-combattre et à s'entre-détruire dans son sein, au lieu de concourir toutes à le pousser vers sa destinée et de l'aider à remplir sa tâche providentielle au milieu de la création?

Si l'on s'élève, au contraire, à cette idée vraiment religieuse que tout ce qui se manifeste de facultés dans l'homme fut destiné par son divin Auteur à un emploi utile; que rien n'existe chez lui, dans sa constitution passionnelle et intellectuelle, aussi bien que dans son organisation physique, qui n'ait pour objet de contribuer à l'harmonie sociale, au bien de la masse et de l'individu, — on cherchera une forme de Société qui admette et provoque le libre exercice de toutes ces facultés, qui emploie avantageusement toutes les forces passionnelles dont le cœur de l'homme est le foyer. Eh bien! c'est là ce que Fourier a fait. Ne tenant nul compte des préjugés qui condamnaient telle ou telle manifestation de la nature humaine, — dès que l'observation lui avait révélé une force de ce genre, il s'appliquait à en découvrir l'emploi social, et il est par-

venu à démontrer qu'il n'y en avait réellement aucune qui ne fût susceptible de servir au bien, et qui fût par conséquent vouée d'une manière fatale à produire ici-bas le mal, le désordre.

C'est dans ces conditions, en apparence si téméraires qu'on serait tenté d'y voir au premier moment la gageure d'un fou, que l'auteur de la Théorie sociétaire s'est toujours placé et maintenu pour l'édification de tout son vaste système.

Ainsi donc, excellence de la nature humaine telle que Dieu l'a faite, acceptation de tous les penchants qu'elle porte en elle, voilà le point de départ de Fourier, sa donnée première et fondamentale. De là il est conduit à s'interdire la *contrainte* comme moyen légitime d'action sur les hommes. Ce n'est que par l'*attrait* qu'il s'oblige à leur faire accomplir leur tâche dans la Société, mais dans une Société autrement organisée que la nôtre où le devoir est presque toujours pénible, où la pratique du bien et *sacrifice* sont presque une seule et même chose.

Les paroles de Jean-Paul que j'ai citées en tête de la biographie de Fourier : « De toutes les cordes qui vibrent » dans l'âme humaine, il n'en coupait aucune, mais il les » accordait toutes, » — ces paroles s'appliquent admirablement à ce socialiste et elles ne sauraient s'appliquer entièrement qu'à lui seul. Elles caractérisent on ne peut mieux la philosophie phalanstérienne. Voilà notre dogme fondamental à nous, en effet; dogme qui n'est admis qu'avec des restrictions plus ou moins nombreuses, et toutes très-inconséquentes, par les autres écoles philosophiques qui s'occupent de l'homme et de la Société. En admettant la bonté de la nature de l'homme, la sainteté de tous les penchants que Dieu a mis dans son cœur et que de fausses combinaisons sociales peuvent seules tourner en

vices (car notre Civilisation n'est-elle pas comme ces Harpies qui salissaient et changeaient en immondices tout ce qu'elles avaient touché ?) ; en admettant, dis-je, ces bases, on est amené, par l'entraînement d'une logique irrésistible, à adopter nos idées sur les conditions de l'ordre social. Ce premier point accordé, sous peine de se montrer inconséquent, on est phalanstérien, complétement phalanstérien. Que l'on mette, au contraire, en doute l'excellence native de l'homme, on retombe aussitôt dans les systèmes de répression et de contrainte avec lesquels toute vue libérale n'est qu'une exception, et, en réalité, une inconséquence; on n'est point dès lors véritablement phalanstérien, quelques parties du système qu'on adopte d'ailleurs.

Il ne faut pas se tromper sur la nature des prétentions que nous avons, nous autres disciples de Fourier, en cherchant à fixer l'attention sur la valeur de sa Théorie. Ce n'est pas, je le répète, une règle de conduite pour l'individu placé dans la société *actuelle,* que nous songeons à apporter aux hommes ; ce n'est pas d'approprier les hommes, leurs sentiments, leurs intérêts, aux conditions *sociales actuelles,* que nous nous occupons : tentative à peu près infructueuse de la plupart des philosophes, de tous les moralistes ; objet spécial de toutes les prescriptions religieuses et législatives.

Cette tâche, dont, au surplus, je ne méconnais pas, pour ma part, l'importance relative; cette tâche n'est point la nôtre. Fourier a retourné le problème. Négligeant l'action sur l'homme, action qui aurait pour but de changer son immuable nature, de s'attaquer à ses invincibles penchants, il la reporte tout entière sur la forme sociale qu'il se propose d'adapter précisément à cette nature de l'homme. Il ne faudrait donc pas mesurer la valeur de la Doctrine de Fourier sur l'utilité qu'elle peut avoir pour l'individu au

milieu de notre monde incohérent, et tant que subsiste cette incohérence qu'elle a justement pour objet de faire cesser, en y substituant la combinaison harmonique de tous les éléments sociaux. Je dirais presque dans ma franchise : A quoi bon la vérité dans un ordre social réduit forcément à pratiquer le mensonge? A quoi bon surtout cette vérité à l'égard des sentiments humains dont les droits ne sauraient être reconnus, dont la satisfaction est impossible sous le régime où nous sommes placés [1].

Je fais, on le voit, bon marché des mérites de la Doctrine phalanstérienne envisagée autrement qu'à titre d'instrument et de moyen de transformation sociale. Et cependant, je ne sache pas de conception plus capable d'inspirer aux hommes les sentiments d'une bienveillante indulgence et d'une tolérance éclairée pour tous leurs semblables. Il y a, en effet, dès aujourd'hui, de bonnes leçons pratiques à tirer pour chacun de nous des vérités établies par Fourier sur la nature passionnelle de l'homme, et sur les résultats forcés de sa discordance avec le mécanisme social dans lequel elle est condamnée à fonctionner. Ainsi, tandis qu'avec toutes les hypothèses différentes de la nôtre, c'est aux *personnes* que chacun est porté à imputer ce qu'il peut avoir à souffrir dans ses relations de société, d'affaires, de famille; tandis qu'on est porté à s'en prendre aux *individus*, à accuser leur mauvais vouloir et leurs vices; qu'on est toujours prêt à s'aigrir, à s'emporter contre eux, à leur jeter l'anathème et le blâme; — au contraire, à la clarté des principes posés par l'auteur de la Théorie de l'Attraction passionnelle, tout ce qui nous indisposait contre les individus se tourne contre les entraves qui résultent de la

[1] Il y a cependant, même au milieu du conflit des intérêts et des passions qui caractérise l'état *subversif*, une *normale*, la ligne du devoir, dont il est possible à chacun de nous de s'écarter plus ou moins dans sa conduite. Cette idée, qui maintient la notion de mérite et de vertu, la distinction du bien et du mal, a été développée par l'auteur dans un discours sur la *Responsabilité*, avril 1847. (*Allocutions d'un socialiste*, broch. in-8°.)

forme sociale. Or, quelque vif qu'il soit, ce sentiment contre un être de raison (la forme sociale) ne mettra jamais à personne ni le poison, ni le poignard à la main.

Fût-elle une erreur, cette idée qui, sans effacer pour nous le caractère bon ou mauvais des actions, sans nous faire confondre le bien avec le mal, le juste avec l'injuste, tend à disculper à nos yeux l'individu par qui nous sommes blessés dans nos intérêts, dans nos affections ou nos opinions; cette idée serait encore une heureuse erreur, un principe par-dessus tout humain et charitable, absorbant avec plus de force qu'aucun autre et neutralisant les haines, les pensées de vengeance, au profit de la concorde et de la paix domestique ou sociale. Sous l'empire de ce principe, il n'y a plus de *saintes* colères contre les hommes; et celles-ci, l'histoire nous l'apprend, qu'elles agissent au nom de l'intérêt de Dieu, au nom de la patrie, du bien public, de la liberté, de l'humanité même, ne sont ni les moins sanguinaires, ni les moins implacables.

Mais, sans prendre nos exemples dans ces grandes crises qui agitent de temps en temps le monde ou du moins tout un peuple à la fois, — autour de nous, dans les circonstances ordinaires de la vie, que voyons-nous chaque jour? Celui qui a un vif sentiment de l'Unité, s'irriter contre les gens dont la conduite est en désaccord avec l'idée qu'il s'est faite de l'ordre; celui chez qui le besoin de telle ou telle affection est ardent, énergique, chez qui par conséquent les désirs sont impétueux et l'empire de la passion puissant, celui-là, faire éclater une haine furieuse ou nourrir en secret une aversion profonde contre les personnes qui sont un obstacle à ce que cette affection soit satisfaite; enfin ces créatures moins nobles, qui sont dominées par les appétits sensuels, se révolter aussi, encore et toujours, *contre des personnes*. De là ce ricochet universe de mépris et de haines, qui est le fonds en quelque sorte de la vie civilisée.

Je le rappelle toutefois encore, ces considérations sur l'influence que pourraient avoir les idées phalanstériennes en tant que génératrices d'une règle morale par rapport à la société actuelle ; ces considérations, à nos yeux et relativement à notre but en propageant la Théorie d'Association, ne sont que tout à fait secondaires. S'il y a des gens qui se flattent de plier la nature humaine aux exigences de la société actuelle, et qui l'étudient à telle fin, nous ne sommes pas de ce nombre. Rien que pour apporter toute l'impartialité nécessaire dans l'examen de cette nature, dans l'interrogatoire, si je puis ainsi m'exprimer, qu'il s'agit de lui faire subir, il faut avoir fait abstraction de toute forme sociale préexistante ou préconçue. Et c'est ce que n'ont jamais fait, avant Fourier, les auteurs des divers systèmes moraux, politiques, etc. Ils ont toujours jugé de ce qui devait être bien ou mal, suivant les nécessités de l'ordre établi autour d'eux. Vainement le cœur humain venait-il donner un démenti à leurs théories et protester contre elles par la révolte et le désordre : devant ces témoignages par lesquels la nature elle-même les avertissait qu'il n'avait pas été tenu compte d'une partie des éléments essentiels de la question dans la solution par eux donnée ou acceptée du problème social ; devant ces documents d'une vivante authenticité, ils ont dit, comme certain historien à la vue de renseignements qui lui arrivaient après coup : « Tant pis, notre siége est fait. » Mais quand il s'agit de la Société et de l'action des passions humaines dans son sein, le siége dure toujours, et la voix de la nature ne cesse de crier plus haut que les cent mille lois et conventions des hommes, au nom desquelles on prétend lui imposer silence. Prétention impie non moins qu'absurde condamnée par les autorités sacrées elles-mêmes : *In vanum autem me colunt, docentes doctrinas et præcepta hominum.* MARC, VII, 7. (C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant les doctrines et les préceptes des hommes.)

Dans cette alternative entre la nature, UNE en tout temps, en tous lieux, comme la pensée de Dieu même dont elle est l'expression; dans cette alternative entre la nature toujours parfaitement conséquente dans les attractions qu'elle imprime aux êtres vivants, et les principes incohérents de Sociétés contradictoires entre elles et toutes plus ou moins malheureuses, nous n'hésitons pas à nous prononcer en faveur de la nature : c'est elle seule que nous prenons pour boussole; c'est à elle que nous demandons un *criterium* des choses sociales, beaucoup plus sûr et plus constant que toutes les règles variables créées, suivant le besoin des circonstances, pour servir d'étais aux Sociétés diverses qui se partagent la surface du Globe, et dont aucune ne concorde entièrement avec les penchants naturels de notre espèce.

Pour savoir ce qui convient à l'Humanité, prenons un moyen bien simple : descendons au fond de notre cœur, rendons-nous compte de ce qu'il demande, et acceptons cette voix intérieure comme une révélation sainte, comme un appel divin vers notre destinée véritable et légitime. Puis aimons, une fois du moins, aimons notre prochain comme nous-mêmes, au point de vouloir pour lui tout ce que nous désirons intimement pour nous! — Mais, dira-t-on, sitôt qu'on se met à ce point de vue, l'impossible apparaît de toutes parts. Comment faire à la fois toutes les volontés? Pourra-t-on jamais concilier de tout point les goûts des pères et les goûts des enfants, les vœux des sages et ceux des fous? — Oh! très-bien, dès qu'il sera reçu que l'attraction seule fait loi et droit pour chacun ; car, pour être diverses, les attractions ne sont point hostiles entre elles, ni contradictoires. C'est par suite des dispositions anti-attractionnelles de la Société qu'elles engendrent la discorde entre les différents âges et caractères, entre les différentes positions et les différentes classes, dans la famille, dans ce qu'on appelle le monde, et dans l'État.

Mais abordons enfin l'esquisse de la Théorie qui, en satisfaisant au vœu de l'attraction chez tous les individus, apporte le remède à ces conflits de tout genre dont la Société actuelle est la systématisation.

EXPOSITION

DE LA

THÉORIE SOCIÉTAIRE.

> Depuis trois mille ans, la philosophie ne sait inventer aucune disposition neuve en politique industrielle et sociale; ses innombrables systèmes ne reposent que sur la distribution PAR FAMILLE, réunion la plus petite et la plus ruineuse.
>
> Voici enfin des idées neuves...
>
> FOURIER, *N. Monde ind.*, Avant-Propos.

Le vaste ensemble d'idées qui constitue la Doctrine de Fourier, et qui embrasse un si grand nombre, une si grande variété d'objets, se prête mal aux limites d'un résumé. La confusion est à craindre quand il faut accumuler sur un étroit espace tant de choses diverses, qui pourtant se tiennent intimement liées les unes aux autres. Pour éviter le risque de m'égarer moi-même, et afin que le lecteur puisse suivre plus facilement le cours de cette exposition, je vais tracer en quelques mots la marche qu'il m'a paru bon d'adopter, sans néanmoins m'astreindre à un ordre tout à fait rigoureux.

La première moitié de l'exposition traite de ce que Fourier appelait la Théorie *directe*, qui comprend la partie organique du système : étude de la nature de l'homme; détermination du milieu social approprié à cette nature;

vrage, est entre les mains de Dieu une baguette enchantée qui lui fait obtenir par amorce d'amour et de plaisir ce que l'homme ne sait obtenir que par la violence. »

Voyons maintenant en quoi cette Attraction consiste, et s'il est possible d'en assigner les différents modes.

§ II.

Étude de l'homme. — Analyse de l'Attraction passionnelle.

Connais-toi toi-même.

(Inscription du Temple de Delphes.)

Le moyen le plus assuré pour savoir comment nous devons vivre, c'est de connaître auparavant quels nous sommes.

DESCARTES.

« L'Attraction passionnelle est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé.

» En tout temps, en tous lieux, l'Attraction passionnelle a tendu et tendra à trois buts :

» 1° Au luxe ou plaisir des cinq sens ;

» 2° Aux groupes et séries de groupes, liens affectueux ;

» 3° Au mécanisme des passions, caractères, instincts ;

» Et par suite, à l'Unité universelle.

» Le premier but comprend tous les plaisirs sensuels ; en les désirant, nous souhaitons implicitement la santé et la richesse, qui sont les moyens de satisfaire nos sens. » (*N. Monde indust.*, p. 57.)

Les sens, au nombre de cinq, sont, comme chacun sait, le goût, l'odorat, le tact, la vue et l'ouïe. Ils donnent lieu à un premier ordre de passions dites SENSITIVES, dont la satisfaction comprend celle des besoins avec les-

quels chacun des sens se trouve en rapport. Ainsi la satisfaction du goût répond à celle des besoins de la nutrition par le boire et le manger; la satisfaction des autres sens emporte avec elle l'idée de vêtements et de logements convenables, ainsi que de toutes les jouissances artistiques (spectacles, concerts, musées), que nous goûtons par l'intermédiaire de ces sens.

Quelle que soit l'importance de ce premier ordre de passions, Fourier ne méconnaît pas leur infériorité relative. « Les sens, dit-il, ne sont point isolément des ressorts de sociabilité : le plus influent de tous, le goût (besoin de se nourrir), pousse dans certains cas à l'anthropophagie. Les sens ne sont que *renfort* de sociabilité, comme le plaisir de la table qui rend l'amitié plus vive et plus cordiale. »

Deuxième but de l'Attraction : *Tendance aux groupes*, ou deuxième ordre de passions, dites AFFECTIVES.

Les Groupes ou modes élémentaires des relations sociales sont au nombre de quatre, deux d'ordre *majeur* et deux d'ordre *mineur* :

MAJEURS.	Groupe d'Amitié,	affection	unisexuelle.
	Id. d'Ambition,	—	corporative.
MINEURS.	Groupe d'Amour,	—	bisexuelle.
	Id. de Famille,	—	consanguine [1].

« On ne peut pas découvrir d'autre lien chez l'homme social. S'il ne forme aucun de ces quatre liens, il devient, comme le sauvage de l'Aveyron, une bête brute à formes humaines.

[1] Ces quatre passions, amitié, amour, ambition, famille, sont dites *cardinales*.

Dans l'ordre majeur, l'ambition est *rectrice;* dans l'ordre mineur, c'est l'amour. Aussi Fourier appelle-t-il l'ambition passion cardinale *hypermajeure*, et l'amour, cardinale *hypermineure*. Les deux cardinales *régies*, amitié et familisme, sont dites *hypomajeure* et *hypomineure*. — Ces indications sont pour les personnes qui voudraient lire les ouvrages de Fourier et qui pourraient se laisser rebuter par les classifications et la nomenclature qu'il emploie.

» Les quatre Groupes exercent alternativement l'influence dans les quatre âges de la vie; chacun d'eux est dominant dans l'une des phases, selon le tableau suivant:

En phase antérieure ou enfance (1 à 15 ans), l'amitié.
En phase citérieure ou adolescence (16 à 35 ans), l'amour.
En phase foyère ou virilité (36 à 45 ans), *amour et ambition*.
En phase ultérieure ou maturité (46 à 65 ans), l'ambition.
En phase postérieure ou vieillesse (66 à 80 ans), le familisme [1].

» Succession d'influence qui correspond à celle de *bouton, fleur, fruit, graine,* aux quatre âges de la végétation. »

Tel groupe, fait remarquer Fourier, comme celui d'amour, étranger au succès de l'industrie morcelée, sera peut-être le plus précieux en emplois d'industrie sociétaire.

Les groupes sont harmoniques ou subversifs.

« Si le groupe est harmonique, la *Dominante* ou passion réelle est conforme à la *Tonique* ou passion d'étalage.

» Le groupe est subversif lorsque la *Dominante* est différente de la *Tonique.*

» Par exemple, rien n'est plus commun que les réunions de prétendus amis, tout pétris d'égoïsme, n'ayant de l'amitié que le masque et de mobile réel que l'intérêt. Telles sont d'ordinaire les assemblées d'étiquette, où l'on ne ressent pas l'ombre du dévouement qu'on y affecte.

» La contrariété de *Tonique* et *Dominante* constitue le groupe subversif, qui est ressort général en mécanique civilisée. Le groupe harmonique, caractérisé par l'accord de la *Dominante* et de la *Tonique,* est très-rare en Civilisation; il n'y figure pas en dose du 16e, ni peut-être du 32e. Ainsi rien de moins harmonique parmi nous que ce groupe de famille, qui pourtant est pivot social. On y voit communé-

[1] Suivant le tableau, on compterait cinq phases au lieu de quatre. Mais il faut remarquer que la moyenne ou *foyère* n'a que des caractères empruntés des deux voisines. Le *pivot* ne se compte jamais en calcul du mouvement.

ment les pères opposés aux goûts des enfants sur les plaisirs, la dépense et la parure, sur le choix des amours et des maris : de là vient que les enfants déguisent habituellement leur *Dominante* pour affecter la *Tonique* voulue par le père. Dès lors le groupe est faux et subversif. Il perd les propriétés des groupes harmoniques. Ceux-ci ont des propriétés régulièrement contrastées et graduées. »

Fourier en donne les trois tableaux suivants, relatifs à l'*entraînement*, au *ton* et à la *critique* dans les quatre différents groupes :

1. L'ENTRAÎNEMENT. *Types.*

Groupe d'amitié : . . . . . Cercle.
Tous s'entraînent en confusion.

Groupe d'ambition : . . . . . Hyperbole.
Les supérieurs entraînent les inférieurs.

Groupe d'amour : . . . . . Ellipse.
Les femmes entraînent les hommes.

Groupe de famille : . . . . . Parabole.
Les inférieurs entraînent les supérieurs.

2. LE TON.

Groupe d'amitié ou nivellement :
Cordialité et confusion des rangs [1].

Groupe d'ambition ou ascendance :
Déférence des inférieurs aux supérieurs.

Groupe d'amour ou inversion :
Déférence du sexe fort au sexe faible.

Groupe de famille ou descendance :
Déférence des supérieurs aux inférieurs.

3. LA CRITIQUE.

Groupe d'amitié :
La masse critique *facétieusement* l'individu.

Groupe d'ambition :
Le supérieur critique *gravement* l'inférieur.

Groupe d'amour :
L'individu excuse *aveuglément* l'individu.

Groupe de famille :
La masse excuse *indulgemment* l'individu.

[1] Entre amis tout est commun ; amitié est égalité. PYTHAGORE.

Il ne faudrait pas se prévaloir de ce qui se fait dans la société actuelle contre l'exactitude de tel ou tel de ces caractères. En Civilisation, le devoir et la prudence sont d'ordinaire en plein désaccord avec les impulsions de la nature. Ainsi, dans le groupe de famille, par exemple, les pères et mères ne peuvent constamment céder aux enfants ni les excuser en tout, comme ils y sont naturellement portés : les convenances de l'éducation obligent le père à tenir l'enfant dans la dépendance et le respect[1], et à lui adresser de fréquentes remontrances, presque toujours mal accueillies. Mais dans le régime sociétaire, les pères et mères, affranchis de cette pénible tâche, peuvent se livrer sans danger au *gâtement* dont l'influence est contre-balancée par la critique efficace des compagnons de travaux et des supérieurs industriels de leurs enfants. « La nature, ayant voulu, dit Fourier, que la critique s'exerçât par les deux groupes majeurs (amitié, ambition), nous a donné de la répugnance pour celle qui vient des deux groupes mineurs (amour, famille) : ceux-ci ne sont faits que pour aimer et flatter; ils deviennent haïssables quand ils s'adonnent à moraliser et à censurer; ils sortent de leurs attributions. La critique, étant attribut essentiel des deux groupes majeurs d'amitié et d'ambition, n'est jamais désobligeante de la part de ces deux groupes, lorsqu'ils sont régulièrement organisés suivant la loi des Séries passionnelles. Cependant la Civilisation, société construite à rebours de cette loi, est obligée d'employer sans cesse l'un des deux groupes

[1] Faisons à ce propos une remarque sur un trait de mœurs de notre société. L'on sait que du tutoiement universel, mis chez nous en usage par la République de 93, il n'est resté qu'une chose, le tutoiement réciproque du père et du fils, qui s'est introduit dans presque toutes les familles, et même dans les plus antipathiques aux idées républicaines. En adoptant cette coutume, les pères et mères ont cédé à une tendance naturelle de l'affection de famille; mais, comme dans l'ordre actuel il y a incompatibilité entre plusieurs de ces tendances et le rôle imposé aux pères vis-à-vis de leurs enfants, certains partisans des vieilles mœurs ont prétendu, non sans quelque apparence de raison, que l'emploi du TU familier à l'égard des ascendants était une des causes qui ont contribué à affaiblir parmi nous l'autorité paternelle et le respect filial.

mineurs, celui de famille, à critiquer et remontrer l'enfant. Il en résulte double contre-sens au lien domestique : d'une part, irritation et rébellion secrète de l'enfant, qui suit la loi de nature en dédaignant la critique du père et du précepteur; d'autre part, gêne et frustration du père qui, remplissant à regret ce pénible devoir, n'en recueille pour salaire que l'indifférence ou même l'aversion de l'enfant. Ces inconvénients disparaissent pleinement en Harmonie, où l'enfant, fréquentant une trentaine de groupes et de séries, y rencontre une foule d'amis et de sectaires très-sévères sur son impéritie; leur franchise dispense bien le père de remontrances.

» Chacun des groupes est produit par l'impulsion de deux principes ou ressorts; l'un spirituel S, l'autre matériel M, dont voici le tableau.

Groupe d'amitié ou *hypomajeur* :

S. Affinité spirituelle de CARACTÈRES.
M. Affinité matérielle de *penchants industriels*.

Groupe d'ambition ou *hypermajeur* :

S. Affinité spirituelle, ligue pour la GLOIRE.
M. Affinité matérielle, ligue pour l'*intérêt*.

Groupe d'amour ou *hypermineur* :

M. Affinité matérielle par le CHARME DES SENS.
S. Affinité spirituelle par les *liens du cœur*.

Groupe de famille ou *hypomineur* :

M. Affinité matérielle par CONSANGUINITÉ.
S. Affinité spirituelle par *adoption*.

ESSOR DES GROUPES { en identité. / en contraste.

On voit, à la priorité alternative des deux lettres S et M, que le ressort spirituel tient le premier rang dans les deux groupes majeurs d'amitié et d'ambition, et que le ressort matériel domine dans les deux groupes mineurs d'amour et de famille. En général, l'homme a la supériorité dans

les deux groupes majeurs; la femme dans les deux groupes mineurs. Cette division, qu'on retrouve partout dans la création (exemple, les deux sexes), se fonde sur la nature et le rôle différents des groupes : les premiers ont un domaine pour ainsi dire illimité; les affections que les deux derniers produisent s'exercent dans un cercle beaucoup plus étroit.

Fourier appelle groupe *simple* celui qui n'est stimulé que par l'un des deux ressorts. Les groupes simples, ajoute-t-il, sont d'ordinaire lien méprisable en dominance du matériel; lien de duperie en dominance du spirituel.

Les tableaux que nous venons de transcrire exigeraient peut-être pour quelques lecteurs des commentaires qui ne peuvent trouver place ici. Ces commentaires se présenteront d'ailleurs d'eux-mêmes à quiconque aura pris la peine de méditer un instant ces tableaux, et voudra ensuite en chercher la justification dans la vie réelle, au dedans comme autour de lui. Ainsi, par exemple, cette formule : ESSOR DES GROUPES en *identité*, en *contraste*, exprime que dans les groupes les liens s'établissent, soit par similitude, soit par opposition contrastée de penchants, de manières d'être. C'est un fait d'observation journalière en amitié, en amour.

Passons au 3e but de l'Attraction : *Mécanisme des caractères et passions.*

Trois passions président à ce mécanisme et forment, sous le nom de MÉCANISANTES OU DISTRIBUTIVES, un 3e ordre de passions dirigeant le jeu des deux autres :

1° La *Cabaliste*, sentiment de l'émulation, goût de l'intrigue, principe et âme des dissidences, des coteries. Elle est pour l'esprit humain un besoin si impérieux, qu'à défaut d'intrigues réelles, il en cherche avidement de factices au jeu, au théâtre, dans les romans. « La cabaliste, disait Fourier, est le sel mental des actions humaines. » C'est elle

qui inspire, suscite, anime les efforts par lesquels on cherche à surpasser ses rivaux. L'artiste, le savant, l'homme d'Etat lui doivent presque toujours une grande part de leur renommée.

2° La *Papillonne* ou *Alternante*, besoin de variété périodique, de situations contrastées, etc., qui est une loi générale de la nature. Dans les occupations ordinaires, ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure, et vivement de deux en deux heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui.

3° La *Composite*, enthousiasme résultant de plusieurs excitations simultanées, sorte d'ivresse ou de fougue aveugle qui naît de l'assemblage de deux plaisirs au moins, un des sens, un de l'âme. La Composite est le principe des *accords*, comme la Cabaliste est celui des *discords*, non moins nécessaires que les premiers à l'harmonie sociale.

Ces trois dernières passions n'ont pas d'emploi normal dans l'état social actuel, et elles y deviennent une source incessante de désordre : aussi les regarde-t-on comme des vices. Pourtant ce n'est que leur intervention qui établira l'accord des passions affectives entre elles et avec les passions sensitives.

Récapitulant cette analyse que nous venons de faire des passions, nous trouvons cinq *Sensitives*, quatre *Affectives* et trois *Distributives*, formant en tout douze passions radicales dont la tendance collective est l'UNITÉISME ou passion de l'UNITÉ, c'est-à-dire de l'ordre, de l'accord universel. C'est le sentiment le plus élevé dont l'homme soit susceptible; il comprend l'amour du bien public et de l'Humanité, ainsi que toutes les nuances du sentiment religieux.

Les douze passions fondamentales produisent par leur mélange et leurs diverses combinaisons des passions *mixtes* en grand nombre.

La dominance d'une ou de plusieurs passions est ce qui constitue le *caractère* de chaque individu. Le *titre* du caractère s'apprécie par le nombre, la nature et l'intensité des passions dominantes. Il faut au moins deux passions animiques pour former un caractère quelque peu élevé.

L'intérêt d'un roman, d'une pièce de théâtre, tient communément à la lutte d'une passion de cet ordre contre une ou plusieurs autres. Un caractère dans lequel les Distributives dominent les Affectives tourne presque inévitablement au mal dans la société actuelle. « Une femme à dominantes d'amour, de cabaliste et de papillonne sera communément très-vicieuse en civilisation. » (*Nouveau Monde*, p. 407.)

La connaissance des caractères, indispensable pour le bon classement des individus, est aujourd'hui impossible, tous les caractères étant plus ou moins faussés par les tentatives de répression dont ils sont l'objet dès le jeune âge et par l'absence des conditions de leur franc et naturel développement. Les caractères ne sont pas, d'ailleurs, produits au hasard, mais dans une juste proportion avec les besoins du régime social, qui est la destinée de l'homme, c'est-à-dire du *régime sociétaire*. (Voir la note 2 de la 2e partie, sur l'échelle ou gamme des caractères.)

Avant d'entrer dans le détail des dispositions de ce régime, faisons remarquer que tous les mobiles passionnels de l'homme ont bien été passés en revue dans l'analyse qui précède. Il n'y a pas, en effet, une seule action humaine, le cas de démence excepté [1], qui ne doive être rapportée à l'influence d'un ou de plusieurs de ces mobiles comme principe. Quant à certaines manières d'être, telles que la colère, la haine, l'envie, l'avarice, etc., auxquelles on donne communément le nom de *passions*, ce ne sont là que des effets de quelqu'une des passions énumérées, effets presque toujours dépendants des obstacles que celles-ci éprou-

[1] Peut-être qu'à la rigueur nous ne devrions pas admettre d'exception, les actes de l'aliéné lui-même ayant leur cause première dans le système passionnel.

vent à se satisfaire. Pourquoi nous arrive-t-il, par exemple, de nous laisser emporter à la colère ou de concevoir, de nourrir quelque animosité haineuse? N'est-ce pas d'ordinaire parce que nous aurons été, ou parce que nous nous serons crus contrariés, froissés, lésés dans nos tendances, soit de l'ordre sensitif, soit de l'ordre affectif, soit même dans le plus noble de nos sentiments, celui de la justice et du droit? De ce que nous ne considérons pas comme primordiales, comme existant par elles-mêmes ces dispositions de l'âme, la colère, la jalousie, etc., qui finissent par devenir habituelles et par imprimer leurs traits aux caractères, il ne s'ensuit nullement que nous méconnaissions la grande et déplorable influence de ces vices sur la conduite des hommes et dans les rapports sociaux. Mais nous disons que, pour en prévenir le développement, pour parer aux fâcheux effets qu'ils produisent dans la société, il faut remonter aux mobiles essentiels et primordiaux desquels dérivent et dépendent ces habitudes vicieuses; il faut voir leur raison d'être dans l'absence des conditions d'essor harmonique des passions à leur état normal.

Maintenant que nous avons reconnu les puissances auxquelles l'homme obéit spontanément, avec plaisir et bonheur pour lui-même, tâchons d'arranger les choses de manière à n'avoir à réclamer de lui que par l'intermédiaire de ces puissances et sous l'empire de leur influence vraiment magnétique, toute l'activité dont la Société a besoin de sa part pour être riche, florissante et prospère. Cette condition, qui transforme en *plaisirs* la plupart des travaux utiles, et qui seule résout par cela même la question de liberté, si mal comprise encore après tant de débats, ne peut s'obtenir que dans l'organisation désignée par Fourier sous le nom de SÉRIES DE GROUPES.

Mais, avant de décrire l'organisation dont il s'agit et de faire par conséquent la synthèse de l'attraction passionnelle, il convient de parer à quelques objections prévues.

APPENDICE A L'ÉTUDE DE L'HOMME.

Après avoir pris connaissance du chapitre qui précède, beaucoup de lecteurs se croiront en droit peut-être de me reprocher qu'il ne répond pas à tout ce qui est compris dans le précepte de l'antique sagesse que je lui ai donné pour épigraphe : *Connais-toi toi-même.* Tout l'homme, il est vrai, n'est pas dans l'attraction : il y a chez lui autre chose ; il y a chez lui des facultés dont l'étude doit compléter la notion de l'être humain, mais n'est point indispensable, comme l'est celle des *impulsions* ou analyse passionnelle, à la constitution de la vérité sociale. Telles sont : 1° la faculté de *connaître* et de *juger*, ou l'intelligence, l'esprit, la raison ; 2° la faculté d'*agir physiquement*, ou la puissance musculaire, la motilité.

Mais ces facultés-ci ne sont que des *moyens* : les passions seules sont les *ressorts* qui font mouvoir l'homme, et les impressions qui s'y rapportent sont le principe unique de toute l'activité qu'il déploie.

Quelque élevé que soit le rôle de l'intelligence, quelque supériorité que l'homme ait par elle sur les animaux, le SENTIMENT, le DÉSIR, en d'autres termes, l'Attraction passionnelle, n'en est pas moins le fond, l'essence véritable de l'âme humaine ; et l'homme n'est pas moins supérieur aux animaux par la nature et le degré de ses attractions que par son intelligence elle-même.

Celle-ci a beau s'enorgueillir de sa puissance, elle n'est, comme le corps, qu'un instrument au service du Désir, de la Passion. L'intelligence, en effet, est de sa nature une faculté absolument *neutre*, qui n'est mise en jeu que sous le stimulant de l'Attraction, mobile de tous nos actes, soit intellectuels, soit physiques.

Nous admettons, sans souscrire aux conséquences matérialistes qu'en tirait l'auteur, la justesse de cette proposition du physiologiste Broussais : « Les émotions de la sensibilité deviennent les mobiles de nos actes de toute espèce. » (*De l'irritation et de la folie.*)

Volontiers dirons-nous comme M. de Lamennais : « *Connaître, aimer, agir,* voilà tout l'homme » (*Ess. sur l'Indiff.*, tome I). Mais nous admettons un rapport hiérarchique entre ces trois facultés. AIMER, si l'on comprend par là toutes les impressions

passionnelles, AIMER, ou mieux SENTIR, ÉPROUVER ATTRAIT, prime et commande les deux autres modes de manifestation de la vie.

Quant à la fameuse définition de M. de Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes, » elle omet ce qui est le principal dans l'homme. Il serait beaucoup plus juste de dire ; L'homme est une combinaison de DÉSIRS (ou PASSIONS) servis par une intelligence et un corps.

De cette erreur sur le rang de chacun des ordres de facultés qui sont dans l'homme, découlait une autre erreur bien plus fâcheuse sur leurs fonctions respectives.

Ainsi, tandis que le but de notre destinée sociale était marqué d'une façon immuable par l'attraction passionnelle, qui nous sollicite incessamment vers lui, l'Intelligence, qui avait pour tâche de *découvrir* les moyens d'atteindre ce but, l'Intelligence, foulant aux pieds les instincts de notre nature et rebelle à la volonté de Dieu révélée par les tendances de l'Attraction, l'Intelligence, disons-nous, s'est avisée, elle, d'assigner à notre destinée un autre but, un but arbitraire, en vue duquel elle a prétendu refaire et façonner à son gré le cœur de l'homme. Elle s'est présomptueusement arrogé le droit de décider que telle chose serait *bien* ou *mal*, suivant que cette chose était en accord ou en désaccord avec ce but chimérique qu'elle avait rêvé.

L'histoire de la lutte des Titans contre Jupiter, celle de la désobéissance du premier homme dans le paradis terrestre, sont autant de mythes exprimant cette transgression de l'Intelligence humaine, infidèle à sa mission, qui était, quant à l'ordre des faits passionnels comme à l'égard de tous les autres ordres de faits, qui était, disons-nous, de saisir les rapports des choses, au lieu de s'arroger le droit de les décréter. L'Intelligence a prévariqué en voulant se faire directrice arbitraire du mouvement passionnel : de là ses longs égarements, ses méprises encore subsistantes sur la destinée sociale de l'homme et sur les voies à suivre pour la réaliser. (Voyez la note 3, sur la Chute, à la fin de cette 2e partie de l'ouvrage.)

Du moment qu'elle usurpait ainsi une des attributions de Dieu, à qui seul il appartient d'établir les *rapports des choses*, ou de créer les *lois* (les lois du monde social aussi bien que celles du monde matériel), l'Intelligence humaine tombait nécessairement

dans le faux, et elle ne pouvait manquer d'y rester aussi longtemps qu'elle persisterait dans cette usurpation insensée.

Néanmoins, nous pensons avec Descartes (*Princip. philos.*, pars 1, §§ 30 et 43) que l'Intelligence est infaillible quand elle ne prononce que sur ce qu'elle *aperçoit clairement et distinctement.* Tous nos faux jugements, sans exception, proviennent de ce que nous prenons ou acceptons pour vraies des choses dont nous n'avons pas assez de connaissance.

N'ayant voulu, d'ailleurs, en donnant cet Appendice, qu'aller au-devant d'un reproche d'omission qu'on pourrait nous adresser, nous ne tenterons pas d'analyser ici les facultés de l'Intelligence, qui est elle-même une faculté synthétique, un ensemble de facultés diverses. Cette analyse est l'objet spécial de l'*Idéologie.* Or l'Idéologie, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, n'a point directement trait à la détermination du système social naturel, tandis que cette autre partie de la Métaphysique qui traite des Passions, c'est-à-dire des *forces virtuelles,* des *ressorts actifs* de nos âmes, et que Fourier a véritablement créée, est la base essentielle de cette détermination et fournit la donnée fondamentale du problème. (Voyez le tableau des sept garanties que l'Attraction établit entre Dieu et l'Homme. *Théorie de l'Unité univ.*, t. II, p. 240, 2e édit.)

Pour terminer par des définitions qui rendent plus nette encore notre manière de voir, nous dirons :

L'Intelligence est la résultante des forces qui sont en nous pour *connaître.*

La *Volonté* peut être considérée comme la résultante des forces qui sont en nous pour *sentir*, pour être impressionné attractivement ou répulsivement.

Cette distinction n'a pas pour objet de scinder ce qui est essentiellement UN, l'homme agissant avec le concours de ses facultés diverses. Ainsi, d'une part, l'Intelligence n'entre jamais en exercice que sous l'influence d'un stimulus passionnel; et, d'autre part, il n'y a réellement volonté qu'avec l'intervention de l'Intelligence qui pèse les motifs de détermination, qui apprécie les sollicitations et les actes par lesquels nous nous disposons à y répondre.

C'est, répétons-le, c'est toujours en vertu d'un attrait que

l'homme agit, attrait direct ou indirect, ou même *inverse* (répugnance), attrait pour un bien présent, ou pour un bien ultérieur que lui montre l'Intelligence. La volonté de l'homme n'est influencée en définitive que par des motifs tirés de son organisation passionnelle. Un désir ne fléchit jamais que devant un autre désir; car, encore bien que celui-ci, pour s'éveiller dans l'âme, puisse avoir besoin du secours, de l'intermédiaire de la réflexion, il ne laisse point pour cela d'être un *désir*, d'être une impression de nature passionnelle. Un homme ne diffère d'un autre homme à cet égard, et l'homme, en général, ne diffère des animaux que par la faculté de combiner un plus grand nombre de désirs, et d'être déterminé par des désirs dont les objets sont plus éloignés ou placés dans une sphère plus haute : c'est un privilége qu'il doit tout à la fois, et à la richesse plus grande de son clavier passionnel, et à la supériorité de son intelligence, deux conditions qui sont corrélatives dans les Êtres.

Quant à cette liberté que l'on revendique quelquefois pour l'homme comme un des signes de sa grandeur, liberté qui consisterait *à vouloir pour le plaisir de vouloir*, autrement, *à se déterminer sans motifs*, nous la trouvons une idée singulièrement inepte. C'est aussi l'avis de Voltaire : « Nous nous figurons, dit-il, que nous avons le don incompréhensible et absurde de vouloir, sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. » (*Métaph.*, ch. XI. *Le phil. ignorant.*)

La *Liberté* consiste à pouvoir accomplir les actes auxquels nous sollicitent nos attractions, ces voix intérieures qui sont autant d'échos de la voix de Dieu même et les interprètes de sa volonté par rapport au mode des relations sociales. L'homme est d'autant plus libre qu'il est plus à même de suivre toutes les impulsions de sa nature, *sans en contrarier aucune*. Le malaise moral qu'il éprouve dans l'état actuel tient moins peut-être encore à l'impuissance où il est de donner essor à ses attractions, qu'à l'impossibilité où l'homme sent bien qu'il se trouve de donner cet essor à quelques-unes sans en froisser et en étouffer d'autres également impérieuses. (*Guerre interne de l'homme avec lui-même*, situation que fait à chacun le régime civilisé.)

Le *Remords* est justement cette réaction d'un sentiment qu'on méconnu et violé pour en satisfaire un autre. Aussi, plus une

nature est d'un titre passionnel élevé, varié, nuancé, plus, on le conçoit, elle sera susceptible de remords. Le sentiment qui produit celui-ci peut d'ailleurs se fonder sur une opinion fausse, comme il arrive, par exemple, quand on croit que tel ou tel acte indifférent est une offense à la Divinité.

§ III.

Synthèse de l'Attraction passionnelle. — Application des passions à l'industrie, ou principes abstraits de l'Organisation du travail.

Travail agréable et plaisir utile, voilà en deux mots la vie sociétaire.

J. LECHEVALIER.

Prends un rabot.

(Conseil donné par l'auteur du *Koran* au riche qui s'ennuie.)

L'Industrie, dans la plus large acception de ce mot, comprend tous les emplois de l'activité de l'homme ayant pour objet d'assurer ou d'embellir son existence. Elle est vraiment la destinée de l'homme sur la terre; c'est par elle que ce roi de la création est appelé à faire régner dans son domaine l'ordre et l'abondance.

Les sociétés humaines éprouvent encore aujourd'hui, sur toute la surface du Globe, un malaise diversement senti, diversement manifesté, mais qui partout consiste principalement dans l'insuffisance des objets de consommation pour la satisfaction des besoins de la masse. Ces objets sont le produit du concours de l'industrie de l'homme avec les forces de la nature. Celles-ci ne font point défaut; celle-là manque souvent à remplir sa tâche, parce qu'elle a pour caractère général d'être *répugnante*, et d'autant plus répugnante en quelque sorte qu'elle devient mécaniquement plus puissante et plus perfectionnée chez les peuples civilisés.

Or, il s'agit de diriger l'activité humaine vers l'industrie

productive, et de faire qu'elle y déploie spontanément toute son énergie. Pour cela, il faut trouver des amorces qui aient prise sur tous les hommes; il faut mettre en jeu la puissance qui parle incessamment à tous : l'ATTRAIT, la tendance au plaisir, à la satisfaction des sens et de l'âme. Le procédé d'organisation industrielle de Fourier s'adresse uniquement à ce ressort qu'aucune morale philosophique ou religieuse, qu'aucune tyrannie de l'homme n'a pu briser au cœur de ses semblables.

Voyons donc, d'après Fourier, quelles conditions réclament, dans le mode d'exercice de l'industrie, dans l'organisation du travail et des travailleurs, les passions que nous avons reconnues former le clavier passionnel de l'homme, pour qu'elles soient mises en jeu, pour qu'elles trouvent essor et satisfaction dans l'exercice de cette même industrie.

Conformément aux exigences des passions *sensitives* qui tendent au double LUXE, interne et externe, ou santé et richesse, il faut que les ateliers réunissent la salubrité, la propreté et l'élégance; qu'ils soient embellis de tout le luxe que chacun d'eux comporte dans sa spécialité; qu'il n'y ait non plus, soit dans l'extérieur, soit dans les manières des travailleurs, rien de grossier ni de repoussant. Il faut enfin que, par la récompense qui s'y trouve attachée, le travail assure le bien-être de celui qui l'exécute, et lui fournisse le moyen de s'élever au luxe de consommation, de participer aux jouissances que le travail prépare. Cette dernière condition se trouve remplie avec équité par la participation du travailleur au bénéfice proportionnellement à son concours, participation qu'exige aussi le principe ou ressort matériel de deux passions de l'ordre animique, l'*Ambition* et l'*Amitié*.

Suivant les passions de ce deuxième ordre, les quatre *Affectives* qui tendent aux GROUPES, le travailleur ne doit jamais être isolé; il faut, au contraire, le placer au mi-

lieu d'une compagnie agréable de coopérateurs sympathiques avec lesquels il puisse former et entretenir des liens affectueux. Il faut, en outre, le stimuler par l'appât de distinctions et de grades à conquérir. Ce dernier aspect du groupe nous fait toucher en quelque sorte à l'une des passions du troisième ordre ou *Distributives*, lesquelles exigent pour leur essor la formation de la *Série* ou plutôt des *Séries de Groupes*. Remarquons d'ailleurs que tout est si admirablement lié dans l'organisme passionnel de l'homme, que les conditions exigées par chacun des trois ordres de Passions concourent à la satisfaction de celles des deux autres ordres. L'UNITÉ est partout écrite dans les œuvres de Dieu.

Aussi les trois buts ou foyers de l'Attraction passionnelle, qui sont, comme on l'a vu, le Luxe, la réunion des individus en Groupes libres, et la distribution régulière (Série) ou mécanisme des Groupes, sont dans une dépendance réciproque et ne peuvent être atteints que concurremment.

Insistons un peu sur ces deux expressions de la Théorie sociétaire : *Groupe, Série.*

Le *Groupe,* envisagé sous le rapport de l'industrie, est la réunion d'un certain nombre de personnes pour l'exercice d'une fonction. Il faut que cette réunion soit parfaitement libre et résulte seulement des sympathies qui existent entre ces différentes personnes et de leur inclination ou passion commune pour le travail qu'il s'agit d'accomplir ensemble. Les détails de la fonction se répartissent entre les membres du groupe suivant les goûts et les aptitudes de chacun. Il y a de la sorte une responsabilité propre pour chaque membre ; mais il se trouve en même temps affranchi de toutes les parties du travail qui ont pour lui peu ou point d'attrait : il peut se reposer de la confection de celles-là sur des coopérateurs pleins de zèle et intéressés comme lui au succès de l'ensemble.

La SÉRIE [1] est l'affiliation de tous les groupes opérant sur une même branche de travail, comme serait la culture

[1] *Série* est un mot fort heureusement choisi par Fourier pour remplacer ceux de *Sectes progressives* qu'il employait d'abord. Ce mot désigne un ensemblage, une réunion de choses ayant des caractères communs et des caractères différentiels, et disposées dans un certain ordre suivant les rapports ou ressemblances qui existent entre elles : c'est ainsi qu'on dit *la série animale*, la *série végétale*, pour indiquer l'ensemble des groupes d'animaux ou de végétaux qui constituent les deux règnes organiques.

Selon Fourier, les penchants, les goûts naturels de l'homme, les Passions enfin, sont pareillement assujettis à la distribution par Séries, et pour que ces forces incoercibles de leur nature puissent s'exercer harmonieusement, sans se heurter entre elles, sans produire le désordre, le mal, il faut qu'elles rencontrent un milieu disposé lui-même conformément à l'ordre sériaire, c'est-à-dire qu'il faut que ce milieu (qui est la forme sociale) offre des fonctions distribuées par Séries, soit quant à leur ensemble, soit quant aux nuances diverses de chacune d'elles considérée en particulier.

L'ordre sériaire appliqué à l'organisation sociale exige donc que toutes les professions soient reliées entre elles, et que dans chaque profession les détails divers qu'elle comporte soient distribués de façon à pouvoir être exécutés par un certain nombre de personnes reliées entre elles aussi. Par la première disposition, vous évitez de confiner aucun individu dans l'intérêt exclusif, dans la pratique routinière d'un seul métier; par la seconde, vous écartez du travail l'*isolement* et la *complication*, les deux conditions qui ont le plus de part à l'ennui et au dégoût que le travail inspire communément.

« Le *Procédé Sériaire* n'est autre chose que le procédé général de classification » qui consiste, comme on sait, à diviser les ordres en genres, les genres en » espèces, les espèces en variétés, etc. Fourier a découvert les formes générales » et les admirables propriétés sociales de ce procédé, qui a été jusqu'ici em» ployé seulement à mettre de l'ordre dans les études ou dans les abstractions, » mais qui jouit aussi de la propriété de mettre de l'ordre dans les faits d'in» dustrie, d'activité et de relations, en un mot dans tous les Faits de Vie aux» quels on sait l'appliquer. » (*Manifeste de l'École sociétaire*, 2e édit., p. 98.)

Suivant nous, disciples de Fourier, l'Association ne peut s'établir que par la distribution sériaire de tous les genres de travaux et de tous les travailleurs au sein de la Commune industrielle ou Phalange. La Phalange elle-même n'est qu'une Série composée, de même que les termes supérieurs de l'Association seront des Séries de Phalanges, et ainsi de suite jusqu'à la haute Série collective qui formera le gouvernement unitaire du Globe. Ainsi sera réalisé, dans l'ordre des faits sociaux, ce qu'on avait remarqué depuis longtemps dans l'ordre des faits naturels, « que tout s'élève *par une sorte d'échelle* à l'unité, » *omnia per scalam quamdam ad unitatem ascendere.* (Pensée de Parménide et de Platon, que Bacon cite en leur faisant un sujet de reproche d'avoir laissé cette vérité à l'état purement spéculatif.) (*De augm. scient.*, lib. 3, c. 4.)

D'après l'explication contenue dans cette note, on devra peu s'étonner de nous voir employer quelquefois comme équivalentes ces locutions : *Organisation sériaire*, *Ordre sociétaire*, *Association*, *Harmonie*. La première de ces expressions se rapporte plus au moyen, au mode; les trois dernières, au but, au résultat que nous avons en vue.

d'un fruit, par exemple. De ce rapprochement des groupes dans la Série naît entre eux une émulation ou rivalité qui double leur ardeur (Cabaliste). L'effet passionné sera d'autant plus sûrement et plus vivement produit, qu'il y aura plus d'analogie entre les produits de deux groupes voisins, et qu'il pourra ainsi s'établir entre eux plus de termes de comparaison. De là le principe d'ordonner les groupes d'une Série par nuances très-rapprochées, autrement d'en former une *échelle compacte.*

Les Séries enfin doivent être en certain nombre et engrenées de telle sorte qu'elles offrent aux travailleurs la faculté de passer d'une série à une autre, c'est-à-dire de changer d'occupation au moment où ils sentent leur ardeur se ralentir pour le genre de travail auquel ils étaient d'abord livrés (*Papillonne*). « Cette passion, la plus proscrite de toutes, est celle qui produit l'équilibre sanitaire : la santé est nécessairement lésée, si l'homme se livre douze heures chaque jour, pendant des mois et des années, à un travail uniforme qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps et de l'esprit. La variété des fonctions et la brièveté des séances ont encore l'avantage de multiplier les liens affectueux, de corriger ce qu'il y aurait d'exclusif dans l'esprit de corps, enfin de faciliter l'accord des associés sur le point capital de la répartition des bénéfices. »

Les dispositions qui précèdent assurent donc l'essor de deux des *Distributives,* la Cabaliste ou Emulative, la Papillonne ou Alternante. Quant à la troisième, la *Composite* ou *Enthousiasme,* elle tient surtout à la faculté de ne choisir de chaque travail que la partie qu'on aime passionnément (exercice parcellaire). Mais beaucoup d'autres circonstances concourent à la développer au sein des grandes réunions sociétaires, où rien n'est omis de ce qui peut exalter le travailleur, en agissant à la fois sur ses sens et

sur son âme. « Il faut, dit Fourier, que cette passion s'applique à tous les travaux sociétaires, que la Composite et la Cabaliste y remplacent les vils ressorts qu'on met en jeu dans l'industrie civilisée, le besoin de nourrir ses enfants, la crainte de mourir de faim, ou d'être mis en réclusion dans les dépôts de mendicité. » (*N. M. ind.*, p. 87.)

L'influence des ressorts passionnels mis en jeu par le mécanisme sériaire n'est pas sujette à faire défaut, comme celle des mobiles sur lesquels on a spéculé jusqu'ici pour décider l'homme au travail; elle est aussi beaucoup plus grande. Enfin, par ses avantageuses combinaisons, le mécanisme sériaire est lui-même une admirable source de puissance et d'économie. Fourier disait avec raison que « la Série est à nos moyens actuels d'économie ce que le cric est au bras de l'homme, une force décuple. »

Ajoutons ici quelques indications élémentaires.

Un Groupe, en mécanique sociétaire, doit être de sept personnes au moins, et contenir trois subdivisions, dont la moyenne soit plus forte que les extrêmes qu'elle doit tenir en balance. Le Groupe de sept fournit les trois divisions 2, 3, 2, appliquées à trois parcelles d'une fonction. Mais un Groupe serait mieux équilibré avec

12 Sectaires, divisés par 4 — 5 — 3
16 — par 2, 3 — 2, 3, 2 — 2, 2

Chaque Groupe a un ou plusieurs chefs, des adeptes et des apprentis.

Il faut un engrenage de Séries au nombre de 45 à 50 au moins, pour que l'on puisse tenter une approximation de lien sociétaire et d'attraction industrielle.

§ IV.

L'industrie sociétaire et l'industrie morcelée.

L'Industrie, d'après la définition que nous avons donnée de ce mot, embrasse le travail domestique, agricole, manufacturier, commercial, les fonctions de l'enseignement, l'étude et l'emploi des sciences et des beaux-arts. Nous pourrions ajouter le travail administratif, en tant qu'il n'est pas appliqué à la guerre, fait anormal, symptôme de subversion qui doit disparaître dans l'ordre social harmonique. Mais pour bien distinguer sa Théorie des prétentions de certains réformateurs qui s'attaquent toujours à l'administration, Fourier omettait à dessein cette branche, qui, malgré de nombreux abus, est encore, grâce à son organisation centralisée et hiérarchique, la moins imparfaite des industries dont la bonne gestion importe au bien-être de tous. Les plus influentes sous ce rapport sont sans contredit : 1° l'industrie domestique ou ménage ; 2° l'industrie agricole ; 3° commerciale ; 4° manufacturière. C'est donc à introduire la réforme dans ces dernières fonctions et à les bien organiser qu'il faut s'attacher aujourd'hui [1]. Cela ne veut pas dire cependant qu'on ne doit pas tenir compte de l'influence qu'exerce le pouvoir politique et administratif qui est en possession de faire la loi et les règlements concernant toutes les branches de travail laissées à l'activité des particuliers. Si ce pouvoir comprenait la question sociale, il serait facilement en mesure d'en préparer, d'en amener l'heureuse solution.

[1] L'Ecole sociétaire distingue les Eléments de la vie sociale en deux catégories :

1° Les Eléments réglés et ordonnés ;

2° Les Eléments non réglés et libres. (*Libres* quant aux prescriptions directes de la loi, car l'état de liberté incohérente où ils se trouvent n'est pas la liberté réelle qui est *inséparable* de l'ordre. Or ces derniers éléments, qui sont ceux de la vie industrielle, ne sont pas *coordonnés*.)

Les Eléments de la première catégorie, au nombre de quatre, sont : l'Elément civil, l'Elément politique, l'Elément moral, l'Elément religieux.

Dans l'exercice de l'industrie, il ne peut exister que deux méthodes : l'état *morcelé* ou culture par familles isolées, telle que nous la voyons; ou bien l'état *sociétaire*, culture en nombreuses réunions, qui connaîtraient une règle fixe pour répartir équitablement à chacun selon les trois facultés industrielles, CAPITAL, TRAVAIL et TALENT.

Ces quatre Eléments sont ordonnés, régis par des lois. Le Législateur souverain, représentant la Volonté collective, a seul le droit de toucher à ces éléments et de modifier les lois qui les gouvernent.

Relativement à ces Eléments ordonnés, nous constatons un DROIT de Critique théorique et un DEVOIR d'*Obéissance pratique*, droit et devoir dont nous formulons, pour l'Ecole sociétaire, les conséquences en ces termes :

En tant qu'Ecole *dogmatique*, dans ses écrits, dans ses livres, dans ses enseignements intellectuels adressés à la Société, l'Ecole sociétaire n'entend nullement renoncer à son droit de critique des faits, des dispositions et même des principes et des dogmes qu'elle peut trouver vicieux dans le domaine actuel des quatre éléments ordonnés :

En tant qu'Ecole *pratique*, pour les expériences relatives à l'épreuve de sa Théorie, l'Ecole sociétaire proclame le respect des Lois et des Règles en question, et reconnaît même qu'il est particulièrement de son devoir de donner à la Société l'exemple de l'obéissance la plus scrupuleuse à ces Règles et à ces Lois.

Les Eléments non réglés et non ordonnés, c'est-à-dire les éléments dont les relations et les formes ne relèvent d'aucune prescription légale ou religieuse particulière, sont au nombre de six : l'*Agriculture*, la *Fabrique*, le *Ménage*, les *Beaux-Arts*, les *Sciences*, le *Commerce*.

Toutes les opérations, toutes les transactions relatives à ces six Eléments sont absolument libres. Les prescriptions et règlements de toutes sortes qui les concernent n'ont point pour objet de régler leur action, leur mode d'exercice en tant qu'Eléments industriels, mais seulement de donner des garanties aux intérêts généraux de salubrité, de sécurité et à certains intérêts de propriété publique et particulière. Du reste, les Lois et les Mœurs ne s'opposent, dans aucune société civilisée, à l'adoption de telles formes, de tels procédés, de telles méthodes qu'il peut plaire aux citoyens d'employer pour opérer dans le domaine de ces Eléments.

Enfin il est un dernier Elément de la vie sociale, l'Education, qui participe des deux genres que nous venons d'analyser.

L'*Education*, en effet, est en partie réglée, en partie libre. Il est facile de reconnaître que ce qui, dans l'Education, est laissé à la liberté la plus entière, correspond précisément aux Eléments non réglés; nous voulons parler de l'enseignement *professionnel* en général.

Les Expériences du Procédé sociétaire ne pouvant et ne devant porter sur rien autre que sur les Eléments libres et non ordonnés, la Commune sociétaire ne diffère des autres Communes que par les dispositions particulières qu'elle adoptera pour le règlement des faits et des relations qui se rapportent aux six Eléments libres. (*Manifeste de l'Ecole sociétaire*, p. 129 et suivantes de la 2e édition.)

Voici les contrastes que présentent ces deux méthodes :

L'industrie sociétaire opère :	L'industrie morcelée opère :
1. Par les plus grandes réunions possibles dans chaque fonction ;	1. Par les plus petites réunions en travaux et en ménage ;
2. Par séances de la plus courte durée et de la plus grande variété ;	2. Par séances de la plus longue durée et de la plus grande monotonie ;
3. Par subdivision la plus détaillée, affectant un groupe de travailleurs à chaque nuance de fonction ;	3. Par complication la plus grande, affectant à un seul individu toutes les nuances d'une fonction ;
Par l'attraction, le charme.	Par la contrainte, le besoin.

RÉSULTATS

De l'industrie sociétaire :	*De l'industrie morcelée :*
Richesse générale et graduée.	Indigence.
Vérité pratique.	Fourberie.
Liberté effective.	Oppression.
Paix constante.	Guerre.
Températures équilibrées.	Intempéries outrées.
Hygiène préventive.	Maladies provoquées.
Issue ouverte au progrès.	Cercle vicieux.
Confiance générale et unité d'action.	Méfiance générale et duplicité d'action.

Les Sociétés dont l'histoire nous a transmis le souvenir ou qui existent encore de nos jours reposent toutes sur le Morcellement industriel, ou exercice de l'industrie par familles *non associées*. Aussi, toutes ont-elles présenté, dans des proportions variables seulement, les fléaux énumérés ci-dessus comme résultant de l'industrie morcelée. Je me borne pour le moment à cette simple observation, me réservant de donner plus loin quelques aperçus sur la nature et l'ordre de succession de ces Sociétés diverses qui répondent à l'enfance du genre humain. J'ai hâte de passer des généralités de la théorie au mode d'application réclamé pour elle.

§ V.

Principes concrets de l'Organisation du travail. Aperçu des conditions d'un Essai sociétaire, ainsi que des économies et autres avantages qu'il procure.

> Vivre, ce n'est pas seulement respirer, c'est agir, c'est faire usage de ses organes, de ses facultés, de toutes les parties de nous-mêmes.
>
> J.-J. ROUSSEAU.

> Tant qu'une chose n'est pas faite, les hommes s'étonnent si on leur dit qu'elle est possible; et dès qu'elle se trouve faite, ils s'étonnent au contraire qu'elle ne l'ait pas été plus tôt.
>
> BACON, *Grande instaurat. des sc.*, liv. I.

Le mode d'application, ou plutôt de vérification, demandé pour la Théorie sociétaire, consiste dans une *épreuve* sur un terrain d'une lieue carrée au plus. La première condition d'une semblable entreprise, c'est d'avoir pour industrie de base l'agriculture. D'autres industries doivent s'y adjoindre, même dès le début, mais sans sortir du rôle secondaire et en se greffant sur l'agriculture, pivot obligé de tout le système.

Aussi bien qu'il faut à la plante pour son développement de l'air, de la lumière et de l'humidité, aussi bien il faut pour l'association, à son début, le soleil, les champs, la verdure et l'action directe de l'homme sur le sol. C'est en face de la nature, sous la voûte azurée du ciel, au milieu de ces végétaux, parure et richesse de la terre, intermédiaires de vie entre elle et ses autres habitants; c'est au milieu de ces bons et utiles animaux, compagnons et auxiliaires de l'homme dans le travail champêtre; c'est au contact de tout ce qui a vie sur notre globe que le premier germe d'association doit éclore. Au sein des villes, dans leurs sombres et méphitiques ateliers, dans leurs rusés

comptoirs, une telle création est impossible. Bienveillance mutuelle et relations véridiques entre les humains ne peuvent là ni naître ni s'acclimater.

Autant que possible, on devra choisir pour l'essai un pays agréable, permettant une assez grande variété de cultures et traversé par un cours d'eau.

La proximité d'une grande ville, de Paris surtout, aurait le double avantage d'assurer le placement des produits de la colonie et d'en faire connaître rapidement les résultats matériels et moraux dans le monde entier. Quelle que soit, au surplus, la contrée où l'essai se fasse, le succès entraînera infailliblement l'imitation de proche en proche, par suite de la comparaison des avantages immenses attachés pour toutes les classes à la vie sociétaire, avec les soucis, risques et misères de tout genre, dont nul, ni riche ni pauvre, n'est exempt dans l'état social actuel.

L'épreuve peut avoir lieu en grande échelle avec 1,800 personnes, ou en échelle réduite avec 1,200 ou 600 personnes de tous les âges, telles que les présenteraient des familles entières de cultivateurs et d'ouvriers. Ou bien encore on peut opérer seulement avec des enfants âgés depuis 3 ans jusqu'à 13 ou 14, et au nombre de 300 à 400 environ; c'est à ce projet que Fourier s'était fixé presque exclusivement sur la fin de sa vie. On conçoit que, dans les dernières hypothèses, l'étendue de terrain à exploiter se réduira dans la proportion des forces destinées à cette exploitation.

Pour réunir les capitaux nécessaires à l'entreprise, il s'agit de constituer une compagnie d'actionnaires sous l'influence d'un personnage capable d'inspirer la confiance par sa position de fortune, par son renom d'industriel ou d'administrateur. Le terrain sur lequel on établira l'essai peut être acheté ou seulement pris à bail avec la faculté d'achat dans un délai déterminé. Sur les préparatifs du matériel, sur la nécessité d'admettre les colons par essaims successifs et non pas tous en bloc, ce qui produirait

de la confusion, du désordre, Fourier présente un grand nombre de considérations que nous omettons ici afin d'abréger. Disons seulement, en général, que les dispositions doivent être faites de façon que tout se prête à l'organisation des Séries de groupes, appliquées aux travaux de culture, fabrique et ménage.

Occupons-nous premièrement du bâtiment d'habitation. Placé au centre du domaine de la Phalange, il devra présenter, avec des appartements particuliers proportionnés aux différentes fortunes des colons, des salles publiques (Séristères) pour l'exercice de chaque industrie en grande réunion. Dans toute l'étendue de l'édifice doit régner une rue-galerie, établissant une communication couverte entre tous les points. Les appartements prendront jour d'un côté sur cette galerie, de l'autre sur la campagne. « Le centre du Phalanstère est affecté aux fonctions paisibles; l'une des ailes réunit tous les ateliers bruyants. Ainsi l'on évite un fâcheux inconvénient des villes *civilisées* où l'on trouve à chaque rue quelque ouvrier au marteau, quelque marchand de fer ou apprenti de clarinette, brisant le tympan à cinquante familles du voisinage. — Tous les enfants logent à l'entre-sol pour jouir du service des gardes de nuit. »

Je pourrais insister sur les nombreux avantages que présente cette dernière disposition; sous le rapport de la décence et des mœurs, je pourrais l'opposer à ce qui a lieu aujourd'hui, particulièrement dans les familles pauvres, qui n'ont souvent qu'une seule pièce pour père, mère et enfants. Mais, obligé de m'en tenir aux considérations capitales, je passe à l'indication de quelques-unes des principales économies qui vont résulter du ménage sociétaire.

De même qu'un seul édifice a remplacé avantageusement, sous tous les rapports de salubrité, commodité et même économie, les deux ou trois cents laides masures de nos villages ou bourgs (l'économie portera sur les frais d'entretien et de renouvellement); de même, au lieu de

300 feux de cuisine et de 300 ménagères, on n'a plus que 4 ou 5 grands feux, et une douzaine de personnes expertes préparant des services de divers degrés assortis à plusieurs classes de fortune; car l'Association, fort différente de la communauté, admet partout les inégalités, qu'elle utilise en même temps qu'elle leur ôte tout ce qu'elles peuvent avoir de blessant dans l'état actuel. Il y a des salles à manger communes offrant des tables de trois prix au moins, graduées suivant les âges ou les autres convenances, au gré des commensaux; mais chacun est libre, quand bon lui semble, de prendre son repas chez lui, en famille ou solitairement : l'épargne, qui tient surtout à la préparation culinaire en grand, reste la même. Elle n'est guère moindre sur les autres branches du travail domestique. A 300 greniers, 300 caves placés et soignés au plus mal, l'Association substitue un seul grenier, une seule cave bien placés, bien pourvus d'attirails et n'occupant que le dixième des agents qu'exige la gestion morcelée. (*N. M. ind.*)

« Le progrès, c'est l'économie du temps, » a-t-on dit. Ce n'est là qu'une demi-vérité, ou c'est plutôt même une contre-vérité quelquefois, tant que les intérêts des maîtres et des salariés ne seront pas unis par l'Association. Mais, sous le rapport du temps, quelle économie que celle qui, pour la France seulement, se multiplierait par le chiffre de six ou sept millions de ménages qui existent dans ce pays, et qui emploient à peu près tout le temps d'un nombre au moins égal de personnes! Ces six millions de ménages isolés, convertis en 18 ou 20 mille grands ménages combinés, réduiraient le travail domestique dans la proportion de 6 à 1 pour le moins. Ce travail n'exigerait donc plus que le temps d'un million de personnes, quoiqu'il dût, par suite de la pluralité des fonctions de chaque individu en régime sociétaire, rester réparti sur un bien plus grand nombre de sujets de l'un et l'autre sexe, mais qui varieraient ce genre d'occupation par des séances de

culture et de fabrique. Ajoutez l'emploi utile de la moyenne et de la haute enfance, qui aujourd'hui ne fait guère autre chose que nuire et détruire, et qui, entraînée au bien par l'esprit corporatif si puissant sur cet âge, rendrait tant de services, particulièrement dans les cuisines, où il y a une foule d'œuvres appropriées à ses forces, à son intelligence et à ses goûts. Mais, puisque j'ai nommé l'enfance, par anticipation sur ce qui sera dit ailleurs à son sujet, envisageons-la un moment dès le berceau, car ici nous touchons à l'une des plus belles branches d'économie que réalise l'Ordre sociétaire.

Les soins que réclame le jeune âge, et qui aujourd'hui absorbent constamment un bon tiers des femmes, sont assurés au Phalanstère, moyennant un assez petit nombre de *bonnes,* qui ont alternativement la garde des salles où sont réunis les enfants. Ces Séries ou compagnies de bonnes ne sont pas fournies exclusivement par une classe de la société, pas plus que ces femmes elles-mêmes ne sont astreintes à ce seul genre d'occupation. Toutes les personnes qui ont le goût de quelque nuance du service enfantin, élevé, comme tous les autres, au rang de fonction publique, s'y enrôleront, quelle que soit leur position de fortune. La mère, au surplus, vient aussi souvent qu'il lui plaît visiter son enfant, lui prodiguer ses caresses, l'allaiter à son heure si elle nourrit; puis elle peut retourner en toute sécurité aux occupations diverses qui l'appellent : un groupe affectueux et zélé veille en son absence sur l'objet de sa tendresse.

On peut reconnaître ici une extension du principe des salles d'asile et des crèches, extension praticable seulement en régime sociétaire. Mais remarquez quelles garanties offre aux parents une semblable organisation des personnes chargées du soin des petits enfants; comparez ces garanties à celles que présente parmi nous, aux familles riches elles-mêmes, une pauvre bonne *isolée,* qui

n'a pris que par nécessité le plus souvent cette tâche pleine d'ennui, de tracasseries et de dégoûts, et qui doit sans relâche, pendant 12 ou 16 heures chaque jour (sinon pendant les 24 heures de la journée), surveiller, apaiser, nettoyer l'enfant ou les deux ou trois enfants confiés à ses soins. Dans les familles pauvres, grâce à la disposition que nous venons d'indiquer, le père, qui a tant besoin du repos de la nuit après une journée de labeur pénible, ne sera plus privé de sommeil par les cris continus d'un marmot. Ici se rattachent beaucoup de vues que nous reprendrons plus loin en parlant de l'éducation.

Passons aux considérations agricoles. Inutile désormais, sur les terres de la Phalange considérées comme propriété d'un seul homme, d'élever et d'entretenir les murs de clôture, les haies, les bornes, qui occupent, au grand détriment des produits, une notable partie du sol, et qui sont l'occasion de tant de procès. Les diverses cultures sont réparties suivant les convenances du terrain. L'on ne peut songer aujourd'hui à mettre en verger et en potager une foule d'expositions favorables, mais qui ne seraient pas à l'abri du vol et de la dévastation. C'est là le grand obstacle à la multiplication des arbres à fruits. Pourtant, que peut-on comparer aux vergers pour la valeur du rapport? L'aménagement des eaux pour des irrigations générales, l'utilisation de toutes les matières pouvant servir d'engrais, le choix des meilleures graines d'année en année sur des quantités considérables, le même soin de n'employer pour la reproduction que les plus beaux sujets de chaque espèce animale, le secours des machines dans une multitude d'opérations, seraient autant de causes d'enrichissement. Ce qui contribue à éloigner des populations adonnées à l'agriculture l'aisance et une certaine prospérité financière, c'est qu'en général leur temps ne saurait être occupé d'une manière fructueuse pendant la mau-

vaise saison. Mais le Phalanstère a, lui, ses fabriques, qui préviennent tout chômage et toute nécessité d'un travail ingrat et intempestif au dehors des habitations. Il n'y a point de morte saison pour la population sociétaire. Les ventes et les achats se font au moment le plus favorable, par un petit nombre de personnes, les plus aptes à ce genre d'opérations. On voit aujourd'hui cent laitières porter au marché 300 brocs de lait, que remplacerait un tonneau sur un char à soupente, conduit par un homme et un cheval. Autant de sacs de grain à vendre, autant de villageois, pour ainsi dire, qui vont perdre une demi-journée dans les cabarets de la ville ou du bourg. L'Association, au contraire, expédie ses convois de grains et d'autres denrées sous la garde d'un ou de deux agents, et elle a son entrepôt à la ville en cas de non-vente.

Pour son approvisionnement de toutes les choses qu'il ne produit pas lui-même, le ménage sociétaire ne passe point par les mains des petits marchands qui rançonnent à plaisir le ménage morcelé; il achète en gros et presque toujours en fabrique. Par là il s'affranchit du tribut énorme prélevé par le corps commercial sur le producteur et le consommateur, tribut qui, suivant des calculs de M. Lemoyne, ingénieur en chef des ponts et chaussées, s'élève en France à 1,350 millions au moins sur les seuls produits de l'agriculture, évalués à 4 milliards 1/2 [1]. Voilà donc un budget que personne ne songe à discuter, et qui pourtant est plus lourd que celui de l'État.

C'est le cas de dire un mot du commerce dont Fourier a si bien exposé tous les vices, sauf à revenir sur ce sujet quand nous ferons l'analyse de la Civilisation.

La fonction du commerce consiste à servir de lien entre le producteur et le consommateur, à faire arriver à la

[1] *Calculs agronomiques.* Un vol. in-8°. Chez Carilian-Gœury, libraire, quai des Augustins, 41, à Paris.

portée du second les objets créés par le travail du premier. Le commerce, d'ailleurs, n'ajoute rien par lui-même à la quantité ni à la qualité du produit. Multipliez tant qu'il vous plaira les agents de l'*échange* ou de la *négociation*, il ne sera pas ajouté par leur fait la valeur d'une obole à la richesse sociale. Tous ceux que vous aurez en plus du nombre nécessaire pour remplir la fonction définie ci-dessus seront des *parasites sociaux*, gens vivant aux dépens du travail d'autrui, sans que leur travail à eux-mêmes profite en rien à la Société. Qu'il y ait vingt épiciers dans une localité où quatre magasins de ce genre suffiraient amplement, il n'en résultera absolument aucun avantage pour la population, qui, d'une manière ou d'une autre, supportera néanmoins les frais des seize établissements de trop, et ceux peut-être de l'enrichissement d'une partie de ces marchands inutiles.

Mais le parasitisme n'est pas le seul vice du commerce. Constitué comme il l'est en civilisation, le commerce se trouve en opposition directe d'intérêt avec le producteur et le consommateur. Son intérêt est d'acheter à bon marché du premier et de revendre le plus cher possible au second; c'est-à-dire qu'il doit déprécier de son mieux le travail de l'un et exploiter les besoins de l'autre, les dominant tous les deux en outre par l'avantage des capitaux et par la nécessité qui les lui asservit à heure fixe, pour ainsi dire. Voilà ce qui explique les fraudes, les malversations sans nombre du commerce, qui croissent naturellement partout avec le nombre des commerçants.

Il ne faut pas confondre le commerce avec les industries productives, l'agriculture et la fabrique. Il est même à remarquer que les malversations de celles-ci, telles qu'altérations de produit et de qualité, n'ont lieu que sous l'influence de l'esprit mercantile, à l'instigation du commerce le plus souvent et pour ses convenances; les sophistications opérées par les agents commerciaux, au contraire,

réagissent de la manière la plus fâcheuse sur la production. S'il se fabrique, par exemple, tant de vins frelatés dans le commerce, qui donc est le premier à en souffrir, si ce n'est le vigneron, les débouchés que devaient trouver les produits de son industrie étant usurpés par ces drogues de la composition du commerce? Je passe sous silence les lésions causées à la santé du peuple par suite de ces manœuvres coupables et de beaucoup d'autres inspirées également par la cupidité mercantile : qu'il suffise de dire que le mal produit sous ce rapport est incalculable. Toute cause nuisible qui agit ainsi d'une façon permanente sur la santé des masses étend ses ravages aux générations successives par l'influence de parents *daturos sobolem deteriorem.*

Jugeons par les résultats si le commerce (et nous y comprenons la banque, qui est le commerce de l'argent) ne jouit pas de quelques singuliers priviléges. Il élève à lui seul plus de fortunes que toutes les autres professions ensemble. L'agriculture est évidemment, à l'envisager sous le rapport des profits, l'industrie la plus ingrate. « Nous voyons chaque jour, » dit Adam Smith, « les plus brillantes fortunes acquises dans le cours d'une vie d'homme par le commerce et les manufactures, fort souvent au moyen d'un petit capital, quelquefois même sans aucun capital; tandis que l'exemple d'une pareille fortune acquise par l'agriculture, dans le même laps de temps et avec un semblable capital, ne s'est, peut-être, jamais présenté en Europe pendant le cours d'un siècle. » (*Richesse des Nations,* liv. II, ch. 5.)

Objectera-t-on que, si le commerce a de plus belles chances de lucre, il entraîne aussi des revers plus fréquents? Mais ces revers retombent en grande partie par la banqueroute sur les autres professions, tandis que le succès de ses opérations hasardeuses tourne au profit du

commerçant tout seul. « En bonne politique, disait Fourier, le corps commercial doit être *solidaire et assureur de lui-même* : la Société doit être garantie contre les banqueroutes, l'agiotage, l'accaparement. »

Cette matière n'étant, au surplus, traitée ici qu'épisodiquement, je me borne à faire observer que l'agriculture n'a contre les malversations du commerce qu'un seul recours, l'Association.

C'est aussi l'Association qui peut introduire dans l'agriculture la division du travail, ce principe de la plupart des progrès industriels. C'est elle encore qui, réunissant les avantages de la grande et de la petite culture, dispose de tous les moyens de la première et de tous les stimulants de la seconde, dont le plus puissant est l'esprit de propriété. « On travaille bien et joyeusement, a dit J.-J. Rousseau, quand on travaille pour soi. » Or, tous les travailleurs, dans notre Phalange sociétaire, savent que leur rétribution sera proportionnée au bénéfice général; ils ont à ce titre, aussi bien que le capitaliste lui-même, intérêt à la prospérité de l'entreprise et une part en quelque sorte dans toutes les propriétés qui en dépendent. Chacun d'eux apportera donc partout l'œil et les soins du maître. Le tort qu'on ferait à la masse, on se le ferait à soi-même. Si ce n'était pas assez de ce motif contre les tentations du vol, il y en aurait un autre dans la difficulté de cacher et d'employer le fruit du larcin. S'il n'y avait pas de recéleurs, dit-on communément, il n'y aurait pas de voleurs. L'axiome admis, il faut admettre que le vol est supprimé par le fait de l'établissement du Phalanstère [1].

[1] Le malfaiteur ne peut faire aucun emploi de l'objet volé, à moins que ce ne soit du numéraire, dont il n'est fait presque aucun usage, chacun ayant un compte ouvert. Tout autre objet ne peut se mettre en vente sans publicité et enquête préalable sur l'origine, sur l'évaluation qui en fut faite en congrès provincial ou autre à l'époque où ledit objet entra en commerce.

Volerait-on un objet de propriété collective, comme un sac de farine? le voleur n'en pourrait rien faire. On ne vend jamais isolément un sac.

FOURIER, manuscrit.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer tous les avantages matériels que Fourier démontre inhérents à l'ordre sociétaire et qu'il résume en ces mots : QUADRUPLE PRODUIT.

Quadruple produit *effectif*, mais vingtuple *relatif* et plus par le mécanisme de participation. Pour expliquer ceci, prenons un exemple. Un cabinet littéraire fournit, pour la modique somme de 6 fr. par mois, une masse de journaux et de brochures de circonstance qu'on ne se procurerait pas isolément pour 300 fr. par mois; il met de plus à votre disposition des milliers de volumes. Ce qui arrive aujourd'hui pour une branche de jouissance intellectuelle est généralisé dans le régime sociétaire. Ainsi, au lieu d'entretenir à grands frais un équipage et tout ce qui s'ensuit, on s'abonne aux voitures de divers degrés que possède la Phalange, et l'on se procure de même, par voie d'abonnement, avec une économie immense, toutes les choses qui ne sont pas d'un usage exclusivement personnel.

On allègue, comme obstacle invincible à l'adoption de cette coutume de participation sociétaire, que chacun veut pouvoir dire : « Mon champ, mon jardin, ma bibliothèque, etc., » et que, n'était ce sentiment de propriété *exclusive*, personne n'aurait souci d'améliorer, d'embellir quoi que ce soit.

On se trompe : il suffit, pour que le goût des améliorations subsiste et s'exerce activement, il suffit que celui qui les opère ait la confiance qu'il ne pourra être privé d'en jouir, ni lui, ni les siens, autrement que de son gré ou du leur. C'est une garantie qu'il a toujours au Phalanstère, et presque jamais dans la Société actuelle.

Quant à la satisfaction d'attacher son souvenir à une œuvre qui dure après nous, combien aussi ne sera-t-elle pas mieux assurée dans l'Ordre sociétaire ! D'abord l'œuvre elle-même, si elle se recommande par l'utilité ou à quelque autre titre, ne périclitera dans aucun cas par suite

du décès de l'homme qui l'avait fondée. Le Groupe et la Série sont des continuateurs qui ne meurent pas, et qui conservent, glorieusement inscrits dans leurs archives, tous les noms méritants, sans préjudice d'un témoignage plus éclatant de la reconnaissance publique, suivant l'importance du service rendu.

En régime morcelé, l'ingratitude est le prix des travaux d'embellissement et d'assainissement du sol, comme de toutes les œuvres utiles. A la vue d'une belle plantation ou d'une construction élégante et saine, demandez par qui ces choses ont été faites, la plupart du temps on ne pourra vous répondre; le possesseur actuel n'en sait souvent rien lui-même. Le contrat de vente, constatant que la propriété a passé de Jean à Pierre, de Pierre à Philippe, voilà toute la tradition du domaine : envers la pensée, envers les bras surtout qui l'ont fertilisé et orné, rien que l'indifférence et l'oubli. Pure illusion d'ordinaire que de se dire comme l'octogénaire du bon La Fontaine :

« . . . Mes neveux me devront cet ombrage. »

Car quel est aujourd'hui le propriétaire qui puisse à coup sûr se promettre que sa postérité jouira des travaux qu'il exécute, et qu'elle conservera, ne fût-ce que pour vingt ou trente années, avec l'usage du bienfait, la mémoire de celui qui en fut l'auteur? Hélas! à peine l'homme mort, tout ce qui faisait l'objet de sa sollicitude s'ensevelit avec lui ou se disperse dans des mains indifférentes; les collections qu'il s'était plu à former sont vendues à l'encan (témoin la bibliothèque de M. de Talleyrand lui-même), et la garde-robe d'un illustre maréchal de France n'est pas à l'abri de la profanation [1]!

La tâche des Civilisés, même de ceux qui sont le plus favorisés du sort, est une tâche de Sisyphe. Sous ce rap-

[1] Les habits du maréchal Moncey, peu de jours après sa mort, se trouvaient étalés devant la boutique d'un brocanteur.

port, il en est des particuliers comme du corps social lui-même : il a beau redoubler d'efforts, la misère et le crime ne cessent pas d'y faire irruption et de le ronger de toutes parts.

L'Harmonie seule, société qui a pour élément et pour base le grand ménage combiné ou sériaire, l'Harmonie seule mettra un terme à ce double désordre, en créant les moyens de l'aisance générale et en en procurant l'équitable répartition.

Sous un autre point de vue, quelles facilités une population, réunie ainsi que nous l'avons supposé, ne présentera-t-elle pas pour le développement des aptitudes et des facultés de chaque sujet, pour l'éducation en un mot!

ÉDUCATION.

Illud autem in exercitiis perpetuo tenendum est ut omnia (quam fieri potest) maxime repræsentent ea quæ in vita agi solent; alioqui motus et facultates mentis pervertent, non præparabunt [1].

BACONIS *De augmentis scient.*, lib. II.

Les enfants, considérés chez nous comme nuls en mécanique sociale, sont la cheville ouvrière de l'harmonie sociétaire et de l'attraction industrielle.

FOURIER, *Nouv. Monde ind.*

Partout où j'ai vu les enfants misérables, je les ai vus laids et méchants; partout où je les ai vus heureux, je les ai vus beaux et bons.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la nature.*

§ VI.

Aperçu général.

L'Education a pour objet de préparer les générations nouvelles à l'accomplissement de l'œuvre sociale. Aussi l'Education sociétaire se garde-t-elle bien d'isoler le jeune âge de la vie active pour le reléguer à des études purement théoriques dont il ne sent pas l'utilité : elle a soin au contraire de le rattacher à l'œuvre sociale par tous les moyens de développement qu'elle emploie à son égard. Elle a pour

[1] C'est un principe qu'il faut sans cesse observer, dans les exercices de l'éducation, que tout y représente, autant qu'il est possible, ce qui doit se faire habituellement dans la vie; autrement ces exercices pervertiront les mouvements et les facultés de l'âme, au lieu de les préparer et de les former. (BACON, *De l'accroissement des sciences*, liv. II.)

but, en même temps que de développer intégralement les facultés physiques et intellectuelles; de les appliquer à l'industrie productive. Ne séparant jamais la théorie de la pratique, l'éducation sociétaire ou phalanstérienne les fait constamment marcher de front l'une et l'autre, et plutôt la théorie à la suite de la pratique vers laquelle l'enfant est instinctivement porté. Qu'il ait de petits outils sous la main, l'enfant voudra tout d'abord s'en servir; c'est donc avec cette amorce de la pratique qu'il faut l'amener au désir de connaître la théorie par le besoin qu'il en sentira bientôt.

La marche contraire est celle que l'on suit aujourd'hui: faut-il s'étonner si l'enfant prend en si forte aversion ces livres sur lesquels on le fait pâlir, sans qu'il aperçoive aucun rapport entre eux et les amusements, les petits travaux auxquels il aime à se livrer, si ce n'est qu'ils sont l'obstacle interposé continuellement désormais entre lui et la satisfaction de ses goûts les plus chers? Ainsi l'Éducation civilisée se met immédiatement en lutte contre la nature. De là pour elle la nécessité de réprimer et comprimer sans cesse; car de ces penchants de l'enfant qu'elle ne sait pas diriger, de ces forces qu'elle ne sait qu'étouffer au lieu de les employer utilement, tout ce qui pourra échapper à son action va tourner, contrairement au but que Dieu leur avait assigné, va tourner au mal, au dégât, à la destruction. La guerre commence entre l'homme et une société antipathique à sa nature; elle ne finira qu'avec lui: guerre ouverte ou déguisée, suivant les positions et les circonstances [1].

[1] Dans son traité de l'*Éducation considérée par rapport à tous les êtres vivants*, M. le docteur Lallemand fait bien sentir que la résistance aux moyens de contrainte et la réaction contre les mauvais traitements sont en raison même de la générosité, de la délicatesse et de l'énergie des natures auxquelles on applique de pareils procédés. « Ce sont, fait observer le savant membre de l'Institut, ce sont précisément les chevaux les plus ardents, les plus sensibles et les plus fougueux, qui se cabrent le plus facilement et se roidissent contre les mauvais traitements; ceux dont l'ardeur, la sensibilité, l'entraînement offrent le plus de ressources quand on en sait tirer parti. Il en est de même dans l'es-

Procédant d'une façon toute différente et se ralliant toujours au vœu de la nature, l'Education harmonienne observe, épie en quelque sorte les instincts, les goûts, les aptitudes diverses de l'enfant, afin de leur donner occasion d'éclore et de les employer avec sagacité, au fur et à mesure de leur éclosion et de leur développement normal, pour l'avantage commun de la société en même temps que pour le bien particulier, pour la satisfaction propre du jeune élève qu'elle doit former et instruire. Ainsi elle fait de l'enfant tout à la fois un être heureux et un membre utile de l'Association. Lui-même, n'ayant à essuyer aucune de ces contrariétés qui aigrissent et faussent le caractère, n'éprouve que des sentiments de bienveillance pour tout ce qui l'entoure. Jamais, dans le nouvel ordre, il ne se trouvera, pour la satisfaction de ses goûts ou de ses intérêts, en opposition avec le bien de la masse.

L'Ordre sériaire, qui procède toujours par classement régulier, commence par distribuer l'enfance en six tribus actives, suivant les divers âges, à partir de 3 ans. Au-dessous de cette limite, se trouve la période que Fourier nomme de dégrossissement, pendant laquelle les soins matériels sont plus spécialement nécessaires.

§ VII.

Basse enfance.

Nous avons déjà dit comment, dans la Phalange, les tout jeunes enfants sont réunis, sous la surveillance de la corporation des bonnes, dans quelques salles bien aérées,

pèce humaine : les natures molles se soumettent facilement à la force, mais on n'en peut obtenir de grands efforts; les natures énergiques et généreuses se révoltent contre l'injustice, et la violence les rend indomptables : elles entrent en guerre ouverte contre le pouvoir inintelligent qui n'a pas su en tirer parti. (Note de la 3e édit.)

chauffées convenablement pour qu'on puisse les y tenir en vêtement léger. Indépendamment des deux catégories de *nourrissons* et de *sevrés*, ils sont encore distingués suivant leurs dispositions pacifiques et tranquilles ou malignes et criardes, non-seulement pour que les uns ne nuisent pas au repos des autres; mais encore pour que les personnes chargées de les soigner se partagent elles-mêmes la tâche suivant leurs propres aptitudes et inclinations. Les bonnes les plus patientes et les plus douces s'attacheront au service des enfants les plus difficiles, sûres d'en être récompensées soit par l'honneur qui leur en reviendra, soit par une rétribution plus forte de la part de la Phalange, soit par une reconnaissance plus vive de la part des parents. Dans les salles, sont suspendues des nattes élastiques, présentant des cavités où peut se caser chaque enfant sans gêner ses voisins, dont il est séparé par des filets placés de distance en distance, qui ne l'empêchent ni de voir autour de lui, ni de se mouvoir en liberté. Pour promener tout ce peuple enfantin, l'on se gardera bien de détourner de leurs travaux le tiers des femmes de la Phalange; on aura des voitures transportant l'appareil de nattes que nous venons de décrire ou tout autre appareil remplissant le même usage. Ce sera, si l'on veut, une sorte de nid mobile où, sous la maternelle sollicitude de deux ou trois surveillantes, la jeune couvée s'ébattra joyeuse à la douce influence d'un rayon de soleil printanier.

Les enfants sont visités chaque jour par le médecin et le dentiste, qui donnent les mêmes soins au pauvre et au riche, rétribués qu'ils sont par la Phalange et non point par les particuliers. Au lieu d'être proportionnée au nombre des malades et à la durée des traitements, ce qui place le médecin dans la singulière position d'avoir intérêt à ce qu'il y ait bel et bien des maladies, cette rétribution est en raison inverse du nombre de celles-ci, en raison directe par conséquent de la bonne santé que les médecins savent

maintenir dans la population confiée à leurs soins. Ainsi la médecine sera surtout preventive; elle disposera dans ce but de tous les moyens hygiéniques sur lesquels son action est à peu près nulle aujourd'hui, l'homme de l'art n'étant appelé que lorsque le mal existe, ou plutôt lorsqu'il a fait déjà de notables progrès.

Cette première phase de l'enfance, qui nous a jusqu'ici occupés, est aussi celle de la première éducation des sens; toutes les impressions qui pourraient en léser ou en fausser les fonctions doivent être soigneusement évitées. Une personne qui viendrait chanter faux au milieu de nos marmots serait repoussée comme si elle apportait une maladie contagieuse. « Dès le berceau, dit Fourier, on habituera l'enfant à la justesse d'oreille en faisant chanter des trios et quatuors dans les salles des nourrissons, en promenant les poupons d'un an au bruit d'une petite fanfare à toutes parties. On aura de même des méthodes pour joindre le raffinement auditif au raffinement musical, pour donner aux enfants la finesse d'ouïe qui distingue le Sauvage, et pour exercer de même les autres sens. On prendra des précautions pour former l'enfant de bonne heure à la dextérité, pour prévenir l'emploi exclusif d'une main et d'un bras, qui condamne l'autre bras à une maladresse perpétuelle. »

Il s'agit ici, comme on voit, de l'emploi de la *gymnastique* ou *somascétique* intégrale, qui sera d'ailleurs secondée ou même suppléée de plus en plus, à mesure que l'enfant avancera en âge, par la grande variété des fonctions industrielles, exerçant alternativement toutes les puissances musculaires, toutes les parties du corps de chaque jeune Harmonien.

§ VIII.

Eclosion des vocations.

Pour devenir un homme excellent en quelque profession que ce soit, il faut s'exercer dès l'enfance dans tout ce qui peut y avoir rapport; il faut que celui qui veut être un jour bon laboureur ou bon architecte, s'amuse dès ses premiers ans, celui-ci à bâtir de petits châteaux, celui-là à remuer la terre; que le maître qui les élève, fournisse à l'un et à l'autre de petits outils.

PLATON. *Les lois*, liv. Ier.

Les vocations faussées sont non-seulement un malheur individuel, mais encore une perte dont la généralité souffre. — Les forces latentes que Dieu a déposées dans la société, et que l'on paralyse en paralysant les vocations, sont immenses; et le progrès se produirait sans effort, si ces forces elles-mêmes pouvaient se produire.

HIPP. DE LA MORVONNAIS.

Voici le moment où l'enfant qui marche déjà seul, éprouve le besoin d'exercer ses forces et ses facultés naissantes. Ce besoin de mouvement et d'activité, qui fait aujourd'hui le tourment des parents, va être pour nous le signal de l'initiation de l'enfant à de petits emplois qui, en même temps qu'ils feront son bonheur, vont préparer un fonctionnaire utile, un travailleur adroit pour la Phalange.

On le promène donc dans les ateliers où il verra d'autres enfants, ses aînés, occupés déjà de petits détails d'industrie; il voudra se mêler à eux, manier les petits outils dont ils se servent, et qui feront sur lui, s'ils correspondent à quelqu'une de ses vocations, le même effet que produisit sur Achille l'aspect des armes étalées par Ulysse. Pourquoi nos savants admirateurs de l'antiquité ne se sont-ils pas encore avisés de mettre en œuvre le procédé du

plus sage des Grecs pour faire éclore et discerner les vocations? Ne leur en faisons pas au surplus un trop grand reproche, car la Société, organisée comme elle l'est, ne saurait, dans les neuf dixièmes des cas, tirer aucun parti des vocations, lors même qu'elles seraient parfaitement connues. Cependant, comme le fait observer Pascal, « la chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier; le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. »

Pour revenir à notre enfant du Phalanstère, il n'aura plus de repos qu'il n'ait été admis au groupe des petits camarades qu'il a vus à l'œuvre : mais ceux-ci le repousseront s'il n'a appris à se rendre utile sur quelque nuance de leur menu travail. Ce ne sont pas eux qui auront la patience de lui donner ce premier enseignement. Qui donc s'en chargera? la personne qui accompagnait l'enfant dans sa course exploratrice à travers les ateliers; et ce sera presque toujours une personne âgée, un *patriarche*, comme dit Fourier, car chacun sait l'affinité qui existe entre les deux âges extrêmes de la vie.

La nécessité de l'éducation établit un lien précieux entre la génération qui vient d'entrer dans la vie et celle qui va en sortir. Le vieillard n'a plus la force nécessaire pour participer activement aux travaux des Groupes et des Séries; mais il possède des qualités qui le rendent éminemment propre à initier l'enfant aux premiers exercices d'une fonction industrielle. Par goût autant que par aptitude, le vieillard est porté à ce rôle. C'est une consolation pour lui, lorsqu'il ne peut plus donner son concours actif, de sentir qu'il est encore utile à l'Association en lui préparant, en lui formant des travailleurs, en transmettant à des continuateurs aimés les fruits de sa longue expérience. Par là aussi les droits du vieillard à l'affection, au respect de la jeunesse se trouvent assurés mieux que par aucune prescription législative.

Mais pour spéculer comme il le fait sur les dispositions des enfants, Fourier les avait-il bien observés? On en jugera par le tableau des goûts qu'il cite comme dominants chez eux. Ces goûts sont :

1° Le FURETAGE ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir;

2° Le *fracas* industriel, goût pour les travaux bruyants;

3° La *singerie* ou manie imitative;

4° La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers;

5° L'ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF du faible au fort.

Voilà donc les principaux mobiles auxquels il faut qu'on s'adresse pour attirer l'enfant aux fonctions de l'industrie. Fourier trace un tableau non moins frappant des moyens par lesquels ils seront mis en jeu, ou de ce qu'il nomme les ressorts d'éclosion des vocations : tels sont entre autres le charme de petits outils, en dimensions graduées pour les divers âges, et de petits ateliers; les gimblettes harmoniques ou application de tout l'attirail des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc., à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie; l'appât des ornements gradués, des panaches et autres signes d'honneur; les priviléges de parade et de maniement d'outils; l'influence de l'esprit de corps et de l'exemple des enfants d'un âge un peu supérieur (entraînement ascendant); la gaieté des réunions enfantines, soit au travail où elles s'exaltent par des hymnes, où le charme des manœuvres unitaires leur fait oublier la fatigue, soit à table où elles sont servies en mets adaptés aux goûts des enfants, qui ont en Harmonie une cuisine spéciale; la *gastronomie sériaire*[1], qui stimule les cultures par la gourmandise et lie

[1] La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions : 1° lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée*, *mariée* avec le travail de culture et préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner; 2° lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, qu'elle fera participer le peuple à ces raffinements de bonne chère que la civilisation réserve aux oisifs. (FOURIER, *Traité de l'Association domest.-agr.*)

tout le mécanisme industriel ; l'orgueil enfin d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance, etc.

De ces ressorts divers, le plus puissant est celui que Fourier désigne sous le nom d'*entraînement ascendant*, ou penchant de tout enfant à imiter, à suivre ceux qui sont déjà un peu plus grands que lui. C'est à ces derniers que l'enfant veut toujours se mêler ; il se fait un point d'honneur d'être admis dans leurs jeux. A 3 ans, il révère l'enfant de 4 ans et le choisit pour guide ; à 8 ans, celui de 10 ; à 12 ans, celui de 15. C'est ainsi que notre jeune Thémistocle trouve toujours devant lui quelque Miltiade dont les lauriers l'empêcheront de dormir. La puissance de cet entraînement redouble si l'enfant voit ses aînés organisés en compagnies hiérarchiques, qui ont leur place dans les rangs actifs de la Phalange et y jouissent déjà d'une considération méritée.

Cette tendance de l'enfant à l'imitation de l'âge supérieur n'a guère que des conséquences pernicieuses aujourd'hui ; les enfants, qu'on ne sait employer suivant leurs goûts et instincts, s'entraînent mutuellement au mal ; il y a de leur part une sorte de conspiration permanente contre l'œuvre des grandes personnes, de qui ils ne sont habitués qu'à recevoir ou des rebuffades ou des flatteries sans vérité. Le père pèche naturellement dans le dernier sens ; aussi n'est-il rien moins que propre à élever son fils, et pour triple motif, suivant Fourier :

« Le père cherche à communiquer ses goûts à l'enfant, à étouffer l'essor des vocations naturelles presque toujours différentes de père à enfant.

» Le père incline à flatter et louer à l'excès le peu de bien que fera l'enfant, il excusera toutes ses maladresses ; il entrave donc tous les progrès que doit opérer une critique juste et soutenue, si elle est goûtée de l'enfant, et celle-ci ne peut venir que de collaborateurs un peu plus exercés. »

Tout préoccupé enfin du besoin de la fortune dans une Société comme la nôtre, où l'argent est tout et l'homme presque rien, le père ne songera le plus souvent à faire germer chez son fils que des vues de cupidité.

Il y a cependant, comme nous l'avons dit, auprès de l'enfant qui débute des adultes chargés spécialement de diriger ses premiers pas, de le mettre en contact avec tout ce qui peut donner l'éveil à ses vocations. Quel que soit le genre d'industrie vers lequel l'élève se sent porté d'abord, on se garde bien de combattre son goût : il n'en est point de si vulgaire, en effet, qui, grâce au lien existant dans la Phalange entre toutes les industries, puis entre les industries et les sciences, il n'en est pas qui ne puisse servir de point de départ et d'acheminement vers une éducation industrielle et scientifique aussi complète que les facultés du sujet la comportent. L'enfant aura voulu débuter par quelque branche du travail culinaire, ou dans un atelier de cordonnerie, je suppose ; ne craignez pas que l'Harmonie ne fasse de lui qu'un Laridon ou un saint Crépin : le voilà par cela même sur la voie de la chimie, de l'histoire naturelle, de l'agronomie, de l'horticulture ; et s'il y a chez lui l'étoffe d'un Lavoisier, d'un Laurent de Jussieu ou d'un Mathieu de Dombasle, aucun moyen ne lui manquera d'accomplir sa noble et utile destinée. C'est du conscrit de nos Phalanges qu'on pourra dire en toute vérité qu'il porte *son bâton de maréchal* dans la poche du premier tablier de travail qu'il revêt. De ce moment, il appartient à un grand corps dans lequel la route est ouverte à tous les genres de distinction. Dès lors aussi c'est le suffrage de ses compagnons de travail et d'étude qui lui confère ses grades fonctionnels, qui le désigne, s'il y a lieu, pour des récompenses honorifiques. Et ce mode d'avancement par le choix des pairs et coïntéressés ne laisse guère accès aux passe-droits et à la faveur. « On peut regarder, disait un prélat à la distribution des prix de son petit séminaire

on peut regarder comme infaillible le jugement porté par une réunion d'enfants chrétiens et purs sur les qualités et les défauts de leurs égaux, sur la justice ou les erreurs de leurs maîtres. » D'où vient donc que, dans la plupart des institutions, on ne songe à tirer aucun parti de cet esprit de justice, si remarquable dans le jeune âge, et que Fourier n'a garde, lui, de laisser sans emploi? Il en fait le plus précieux ressort d'émulation et d'honneur pour les corporations enfantines qui sont juges d'elles-mêmes, juges de leurs propres membres comme les autres corporations, avant d'être, quant à leurs œuvres et à leurs produits, soumises à l'appréciation de la masse ou des autorités compétentes.

L'entretien de l'enfant est aux frais de la société jusqu'au moment où il commence à intervenir activement et d'une manière lucrative dans les travaux, et, grâce au soin qui aura été pris d'exercer ses facultés naissantes, ce sera dès l'âge de 4 ou 5 ans. Pour ses progrès ultérieurs, l'enfant n'aura guère désormais qu'à suivre le courant au milieu duquel il est lancé. A chaque pas dans la carrière, il y a des stimulants et des épreuves pour le tenir constamment en haleine. Ainsi l'on ne passe de chacune des six tribus de l'enfance à la tribu suivante qu'après avoir fait preuve de capacité et avoir produit des états de service qui justifient cette promotion. Jusqu'à 9 ans, les épreuves roulent sur le matériel plus que sur le spirituel; au delà de 9 ans, c'est l'inverse.

Nulle distinction des sexes dans la basse enfance, afin que les goûts naturels se développent en plus entière liberté, et que la différence de costume ne soit pas un obstacle à ce qu'une petite fille prenne parti dans une industrie masculine si elle y est portée, et réciproquement pour un petit garçon. Cette disposition existe, en effet, chez certains sujets de l'un et de l'autre sexe, à empiéter sur les attributions industrielles du sexe opposé : disposition heureuse

en ce que, entremêlant dans toute fonction une proportion variable d'hommes et de femmes, elle y fait naître une utile rivalité entre les deux sexes.

§ IX.

Moyenne et haute enfance.

Les jeunes tribus de moyenne et haute enfance (âges de 5 à 9 ans et de 9 à 15) sont divisées en deux corporations : les *Petites Hordes*, vouées aux travaux répugnants pour les sens ou l'amour-propre ; les *Petites Bandes*, que des inclinations contraires portent à faire régner partout l'élégance et le bon ton. Ces deux corporations emploient utilement les instincts que l'on cherche vainement à comprimer dans chaque sexe, le goût de la saleté chez le plus grand nombre des petits garçons, celui de la parure chez la plupart des petites filles [1].

La Petite Horde est le corps du dévouement, la *milice de Dieu*, comme Fourier l'appelle, le soutien de l'unité et de la concorde sociale. C'est elle qui s'empare de toute branche d'industrie susceptible d'avilir, de déconsidérer la classe du peuple qui l'exercerait par intérêt et par besoin, et qui serait dès lors dédaignée, rebutée : d'où un obstacle insurmontable à la sociabilité générale, aux bonnes et amicales relations entre toutes les classes ; d'où le maintien forcé, en un mot, des *castes* que présente la Civilisation comme la Barbarie, castes incompatibles non-seulement par préjugé de naissance, mais surtout par préjugé d'état. Voilà ce qui doit disparaître à jamais par l'intervention des Petites Hordes. Elles sont le foyer de toutes

[1] D'autres contrastes de goûts et d'aptitudes se font remarquer entre les deux sexes dès l'âge le plus tendre. Ainsi les petites filles, en général, saisissent mieux les modifications du coloris que les différences des formes. Elles distinguent très-vite du bleu de plusieurs nuances, et les petits garçons distinguent mieux une losange d'un carré, un hexagone d'un octogone.

les vertus religieuses et civiques ; aussi, quoique chargées du travail le plus répugnant et le plus difficile, sont-elles de toutes les Séries la moins rétribuée, si ce n'est en gloire et en prérogatives d'honneur. Dans les cérémonies publiques, elles ont le pas sur toutes les autres corporations, et l'on montre par là quelle place doit occuper le dévouement sincère dans l'estime des hommes. A titre de confrérie religieuse, les Petites Hordes se relient au sacerdoce, et, dans l'exercice de leurs fonctions, elles portent sur leurs habits un signe religieux, une croix ou autre emblème. (Fourier, *Nouv. Monde ind.*, p. 248.)

Mais trouvera-t-on les enfants disposés à exécuter par goût, par point d'honneur et esprit de charité, ce qui rentre dans les attributions de la Horde ? — C'est un fait d'observation qu'il y a, au grand déplaisir des parents, qu'il y a bien les deux tiers des petits garçons qui ne témoignent rien moins que de la répugnance pour le maniement des choses sales. Ils aiment à se vautrer dans la fange, à braver les intempéries, à affronter le danger en dépit de toutes les défenses. Que fait-on par l'institution de la Horde, si ce n'est employer dans un but social ces singuliers penchants que la nature n'a pas donnés peut-être à l'enfance sans quelque motif? Pour ce qui est du point d'honneur, du sentiment de charité, ils ne sont jamais plus puissants qu'à cet âge, dont la générosité naturelle et le désintéressement irréfléchi sont souvent en lutte avec la prudence défiante et calculatrice des pères. « C'est chez les enfants, dit Fourier, que l'amitié peut prendre un bel essor ; elle n'y est contrariée ni par la cupidité, ni par l'amour, ni par les intérêts de famille. L'amitié, dans le bas âge, confondrait tous les rangs, si les pères n'intervenaient pour habituer leurs fils à l'orgueil. »

Je ne parle pas de plusieurs amorces qu'aura, suivant Fourier, la haute Harmonie pour attirer les enfants à la corporation du dévouement social, à la Petite Horde ; je

ne ferai point, comme lui, caracoler et manœuvrer cette troupe enfantine sur ses petits chevaux nains, parée de ses dolmans éclatants et variés, qui remplaceront, la tâche une fois accomplie, le sarreau de travail. J'omets aussi de dire que, parmi les attributions de la Petite Horde, se trouve la police du règne animal; celui qui maltraiterait un animal quelconque se verrait traduit, quel que fût son âge, devant ce tribunal d'enfants, comme inférieur en raison aux enfants mêmes.

Cette protection des animaux, qui n'est encore instituée législativement qu'en Angleterre, ne serait pas sans influence sur la conduite et les sentiments des hommes les uns à l'égard des autres. Celui qui fait souffrir ou qui voit souffrir avec indifférence des êtres vivants est bien près d'en agir de même envers ses semblables.

La Horde est pour les caractères fortement trempés qui ne reculent devant aucune épreuve, pour ces enfants amis du vacarme, rudes d'écorce, au ton rogue et farouche, dont la rebelle indocilité fait souvent aujourd'hui le désespoir des parents et des maîtres[1]. Mais chez la majorité des petites filles ce sont des dispositions contraires que l'on remarque. Elles allient à une humeur douce et pacifique le goût précoce de la parure et des belles manières. Délicats comme elles, un certain nombre de petits garçons leur ressemblent beaucoup par le caractère : tels sont surtout ceux qui, de bonne heure, montrent de l'inclination pour l'étude et les arts. Cette seconde catégorie d'enfants va former les *Petites Bandes*, comprenant 2/3 de filles et 1/3 de gar-

[1] Quelques écrivains judicieux avaient senti ce qu'il y avait de faux dans cette lutte de l'éducation contre le naturel de l'enfant. « Pas trop élever, dit avec raison Diderot, est une maxime qui convient surtout aux garçons. J'aime qu'ils soient violents, étourdis, capricieux. Une tête ébouriffée me plaît plus qu'une tête bien peignée. Laissons-les prendre une physionomie qui leur appartienne. Nos petits ours mal léchés de province me plaisent cent fois plus que tous vos petits épagneuls si ennuyeusement dressés. »

(*Lettres à mademoiselle Volland*, nº 89.)

çons. Les deux corporations sont, quant à leur effet, caractérisées comme il suit par Fourier :

Les Petites Hordes vont au *beau* par la route du *bon ;*
Les Petites Bandes vont au *bon* par la route du *beau.*

Les Petites Bandes font ainsi contraste avec les Petites Hordes. Elles sont conservatrices du *charme social,* appliquant leurs goûts pour la parure et la recherche, leur sentiment délicat du beau, non dans un but de vanité individuelle, mais au luxe collectif, à l'ornement du canton tout entier en matériel et spirituel. Les modèles de costumes corporatifs à offrir au choix des Séries, la décoration des salles de réunion, le soin des espèces animales difficiles à élever, la surveillance des parterres et des serres, la police du règne végétal, regardent les Petites Bandes. Passionnées pour la politesse et l'atticisme, elles ont aussi la censure des mauvaises manières et du mauvais langage, prévenant par là une duplicité de ton et de parler qui s'opposerait à la fusion des classes, œuvre spéciale des Petites Hordes. Mais notre corporation d'enfants serait-elle en mesure d'exercer avec compétence cette seconde partie de sa tâche critique? Ceci nous conduit à parler de l'enseignement.

§ X.

Enseignement.

> Il n'y a que le plaisir que les hommes prennent à ce qu'ils font, ou à ce qu'ils doivent faire, qui leur donne de l'application; et il n'y a que l'application qui fasse acquérir du mérite, d'où vient l'estime et la réputation...
>
> COLBERT, *Instr. à son fils.*

Bien des gens seront étonnés sans doute que, traitant de l'éducation, nous soyons venu jusqu'ici sans dire un mot de ce qui semble à peu près seul la constituer aujour-

d'hui. Quoi ! penseront-ils, nul souci d'apprendre aux enfants à lire, à écrire et à calculer comme dans nos écoles primaires, ou le latin et le grec comme dans nos colléges ? — Si fait, vraiment. Loin de nous l'idée de sacrifier la culture intellectuelle proprement dite, l'instruction scientifique et littéraire, sauf à l'approprier aux besoins de la Société. Il s'agit seulement de savoir si, par la marche que nous voulons suivre, nous n'aurons pas rendu l'acquisition de ces connaissances beaucoup plus facile, l'enfant se trouvant amené par ses occupations industrielles mêmes à en sentir le besoin, à en solliciter l'enseignement. Indépendamment des motifs d'amour-propre qui ne lui permettront pas de rester illettré au milieu d'une réunion instruite, indépendamment de ce qu'un certain degré d'instruction sera pour lui la condition du passage d'une tribu inférieure à la tribu plus élevée, croyez-vous qu'il ira bien loin dans l'exercice d'un art mécanique quelconque sans s'apercevoir de l'avantage qu'auront sur lui ceux de ses collaborateurs qui peuvent s'aider de quelques notions de géométrie, de calcul et de dessin, ou des données théoriques qu'ils puisent dans les livres qui traitent de ce même art ? C'est donc de l'enfant lui-même que viendront le désir et la demande de l'instruction ; il la sollicitera comme une faveur, ce qui est une condition de l'accord affectueux du maître et de l'élève, et la meilleure garantie des progrès de celui-ci. Je me borne à indiquer le principe, tout à fait méconnu dans l'enseignement actuel, qui se voit obligé de suppléer par la contrainte aux dispositions favorables qu'il n'a pas su faire naître chez les enfants. L'immobilité, le silence prolongés leur sont impossibles, et c'est justement ce qu'on exige d'eux. L'étourderie et la gaieté, naturelles au jeune âge, leur sont imputées à crime. Renfermés dans une classe sombre et triste, en dépit des instincts et des besoins mêmes de leur âge qui réclame le grand air, le soleil et le mouvement, condamnés à pâlir sur des livres, à marmotter

des choses qui n'ont aucun rapport avec leur situation présente, avec les faits de leur vie réelle, de leur vie de passion, c'est-à-dire avec leurs jeux ou avec la part qu'ils peuvent prendre chez leurs parents à quelques travaux productifs, — comment les enfants ne concevraient-ils pas pour l'étude et pour ceux qui la leur imposent la répugnance et l'aversion qu'ils montrent généralement?

Voilà le fruit que l'éducation civilisée retire de ses prétentions à contrarier la nature. Car c'est la nature qui pousse l'enfant à exercer ses facultés corporelles avant ses facultés intellectuelles; c'est elle qui veut que l'enfant soit attiré par la pratique à la théorie, qu'il remonte des faits aux notions abstraites qui les résument et les coordonnent. En suivant la marche inverse, outre que vous faites de l'enfant un membre pour bien des années inutile à la Société et restant tout ce temps à la charge de celle-ci, vous n'arrivez qu'à bourrer sa jeune tête de mots, vous l'hébétez en quelque sorte par un exercice routinier et quasi mécanique de la mémoire. C'est pitié qu'on ne songe à développer nos facultés intellectuelles qu'à l'aide des livres, suivant le procédé scolastique. Aussi consultez les hommes qui se sont trouvés en contact avec des populations barbares, telles que les Arabes ou les Kabyles de la régence d'Alger; ils vous diront que là, sans avoir jamais fréquenté d'écoles d'aucune espèce, les garçons de dix à quinze ans se montrent en général bien supérieurs aux nôtres par la finesse et le jugement. Pour le développement sensitif, il n'est pas besoin de faire remarquer à quel point notre éducation nous laisse en arrière des Barbares et des Sauvages: même infériorité de notre part sous le rapport du développement physique, sous le rapport de la vigueur et de la santé, malgré l'avantage que devrait nous donner sur eux une nourriture plus abondante et plus variée.

Faut-il conclure de ce qui précède que l'enseignement

scientifique et littéraire doive perdre de son importance en régime phalanstérien? Loin de là : il est rendu accessible à tous sans frais, sans déplacement coûteux; il continue pour chacun durant tout le cours de la vie, associé qu'il est sans cesse aux diverses occupations et aux réunions même purement de plaisir. Ne croyez pas toutefois que cet enseignement n'aura pas son organisation régulière. Il sera, comme toute autre fonction, l'œuvre d'une ou de plusieurs Séries dans lesquelles chacun, suivant ses goûts, pourra s'enrôler et prendre la part qui lui convient de la noble tâche de développer et d'agrandir l'intelligence de ses semblables, pourvu qu'il fasse ses preuves de capacité, pourvu qu'il sache se faire agréer et de ses collaborateurs du corps enseignant et des élèves appelés à suivre ses leçons [1]. Les motifs qui pourraient porter aujourd'hui à écarter un candidat de mérite dont on craindrait la rivalité militeront au contraire en sa faveur, puisque la Série tout entière chargée de l'enseignement sera rétribuée en raison de ses succès d'ensemble; elle aura intérêt par conséquent à s'adjoindre tout individu capable d'y contribuer, enfant, vieillard, homme ou femme. La leçon d'un enfant à d'autres enfants moins avancés profitera souvent beaucoup plus que si elle avait été donnée par une grande personne. C'est un germe qu'ont entrevu les fondateurs de l'enseignement mutuel, mais qu'ils n'ont su employer qu'en mode simple, et qu'il fallait allier à tous les autres moyens susceptibles de rendre l'instruction attrayante.

Au lieu d'une méthode unique d'enseignement appliquée indistinctement à tous les élèves, l'Harmonie en emploie toujours plusieurs qui s'adaptent à la diversité des caractères. La concurrence qui s'établit entre ces méthodes vivifie les études et devient un nouveau gage de leurs progrès.

[1] En harmonie, l'instruction doit être *sollicitée;* il faut qu'il y ait attraction réciproque de la part de l'élève et du maître, accord affectueux entre l'un et l'autre.

Autant la société actuelle fait un sort mesquin aux instituteurs de l'enfance, autant l'Harmonie relève cette fonction par les avantages et les honneurs qu'elle y attache. C'est une des voies qui conduisent aux plus hautes distinctions dans cet ordre, où la justice distributive n'est pas un vain mot, où les fonctions s'apprécient suivant leur importance réelle et suivant leur concours au bien général. Et quelle mission plus importante et plus noble que celle de préparer, d'initier la jeune génération à l'œuvre sociale?

Les principes élémentaires de toutes les sciences sont enseignés dans chaque Phalanstère, ainsi que toutes les industries usuelles. Mais chaque Phalanstère, on le sent bien, ne saurait posséder la réunion d'hommes éminents et les collections diverses qu'exige le haut enseignement scientifique, littéraire et artistique. Il y aura donc toujours des points qui seront plus particulièrement le siége de ce haut enseignement et dans lesquels il concentrera ses ressources; des foyers où se réuniront, pour se féconder par une action réciproque, tous les éléments de la vie intellectuelle.

D'un autre côté, il arrivera que telle Phalange, par suite de sa position, du goût de ses habitants, ou bien par l'effet de quelque autre circonstance, aura perfectionné une branche spéciale d'industrie ou d'étude : c'est là qu'on viendra des autres Phalanges compléter son instruction dans cette partie. Mais, en quelque lieu que se rende la jeunesse harmonienne dans un pareil but, trouvant partout les industries de base organisées comme dans sa Phalange natale, elle peut s'y employer activement et se défrayer par son travail, tout en acquérant les connaissances qu'elle était venue chercher. Une autre excellente école de perfectionnement se rencontrera dans les *armées industrielles*, appliquées à l'exécution de tous les grands travaux d'un intérêt général. — Mais j'anticipe ici sur des

dispositions de l'Ordre sociétaire qui ne sont pas encore censées connues du lecteur.

On n'aura pas manqué de faire cette remarque, qu'à propos d'éducation et d'enseignement nous retombons toujours sur le terrain de l'industrie. C'est, en effet, un des caractères distinctifs de la conception de Fourier en cette matière, d'avoir rattaché à l'industrie productive tous les moyens de développement que l'éducation peut employer à l'égard de l'homme. Facultés de l'esprit, de l'âme et du corps, trouvent dans l'industrie purifiée, ennoblie, agrandie par l'Association, le champ dans lequel elles doivent être cultivées parallèlement, conjointement; où elles vont croître, fleurir et fructifier ensemble. Et quoi d'étonnant à cela si, comme Fourier l'admet, comme les saintes Ecritures elles-mêmes nous l'enseignent, la destinée de l'homme ici-bas est l'*exploitation* et la *gestion* du Globe qui lui a été donné pour domaine? Tout, dès lors, ne doit-il pas se rapporter plus ou moins directement à cette fonction pivotale et à l'industrie qui en est l'agent? Le rôle ainsi assigné à l'homme est, au reste, loin de le rabaisser. Il fait de lui, suivant la belle expression d'Amédée Paget, « un fonctionnaire intelligent de l'univers; il le fait participer, en quelque sorte, à la direction suprême du mouvement dont Dieu tient les ressorts entre ses mains [1]. »

Dans cette analyse, je suis loin d'avoir indiqué toutes les vues de Fourier sur l'éducation. Je n'ai rien dit, par exemple, d'un puissant ressort qu'emploiera, suivant lui, l'Ordre sociétaire pour former l'enfant à l'unité mesurée, source de nombreux avantages. L'opéra, cette école de toutes les harmonies matérielles, est le moyen dont il s'agit et que possédera presque sans frais tout Phalanstère, sinon au début de l'Association, du moins au bout d'un

[1] *Introduction à l'étude de la Science sociale.*

ment insisté, nous pourrions montrer également que, sous tous les autres rapports, pour tout ce qui tient aux sentiments religieux et moraux, l'éducation sociétaire ne l'emporte pas moins sur l'éducation actuelle. Sans élever de controverses au sujet des croyances religieuses, sans s'immiscer dans les affaires du culte, Fourier cependant n'a laissé, on peut le dire, en dehors du cadre qu'il trace à l'éducation, aucune de ces grandes idées relatives à la destinée ultérieure de l'homme : Dieu, l'immortalité de l'âme. Seulement, en sa qualité de réformateur industriel, et procédant du point de vue purement humain, il a dû s'attacher à signaler l'influence heureuse du milieu dans lequel il plaçait l'homme, quant à la religiosité et à la moralité, quant aux sentiments de celui-ci, en un mot, soit envers la Divinité, soit envers ses semblables.

L'influence du milieu civilisé, au contraire, obscurcit ou efface toutes les notions du juste qu'on s'efforce d'inculquer à la jeunesse. En présence des faits que leur met continuellement sous les yeux la Société actuelle, comment pourrait-on faire entrer dans la tête des enfants et y entretenir, vive et pure, l'idée de la justice? Ils voient d'une part l'oisif dans l'opulence, d'autre part le travailleur utile dans la détresse. Là, on regorge de tout sans mériter; ici, l'on ne jouit de rien, quoique produisant tout. La richesse est dévolue aux frelons de la ruche sociale. Pour donner aux enfants des leçons fructueuses de morale, il faut d'abord leur offrir le spectacle et l'exemple d'une société où règne la justice distributive (qui est la *justice-mère*), et où les bonnes mœurs soient observées. C'est l'opposé de la pratique d'aujourd'hui; c'est une condition que pourra seul réaliser l'Ordre sociétaire.

Nous avons vu les principales causes, tirées de la méthode d'initiation aux fonctions industrielles et du mode d'exercice du travail, qui enflammeront de zèle et d'ar-

deur les enfants de la Phalange. D'autres causes influeront non moins heureusement pour développer chez eux l'amour et l'habitude de toutes les vertus. Et dans ce but, ce n'est pas aux leçons d'une morale verbeuse qu'on aura recours. On pourra dire des mœurs phalanstériennes ce que dit, dans un drame de Gesner, une jeune princesse élevée au village où elle se trouve libre et heureuse : « Nos mœurs » sont simples, naturelles et s'apprennent toutes seules. » Parmi nous on ne voit personne en donner des leçons; » on s'en moquerait comme de quelqu'un qui voudrait ap» prendre à un oiseau un autre chant que le sien. »

Ce qui nous rappelle encore ces vers de M. de Lamartine dans *Jocelyn :*

« J'étais libre avec lui comme l'oiseau des champs,
» Et toutes mes vertus n'étaient que mes penchants. »

Au Phalanstère, on se garde bien de fatiguer l'enfant de sermons, de lui bourrer la tête de préceptes, qui ne servent la plupart du temps qu'à l'hébéter sans profit pour la morale [1]. C'est par l'exemple surtout qu'on y parle aux enfants.

Ne rencontrant autour d'eux que bienveillance et affection, ils sont eux-mêmes animés de ces sentiments, soit

[1] L'instituteur d'Alexandre-le-Grand, Aristote, avait bien remarqué « que » les jeunes gens n'ont point d'aptitude pour la morale et sont de mauvais dis» ciples en ce genre. » (*Mor. Nicom.*, liv. I, chap. 1.)

Dans le même écrit, ce philosophe disait (liv. II, chap. 1.), pour montrer que l'habitude ne peut rien contre les penchants naturels : « On a beau jeter » une pierre en haut mille fois de suite, elle n'en acquiert pas plus de fa» dance à monter d'elle-même. »

Aristote touchait ici du doigt à la découverte de Fourier (analogie de l'Attraction matérielle et de l'Attraction passionnelle). Pourquoi ces grands esprits, qui ont brillé dans tous les âges, se sont-ils montrés si timides ou bien ont-ils apporté tant d'insouciance et d'inattention à déduire les conséquences de leurs observations les plus justes, qui auraient pu devenir si fécondes pour le progrès social, pour le bonheur des hommes? Il serait aisé d'en donner la raison principale, raison qui n'est guère à l'honneur des morales et des religions *civilisées*, toutes aussi tolérantes à peu près les unes que les autres. Disons toutefois, à leur décharge, que cette intolérance est pour elles une nécessité de position, une condition d'existence.

les uns à l'égard des autres, soit pour tout ce qui les entoure. Si déjà il suffit d'être compagnons d'étude, pendant une ou deux années, dans un établissement tel que l'École polytechnique, pour contracter des liens qui résistent ensuite dans le monde aux divergences d'intérêt, aux rivalités d'ambition, combien ne doit-on pas attendre des liens beaucoup plus forts et plus intimes qui uniront les jeunes Harmoniens, coopérateurs depuis l'enfance dans les mêmes Groupes et dans les mêmes Séries! Sans cesse encouragés et stimulés à bien faire, n'ayant devant les yeux que des exemples de loyauté, de concorde et de dévouement, sentant l'harmonie en eux-mêmes et hors d'eux par l'accord de leurs impulsions entre elles et avec tout ce qu'on exige d'eux, n'ayant jamais aucun intérêt à dissimuler, à feindre ni à mentir, ils seront droits, francs, ouverts, ils parleront toujours selon leur pensée et leur cœur.

C'en est fait de toutes ces qualités morales; elles feront place à autant de vices, si les impulsions que l'enfant reçoit de ce qui l'environne sont en désaccord les unes avec les autres, comme il arrive dans l'état présent. Sur ce point, laissons parler Fourier lui-même, lorsqu'il analyse avec tant de sagacité et qu'il met en saillie d'une manière si piquante les enseignements contradictoires dont l'éducation civilisée se compose. « Le tableau en serait plaisant, dit-il, si les résultats n'en étaient déplorables. »

« QUADRILLE DE CONFLITS EN ÉDUCATION CIVILISÉE.

» Nos politiques, si exigeants sur l'unité d'action, n'ont pas observé que l'éducation civilisée, quel que soit le système adopté à l'égard d'un élève, entremet pour l'endoctriner quatre agences hétérogènes en principes et en intérêts; qu'elles sont toutes quatre en conflit pour lui donner, durant son enfance, autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une impulsion pivotale, qui est l'*esprit du monde*, l'*immoralité fardée* et souvent affichée. Analysons ce bizarre mécanisme.

» D'ordinaire, un enfant de la classe aisée reçoit, dans son bas âge, quatre sortes d'éducation :

1° *La Dogmatique;* 3° *L'Insurgente;*
2° *La Cupide;* 4° *L'Évasive.*

LA MONDAINE OU ABSORBANTE.

» 1° La DOGMATIQUE, donnée ostensiblement par les précepteurs et professeurs, qui recommandent le mépris des richesses perfides et autres sornettes, comme les vertus des deux Brutus, l'un immolant ses fils, l'autre immolant son père; ou bien les vertus des jeunes républicains de Sparte, qui, en tuant des ilotes à la chasse, volant leur subsistance, exerçant la pédérastie collective, préludaient aux vertus patriotiques de l'âge mûr.

» L'institution, à la vérité, mêle à ces balivernes libérales quelques préceptes excellents, mais qui ne font qu'effleurer et glisser. Il arrive de cette bigarrure que l'enfant goûte et admet ce qu'il y a de plus dangereux, et repousse le peu qu'il y a de bon. La cause en est dans le conflit des trois impulsions suivantes :

» 2° La CUPIDE ou insociale, donnée secrètement par les pères, qui enseignent à l'enfant que l'argent est le nerf de la guerre, et qu'il faut avant tout songer à gagner du quibus, *per fas et nefas.* Les pères n'osent pas donner en toutes lettres cet odieux précepte, mais ils le prennent pour canevas de leur doctrine, et disposent l'enfant à être fort accommodant sur toute chance de bénéfice, à savoir façonner la morale aux convenances de l'intérêt.

» N'est-ce pas là le thème des leçons paternelles, sauf l'exception qui confirme la règle? D'ailleurs, sur ce vice radical de l'éducation familiale, si quelques hommes probes font exception, leur nombre s'élève-t-il au huitième? Pas même au seizième. *Rari nantes in gurgite vasto.*

» 3° L'INSURGENTE, donnée cabalistiquement par les camarades, qui, dans leur ligue turbulente contre les pédants et les pères, ont pour règle de faire tout le contraire de ce qu'on leur ordonne : railler la morale et les moralistes, briser, quereller, piller dès qu'ils ont un instant de liberté; se venger de la soumission forcée par la rébellion secrète et la dissimulation concertée; ériger l'esprit de révolte en point d'honneur, par dédain et sévices envers ceux qui favorisent l'autorité régentale.

» 4° L'ÉVASIVE, donnée furtivement par les valets qui aident l'enfant à échapper au joug, le flagornent, le régalent en secret de friandises volées, pour se faire prôner auprès des pères. Ils le soutiennent et le conseillent dans toutes les menées tendant à l'affranchir des entraves morales : aussi l'enfant riche regarde-t-il les valets comme autant d'affidés secrets, et ceux-ci n'ont pas tort dans ce rôle, car les pères et mères sont déraisonnables au point de renvoyer, sans autre motif, un valet qui déplairait à leurs enfants ou seulement au favori.

» Tels sont les champions qui se disputent l'arène, jusqu'à l'âge de quinze ans, où un cinquième athlète plus vigoureux vient prendre la part du lion, tout envahir. *Inter quatuor litigantes, quintus gaudet.* Ce vainqueur est :

» L'éducation MONDAINE ou *absorbante :* il faut la placer en pivot, puisqu'elle broche sur les quatre autres et en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa guise.

» L'enfant à seize ans, lors de son entrée dans le monde, reçoit une éducation toute nouvelle ; on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent les écoliers ; à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales ennemies du plaisir, et se moquer bientôt après des visions de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition ; enfin à s'engager dans les folles dépenses, les emprunts usuraires, et communiquer sa dépravation à toutes les fillettes qu'il peut fréquenter.

» Voilà un quadrille d'éducations bien distinctes, dont quatre sont en concurrence jusqu'à l'âge nubile, où la pivotale vient éclipser et absorber toutes les autres. Avant cet âge, la première, celle des savants, n'a qu'une influence apparente : c'est entre les trois autres que la pomme est disputée ; elles envahissent le cœur, l'esprit et les sens de l'élève, et lorsqu'il atteint quinze ans, à peine lui reste-t-il de l'éducation dogmatique un léger fonds de préceptes vertueux, la plupart dangereux s'ils sont suivis à la lettre, mais qui n'ont d'empire qu'autant qu'ils se concilient avec les impulsions mondaines. » (*Assoc. dom.-agr.*, t. II, p. 284 ; nouv. édition, t. IV, p. 201.)

Les couleurs du tableau ne sont malheureusement pas chargées. Le trait par lequel il se termine se rapporte à

une passion qui fait à juste titre l'effroi des éducateurs actuels. L'amour est dans la société où nous vivons la source d'innombrables désordres. C'est l'écueil où font bien souvent naufrage les mœurs, les dispositions laborieuses de la jeunesse, ainsi que la paix et l'honneur des familles. Fourier, cependant, n'a pas reculé devant le problème difficile de concilier cette passion rebelle avec toutes les exigences de l'ordre, du travail et de l'harmonie domestique et sociale. Ici encore il était guidé par cette haute vue religieuse qui a présidé à toutes ses spéculations. « Folie ou non, disait-il, l'amour est un ressort dont les effets ont dû être prévus par Dieu et coordonnés à un plan d'harmonie et d'unité d'action. »

A mesure qu'il déterminait ce plan, Fourier arrivait à voir de plus en plus clairement que l'*organisation* des libertés amoureuses est toute favorable au travail, qu'elle a pour effet de stimuler la jeunesse aux œuvres utiles, et qu'elle est par conséquent toute à l'avantage de ceux-là mêmes que leur âge exclut de participation à l'amour [1]. Le seul principe admis, d'ailleurs (et c'est déjà l'idéal de tous les esprits élevés, de tous les cœurs délicats), c'est que, dans l'avenir, la possession du corps ne devra jamais aller qu'avec la possession de l'âme, et que, pour avoir droit au doux tribut d'amour, il faudra le mériter sans cesse. N'est-ce pas une chose ignoble et dégradante, en effet, que le

[1] Ne nous lassons point de remarquer quel admirable parti Fourier sait tirer pour l'industrie productive de toutes ces forces qui ont été jusqu'ici des obstacles. Et cette utilité découle naturellement de l'observation de tous les penchants que nous offre l'humanité. Dans l'enfance, curiosité, furetage, singerie, mobilité, goût de la saleté ou de la paresse, tous ces ressorts sont habilement et fructueusement mis en jeu; à la puberté, l'amour lui-même, désespoir des moralistes, objet d'inquiétude et d'effroi pour les pères et mères, pour les maris, pour tous ceux qui veulent comprimer son essor, ou le régler arbitrairement et le monopoliser, l'amour touche de son talisman les fonctions industrielles et y fait accomplir des prodiges.

L'âge de la puberté est l'époque de la transition la plus brillante dans la vie. On sait quelle magique peinture en fait Jean-Jacques Rousseau au commencement du quatrième livre de son *Émile*.

don de la personne, s'il n'est parfaitement volontaire, s'il n'est le signe et la sanction d'un mutuel attachement? Et puis à quoi aboutit, en définitive, la prétention de l'imposer comme redevance légale? Écoutez vos poëtes, plus sensés en général que vos législateurs. L'un d'eux, qu'on nous faisait apprendre au collége, dit avec raison :

> Ce n'est point par effort qu'on aime ;
> L'amour est jaloux de ses droits :
> Il ne dépend que de lui-même,
> On ne l'obtient que par son choix.

Quoi qu'il en soit, cette partie de la conception de Fourier qui a pour objet les relations d'amour ne sera pas abordée ici, parce qu'il ne suffirait pas d'une brève analyse pour en donner une juste idée, et parce qu'elle n'entre point dans le cadre des éléments pratiques dont l'application doive ou puisse s'emparer d'abord. Sans doute, je regrette, pour ma part et dans l'intérêt sérieux de son œuvre, qu'il se soit glissé dans les écrits de ce grand homme quelques pages graveleuses, peu dignes de la majesté du sujet qu'il traite, de la sainteté du but qu'il poursuit et de la grandeur de son propre génie. Sous cette réserve, et en déclarant repousser toute idée de tolérance pour des écarts de passion que Fourier a classés, mais qu'il n'a jamais entendu, j'imagine, autoriser ni approuver, je ne redouterais nullement d'opposer les libertés loyales des coutumes amoureuses du Phalanstère, coutumes dont la *possibilité* n'était admise par Fourier lui-même que pour la seconde ou la troisième génération élevée dans l'Harmonie; je ne redouterais nullement d'opposer ces libertés, à l'égard desquelles l'avenir seul statuera, et un avenir qui est encore loin de nous; je ne redouterais point, dis-je, d'opposer ces libertés loyales aux mœurs hypocritement et *vénalement* obscènes de la société actuelle. A ne considérer ces mœurs que sous le rapport de la déraison, n'est-il pas évident, suivant la remarque de Fourier :

« Que la législation civilisée organise les relations d'amour de manière à provoquer la fausseté universelle, stimuler l'un et l'autre sexe à l'hypocrisie, à une rébellion secrète contre les lois. L'amour, n'ayant pas d'autre voie pour se satisfaire, devient un conspirateur permanent, qui travaille sans relâche à désorganiser la société. » *Th. de l'Unité univ.* t. IV, p. 211.

Qu'on tienne compte de cette dernière réflexion de Fourier, et que nos législateurs et nos moralistes se demandent ensuite s'il vaut mieux pour leur œuvre qu'elle ait l'amour contre elle, l'amour, ce maître des hommes et des dieux?

Écartant, au surplus, l'examen d'une question sans actualité, je me borne à faire observer que, par le fait de ses dispositions, le régime sociétaire éloigne des enfants tout ce qui pourrait éveiller prématurément chez eux l'instinct des rapports sexuels. Les enfants y ont leur vie, leurs mœurs, leurs logements à part; et l'exercice des travaux corporels ne sera pas non plus sans influence pour retarder l'éclosion de la puberté, dont mille causes, surtout dans nos villes, font avancer l'heure au notable détriment de tout l'organisme. A cet égard, la paternelle sollicitude de Fourier va plus loin que n'a jamais été celle d'aucun moraliste. J'ajoute enfin que le principal obstacle aux unions légitimes, qui tient à la difficulté de plus en plus grande d'entretenir un ménage, d'élever et de placer les enfants, disparaît en Association. Cette même circonstance, la pénurie ou l'exiguïté des ressources du ménage, est aussi la cause la plus ordinaire des discordes conjugales.

> Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
> Que les fâcheux besoins des choses de la vie.
>
> (MOLIÈRE, *Les Femmes savantes.*)

Je résume les conditions que remplit l'éducation sociétaire:

Elle est UNITAIRE; donnée à TOUS, non pas en raison de la naissance et de la fortune, mais en raison des aptitudes

et des goûts de chacun; n'employant que des ressorts qui tendent au même but.

Elle est *composée*, formant le corps et l'âme à la fois; *intégrale*, embrassant tous les détails du corps et de l'âme.

Elle est *pratique*, se liant toujours à l'exercice des fonctions. — Par là se trouve comblé l'intervalle qui sépare aujourd'hui, pour les jeunes gens, l'éducation spéculative de l'investissement d'une fonction, intervalle funeste à plus d'un, et dans lequel bien des avenirs, bien des patrimoines s'engloutissent chaque jour.

Elle est ATTRAYANTE, ceci résout toutes les difficultés qui pourraient venir de la volonté de l'élève; *gratuite*, et même *lucrative*, ceci lève tous les obstacles que l'exemple de ce qui se passe sous nos yeux pourrait faire craindre de rencontrer de la part de parents ignorants et intéressés.

J'ai bien mal accompli ma tâche, si l'on ne voit, par tout ce qui précède, que l'Ordre sociétaire généralise, non-seulement l'instruction, mais encore l'éducation dans la plus large acception du mot; éducation morale, éducation professionnelle, éducation littéraire et scientifique. A nous donc, pour réaliser la pensée de Fourier, à nous tous ceux qui aiment véritablement le peuple, tous ceux qui veulent pour lui bien-être, lumières et moralité!

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

ACCORD SUR LA RÉPARTITION.

> De tous les problèmes à résoudre sur l'art d'associer, le plus important était celui de la répartition proportionnelle aux trois facultés industrielles, qui sont *Capital*, *Travail* et *Talent*; l'art de satisfaire chacun, homme, femme ou enfant, sur ces trois genres de prétentions...
>
> Le lien sociétaire serait rompu dès le premier inventaire, si chacun ne se trouvait pas équitablement rétribué; le mécontentement de la classe lésée fausserait toutes les relations.
>
> FOURIER, journal *la Réf. ind.*
>
> L'action de chacun profite à tous, et l'action de tous profite à chacun.
>
> F. LAMENNAIS, *Livre du Peuple.*

§ XII.

Conditions préalables de l'accord en répartition.

Nous avons tracé les dispositions primordiales du régime sociétaire : transformation du ménage conjugal en grands ménages combinés de 1,800 personnes environ; exercices des travaux en séances courtes et variées par des réunions nombreuses, organisées en Groupes et Séries, de manière à développer chez les travailleurs l'émulation et l'enthousiasme. Il reste à nous occuper des moyens qui devront assurer l'accord au sein de ces masses associées, l'accord, par exemple, sur la question capitale de la répartition des bénéfices.

La première condition de cet accord, c'est l'abondance, c'est une quantité de produits telle que chacun ait lieu d'être satisfait de la part qui lui reviendra. Ceux qui ont prétendu établir le règne de la fraternité parmi les hommes là où régnait en même temps la misère, misère toujours imminente sinon toujours présente pour le grand nombre, ceux-là méconnaissaient le premier principe de la concorde sociale. Il y a, dans les besoins qui manquent de moyens de satisfaction, un germe de discorde plus puissant que toutes les morales, plus fort que toutes les bonnes résolutions des individus. Pour n'éprouver ni envie ni inimitié à l'égard d'autrui, il faut (ce n'est pas la clause unique, mais c'en est une essentielle), il faut que chacun soit largement pourvu, il faut le bien-être général.

L'augmentation de richesse susceptible de procurer les moyens de ce bien-être général résulte du fait seul de l'Association. Les économies que celle-ci réalise et les changements avantageux qu'elle apporte dans les conditions d'exploitation du sol, suffisent, sans même qu'il soit besoin de spéculer sur les prodiges du travail devenu ATTRAYANT, pour garantir cet accroissement de richesse. Il est admis par des agronomes d'une grande autorité (l'Ecossais Patullo et François de Neufchâteau entre autres), qu'un meilleur arrangement des propriétés, qui remédierait aux inconvénients de leur morcellement et de leur enclavement réciproque, qui réunirait, autant que possible, en un seul tenant, les portions de terre possédées par un même homme ou cultivées par un même chef d'exploitation agricole, doublerait, et même quadruplerait dans bien des contrées, le produit qu'on retire du sol. Tout ce que nous avons d'hommes compétents en cette matière ne professent-ils pas, d'un autre côté, que la culture alterne généralisée aurait une influence non moins heureuse sur la production ? Eh bien ! la combinaison phalanstérienne procure immédiatement ces deux avantages.

Les terres de la Phalange, avons-nous dit précédemment, seront exploitées comme si elles étaient le domaine d'un seul homme. Mais à quelles conditions ? Sera-ce que la propriété individuelle aura dû venir s'abîmer et se perdre dans une communauté inique autant qu'impossible ?. Non assurément. Nous apportons au contraire à cette propriété des garanties nouvelles, en même temps que nous faisons disparaître tous les obstacles que sa forme actuelle oppose au progrès, obstacles plus grands pour l'agriculture que pour les autres industries. Aussi, de toutes, l'agriculture est-elle relativement la plus arriérée. Dans une entreprise sociétaire, l'apport de chacun en capital quelconque, terre ou argent, est représenté par des actions qui lui donnent un droit proportionnel sur l'avoir total de la société. Un champ n'est plus dès lors celui de Pierre ou de Paul qui en tire parti comme il peut et comme il sait, mais une partie du grand domaine, à la gestion duquel la société applique les moyens de tous, sauf à répartir ensuite le produit à chacun suivant son droit de propriétaire et de travailleur.

Mais pourra-t-on décider le *capital* et le *travail*, dont l'hostilité et les défiances réciproques sont si vives aujourd'hui, à former le pacte d'alliance qui est la condition *sine quâ non* de l'Association ? Oui, du moment que les droits du capital comme ceux du travail auront leur garantie, l'union s'opérera. Elle ne sera peut-être dans le principe qu'une alliance de raison, de nécessité, plutôt que d'inclination. Mais il arrivera ensuite ce qui arrive dans certains mariages de raison où, par une exception heureuse, outre les avantages positifs qu'on avait en vue, on rencontre tous les charmes inespérés d'une sympathie de cœur et de caractère.

La substitution de l'exploitation sociétaire à l'exploitation morcelée aurait sur les progrès de l'agriculture une influence tout à fait décisive. La routine, si bien cantonnée aujourd'hui chez le petit propriétaire et le petit fermier

aussi pauvres qu'ignorants, ne survivrait pas un jour à cette transformation de la propriété terrienne en propriété actionnaire. Pour la direction de ses travaux de culture, chaque Phalange appellerait des agronomes expérimentés. Supposez la France couverte d'Associations agricoles du genre de celle que nous proposons, quel avenir pour les élèves de nos écoles de Grignon et de Roville, qui, avec le morcellement, trouvent à grand'peine l'occasion d'appliquer d'une manière tant soit peu large et fructueuse les théories qu'on leur a enseignées ! L'agriculture est trop pauvre aujourd'hui pour entretenir son état major, pour payer décemment les officiers que lui formeraient des établissements du genre de ceux que je viens de citer.

Voilà donc, grâce à l'association, l'accroissement du produit assuré par des causes dont l'influence a pu, même dans l'ordre actuel, être appréciée expérimentalement en plus d'une circonstance. Mais où se trouve le véritable trésor de l'ordre futur, où il y a pour lui une mine d'or inépuisable, c'est dans l'attraction industrielle, qui fera de chaque individu, du riche comme du pauvre, un coopérateur passionné à l'œuvre de la production. Aussi, faire naître cette attraction qui lève d'un seul et même coup toutes les difficultés sociales, voilà, non sans raison, l'objet dont Fourier se préoccupe le plus. N'a-t-il poursuivi qu'un but chimérique ? Le *travail attrayant* ne serait-il qu'un beau rêve ?... Mais songez que ce qui donne en général au travail ce caractère pénible et répugnant qu'il présente, ne consiste essentiellement ni dans l'action physique ni dans l'action intellectuelle que le travail exige. N'y a-t-il pas des *plaisirs*, — la chasse, la danse, l'escrime, — qui donnent lieu à autant d'effort musculaire que la plupart des œuvres de métiers ? des jeux, tels que celui d'échecs et quelques autres, qui exigent non moins de contention d'esprit que la plupart des occupations de cabinet ? Pourtant ni les uns ni les autres de ces exercices ne cessent pour cela d'être

des amusements, des plaisirs. Quelle différence présentent-ils donc avec ces autres choses qui, sans demander plus d'effort de la part de celui qui les exécute, ont cependant ce caractère pénible, attribut du travail dans nos Sociétés civilisées, et inspirent de la répugnance, à tel point qu'on est convaincu généralement qu'il ne se trouverait personne pour les accomplir, si des nécessités impérieuses, les premiers besoins de l'existence, la faim en un mot, n'y contraignaient le grand nombre? Pourquoi là plaisir, et ici peine? Ce n'est point apparemment parce que de ces occupations les unes procurent un résultat utile, et que les autres sont purement futiles. La raison de cette différence de manière dont elles nous affectent, la voici :

Dans les jeux ou plaisirs, il y a liberté : liberté de s'y livrer ou de s'en abstenir, liberté d'option sur le genre d'amusement, sur les personnes en compagnie desquelles on le prendra, sur la durée de chaque séance qu'on se gardera bien de prolonger depuis le matin jusqu'au soir, comme une séance d'atelier ou de labour; il y a enfin des rivalités actives qui vous tiennent constamment en éveil. — Dans le travail, toutes ces causes d'attrait sont remplacées par autant de causes de répugnance : la contrainte à tous égards au lieu de la liberté; une monotonie mortelle au lieu de cette variété qui renouvelle les forces de l'homme; l'isolement, au lieu de ces rapports soit d'affection, soit d'émulation, dont il a besoin. Mais transportez dans les travaux productifs, au moyen de l'organisation sériaire, tout ce qui peut y être transporté des dispositions auxquelles les jeux et les parties de plaisir doivent leur charme, et vous aurez rendu les premiers *attrayants* comme les seconds, vous leur aurez donné la même puissance de séduction et d'entraînement; vous aurez assuré l'application de toutes les forces humaines à l'œuvre créatrice de la richesse sociale, et déterminé un prodigieux accroissement de celle-ci.

Nous appuyons sur les garanties diverses de cet accroissement de la richesse, car il est un préliminaire indispensable à l'accord sur la répartition.

§ XIII.

Classement hiérarchique.

Avant d'indiquer comment s'effectuera entre les membres d'une Phalange le partage des bénéfices, il convient de donner une idée du mode suivant lequel se formera la hiérarchie dans les différents ordres de travaux; car la hiérarchie est un des termes de l'équation qu'il s'agit d'établir. Nulle part les soldats ne sauraient être rétribués à l'égal des chefs. Tout est qu'une juste proportion soit observée entre les récompenses des uns et des autres et leur concours respectif au succès de l'œuvre commune.

Dans l'Ordre sociétaire, c'est l'élection qui confère les grades et l'autorité, mais l'élection exercée par des individus compétents et intéressés à faire de bons choix. — *Compétents,* car ce sont des collaborateurs qui prononcent sur des candidats qu'ils voient journellement à l'œuvre : un Groupe étant affecté à chaque variété d'un travail, de même qu'une Série de Groupes l'est à une branche entière d'industrie, chacun est électeur dans les Groupes et Séries qu'il fréquente; mais il n'a droit de suffrage que là, et par conséquent ne vote que sur les choses de sa sphère [1].

[1] Le droit de suffrage n'en est pas moins par cela même universel et universellement appliqué, ce qu'exigent l'une comme l'autre l'équité et l'unité d'action. « Cette unité n'existe qu'autant qu'une disposition satisfait en plein les personnages de tout sexe et de tout âge qu'elle entremet, qu'elle touche directement ou indirectement. Ladite condition est violée dans toutes les libertés civilisées, notamment dans le système électoral qui exclut les 99/100es de la population. » (*Nouv. Monde*, page 283.)

Un des plus anciens partisans de Fourier, M. Gabet (de Dijon), s'exprime ainsi sur le même sujet, dans un important ouvrage qu'il a publié en 1842 et qui se termine par une exposition étendue de la Théorie sociétaire :

« Chaque humain étant considéré comme une unité dans la somme des ve-

— *Intéressés* à faire de bons choix, car la part individuelle de chaque membre dans le bénéfice est partout en raison de la part collective du Groupe, de la Série, et celle-ci dépend sensiblement de la valeur des chefs et sous-chefs et de leur plus ou moins habile direction. Quelqu'un voudra-t-il, pour un motif particulier, faire prévaloir la médiocrité sur le mérite? non-seulement il lui serait difficile de faire épouser ses préventions par les autres membres de son Groupe et de sa Série, mais il agirait en cela contre son propre intérêt.

D'autres considérations militent encore en faveur de l'élection des plus capables. Par amour-propre et esprit de corps, on veut que la corporation dont on fait partie tienne un rang distingué parmi les corporations rivales. Celles-ci en outre sont là, prêtes à critiquer les mauvais choix et à en profiter pour attirer à elles le talent méconnu ou mal apprécié.

« Les droits du mérite, dit à ce propos M. Victor Considerant [1], sont bien garantis là où l'on se dispute les hommes d'un mérite naissant, où l'on s'arrache ceux d'un mérite reconnu.

» Si bien qu'en Harmonie, l'enfant de l'homme le moins fortuné, le moins influent, le plus obscur, peut entrer partout, porter la tête haute, et, s'il a plus de mérite réel, monter plus haut que le fils du plus puissant. Il y a pour lui justice, aide, protection, secours. Tout cela est assuré. Il ira jusqu'au bout par la force même des institutions : il en est des individus mis dans le mécanisme sériaire, comme des lettres mises à la poste; tout arrive à destination, indépendamment de l'origine. Nul ne peut être inter-

lontés qui forment le concert de l'association, il faut que sa volonté se produise ou se manifeste : l'expression de la volonté, c'est le vote. Celui qui n'est pas intéressé dans l'intégralité des faits sociaux n'est pas sociétaire ; celui qui dans chaque acte de l'association, ne peut pas dire *oui* ou *non*, n'est pas sociétaire libre. C'est donc le vote qui doit régler tous les actes de la vie sociétaire. » *Traité de la Science de l'homme*, tome III, page 367. Paris, chez Baillière, rue de l'École de Médecine, 17, et à la librairie Phalanstérienne, quai Voltaire, 25.

[1] *Destinée sociale*, tome II, page 289.

cepté. La justice distributive est à l'abri de l'influence des personnes; elle résulte du mécanisme social, de l'arrangement des choses, de l'institution. »

Mais les illusions de l'amour-propre permettront-elles que chacun se trouve bien jugé? — Dans un milieu où chaque jour on fait ses preuves les uns à côté des autres, on sait bientôt à quoi s'en tenir sur son propre compte. L'opinion de la masse corrige la trop bonne opinion que l'individu aurait de lui-même. C'est dans ce concours de tous les instants avec ses pairs, et dans le jugement qu'ils portent sur vous, que se trouve le remède à la présomption, et aussi à cette timidité qui retient souvent l'essor de facultés éminentes.

Qu'il soit fait justice des prétentions mal fondées; rien de mieux. Il ne faut cependant pas que ce soit au prix du bonheur des individus, aux dépens de la bonne harmonie qui doit régner entre eux. C'est ce qui arriverait infailliblement si le concours n'avait lieu que sur une seule branche de travaux et de connaissances; en un mot, si la pluralité des fonctions ne ménageait deux ou trois succès pour un échec. Il est d'observation, d'ailleurs, que chacun est en général porté à priser plus le triomphe dans la partie où il excelle. Un maître d'armes, un maître d'écriture ou de danse sont souvent plus fiers de leur supériorité dans leur art, que ne le seront de leurs succès les plus importants un grand capitaine, un savant, un poëte.

Et puis, dans la Phalange, où tout le monde prend part à des travaux variés et nombreux, chacun se trouve, selon la fonction du moment, tantôt capitaine, tantôt soldat, ici sergent, là caporal, pour me servir des dénominations hiérarchiques de l'état militaire. Il s'ensuit que le supérieur n'a jamais de dédain pour l'inférieur; celui-ci jamais de haine, jamais de jalousie pour le supérieur, auquel il commandera à son tour dans les choses où il prise le plus les premiers rôles. Voilà la véritable

égalité. C'est un système de compensations qui satisfait tous les amours-propres et qui n'a rien de chimérique. Bichat l'a dit avec raison : « Notre supériorité dans tel art » ou dans telle science se mesure presque toujours par » notre infériorité dans les autres. » (*Recherches sur la vie et la mort.*)

Je n'ai envisagé la question de hiérarchie que dans le Groupe et la Série, corporations dont chacune élit seule ses divers officiers. Ceux-ci varient dans le même Groupe et dans la même Série, suivant les parties différentes de la fonction du Groupe ou de la Série qu'il s'agit d'accomplir. Il y a communément le chef de théorie et le chef de pratique. Toute cette hiérarchie est en outre essentiellement mobile, au gré des réunions qui la votent, et dont les intérêts et les convenances se trouvent, par l'effet même de la combinaison sociétaire, à peu près constamment d'accord avec l'intérêt collectif de la Phalange.

Chaque Groupe, chaque Série a son comité chargé de veiller aux intérêts particuliers de la corporation, de tenir la comptabilité et la correspondance.

La Phalange entière a une *Régence* chargée de diriger les affaires courantes et de pourvoir au service général. Cette régence n'est que le délégué de l'*Aréopage*, qui est lui-même une autorité d'opinion, et qui se compose des chefs de Série, de membres des trois tribus les plus avancées en âge, des actionnaires principaux et de certains dignitaires en titre de caractère passionnel.

L'Aréopage n'a point de statuts à faire ou à maintenir, tout étant réglé par l'attraction. Il prononce sur les affaires importantes : moisson, vendanges, constructions, etc. Ses avis sont accueillis comme boussole d'industrie, mais ils ne sont pas obligatoires. Les décisions de la régence ne deviennent non plus définitives que par l'assentiment des Séries, sauf lorsqu'il s'agit de la constatation de certains faits, tels que l'établissement des tableaux de population,

par exemple. La régence préside les assemblées générales, celles de Bourse où se règlent les séances de travail, celles de finance où l'on arrête les comptes de la Phalange, etc.

Je m'abstiens d'énumérer ici ce que Fourier nomme la hiérarchie de souveraineté en titre passionnel, hiérarchie qui comprend, à tous ses degrés, dans la Phalange d'abord, et successivement dans chacun des termes supérieurs de l'Association humaine et de la division géographique, seize couples souverains, savoir :

Quatre couples en titre d'Unitéisme, couples *sociaux* par excellence, et un couple en titre de chacune des 12 passions radicales.

Fourier dit couple afin d'exprimer qu'il y a pour toute souveraineté deux individus, un de chaque sexe : mais cela n'implique nullement qu'ils soient époux l'un de l'autre. Il y a même tel sceptre qui appartient toujours à l'âge impubère, le sceptre d'amitié, par exemple. L'enfance est le temps de la vie où cette affection domine. Rien encore ne fait diversion au sentiment d'amitié ; l'âme lui appartient tout entière ; il inspire les plus beaux dévouements.

Les titres de souveraineté s'élèvent successivement depuis celui de l'*Unarque* ou Baron, qui correspond à une seule Phalange, jusqu'à l'*Omniarque* ou empereur d'Unité, qui préside au gouvernement du Globe entier. — Mais ce sont là des dispositions d'avenir sur lesquelles il serait oiseux et inopportun d'insister aujourd'hui [1].

En principe, aucune des autorités de l'Harmonie ne conservera le droit de recourir à la contrainte pour faire exécuter ses vues. L'emploi de la contrainte devient inutile

[1] J'expose ici le système de Fourier, sous la réserve de ma propre opinion, en fait de constitution hiérarchique de la société. Qu'on prenne garde cependant que, malgré leurs dénominations féodales, les institutions harmoniennes, dont il est ici question, sont essentiellement républicaines, puisque les souverainetés à tous les degrés sont conférées par l'élection, la souveraineté à titre familial étant seule exceptée. Or, celle-ci ne donne aux personnages qui en sont revêtus aucune autorité sur les choses politiques et industrielles. C'est simplement une affaire de parade et de classement au point de vue généalogique.

du moment que l'Association embrasse complétement et unit harmonieusement dans un même faisceau toutes les variétés de forces et de tendances que présente l'Humanité. Il doit être entendu toutefois que les pouvoirs sociaux ne désarmeront qu'au fur et à mesure qu'on acquerra par le fait la certitude que les infractions aux lois de la sociabilité sont rendues impossibles, ou réduites à des exceptions si rares qu'elles seront rangées parmi les cas de folie et traitées en conséquence.

La perspective de cette absence de tout agent coercitif, est un des aspects de la Société harmonienne auxquels les esprits civilisés se font le plus difficilement, et cela se conçoit sans peine, d'après l'exemple de ce qui se passe sous nos yeux. Pourtant certains grands génies, avant Fourier, semblent n'avoir pas reculé absolument devant une pareille perspective. Témoin cette pensée si remarquable de Bacon :

« Tous les pouvoirs, toutes les formes de gouvernement » établi ne sont que des suppléments à la justice; et si la » justice pouvait s'exercer autrement, on n'aurait plus be- » soin de tout cela. » *De la dignité et de l'accroissement des sciences,* l. VI, ch. 3.

En dépit des préventions dominantes, nous pensons qu'on pourra un jour faire régner la justice sans l'intervention du gendarme et du bourreau.

§ XIV.

Mécanisme de la répartition.

Comme on l'a pu voir par tout ce que j'ai exposé jusqu'ici, en régime sociétaire personne n'a son champ, son atelier à part, qu'il exploite pour son compte : c'est toujours dans les champs, dans les ateliers de la Phalange et pour le compte de celle-ci, qu'on travaille. Ainsi toute in-

dustrie devient une fonction publique; il y a revenu social avant qu'il y ait revenu individuel. Formant d'abord une masse commune, la richesse produite par le concours, par les efforts combinés des membres de l'Association, doit être répartié entre eux suivant la part que chacun a prise à sa production.

Il y a trois modes de concours à cette production : 1° le Capital; 2° le Travail; 3° le Talent. Il s'agit d'évaluer d'abord les droits respectifs de ces trois facultés, autrement de fixer les dividendes qui leur seront alloués[1]. Fourier démontre que chacun devra vouloir, même par impulsion et calcul de cupidité, que la justice préside à cette première répartition. En effet, la part de chaque associé, travailleur ou capitaliste, est toujours en raison du bénéfice général, qu'on serait sûr de faire diminuer pour l'avenir en mécontentant une classe quelconque. Si l'on refuse aux capitalistes un intérêt suffisant de leurs fonds, ils les retirent, et l'affaire périclite; qu'eux-mêmes veuillent par trop réduire la part des travailleurs, et ceux-ci s'éloigneront d'une entreprise dont les avantages ne seraient pas pour eux, ou du moins ils n'apporteront que peu de zèle à la seconder.

Par l'effet des combinaisons sociétaires, il n'y aurait

[1] Quelle sera la proportion relative de ces dividendes? Sera-t-il attribué au capital 4/12, au travail 5/12, au talent 3/12, ou bien, le premier terme restant le même, 6/12 au travail et seulement 2/12 au talent? C'est ce que la pratique seule pourra déterminer d'une manière exacte. Ces chiffres n'ont été employés par Fourier que pour mieux fixer les idées. La règle adoptée pourra en outre varier quelque peu suivant certaines circonstances particulières, de même que varient aujourd'hui l'intérêt de l'argent, le prix du travail. Mais l'essentiel est que chaque sociétaire soit intéressé à ce que cette règle se trouve toujours conforme à la justice.

On voit combien nous sommes éloignés, non-seulement de sacrifier le droit de propriété, mais encore de lui porter aucune atteinte. Il ne s'agit point pour nous de prendre aux uns pour donner aux autres, de réduire la portion du riche dans le but, ou plutôt sous le prétexte d'augmenter celle du pauvre, suivant la méthode révolutionnaire de tous les temps. Il s'agit d'obtenir, au moyen de la combinaison des forces productives, un accroissement de richesse auquel toutes les classes participeront, qui procurera aux unes le bien-être qu'elles n'ont jamais connu, et aux autres de nouveaux moyens de jouissance.

d'ailleurs bientôt plus personne qui n'eût, au triple titre du Capital, du Travail et du Talent, quelques lots à prétendre.

Quant aux sous-répartitions des trois dividendes, c'est pour celui qui est alloué au Capital l'affaire d'une simple règle de trois. Il ne faut cependant pas oublier de dire qu'afin d'encourager l'épargne et de faciliter l'avénement de tous les sociétaires à la propriété, Fourier entendait qu'un intérêt plus fort serait attribué aux petits capitaux. Dans ce but, il divisa les actions de la Phalange en trois catégories : les actions *banquières*, les actions *foncières* et les actions *ouvrières*. Aux premières il serait alloué un dividende moindre qu'aux deuxièmes, et surtout qu'aux troisièmes. Ainsi s'effaceraient peu à peu dans le phalanstère les trop grandes inégalités de fortune.

La sous-répartition au Travail et au Talent est plus compliquée que celle qui s'effectue entre les possesseurs d'actions. Voici comment on y procède :

On commence par ranger les Séries en trois grandes classes : 1° de nécessité ; 2° d'utilité ; 3° d'agrément. Tout le monde est de nouveau appelé à voter sur le partage, entre ces trois catégories, de la somme totale affectée au Travail et au Talent. Personne ne voudra faire valoir l'une d'elles au détriment des autres, car, grâce aux courtes séances et à la variété des fonctions, chacun est membre de quelques Séries appartenant à ces trois grandes divisions. Ce qu'il gagnerait d'un côté en se montrant injuste, il le perdrait de l'autre. On descend ainsi des classes aux Séries, des Séries aux Groupes. Le rang qu'occupe une Série industrielle est : 1° en raison directe de son concours aux liens d'unité ; 2° en raison mixte des obstacles répugnants ; 3° en raison inverse de la dose d'attraction. Ainsi, plus un travail est attrayant par lui-même, moins forte est la rétribution qu'on lui alloue. — Ce qui revient à un Groupe se partage en dernier lieu entre ses divers membres proportionnellement au nombre et à la durée

des séances fournies par chacun d'eux, et proportionnellement au grade qu'il a occupé dans la petite corporation; autrement, en raison de son travail et de son talent. (Ceci est indépendant des récompenses unitaires destinées à rétribuer les inventions d'une utilité générale, ainsi que les grandes productions de la science, de la littérature et de l'art; récompenses auxquelles doivent, comme de juste, concourir toutes les Phalanges appelées à profiter des œuvres dont il s'agit. Source et garantie de fortunes magnifiques pour les auteurs.)

Si quelque partie des travaux, moins attrayante que les autres, menaçait d'être négligée, ce serait une indication pour la Phalange tout entière de voter une plus forte rétribution de ces travaux. Si, au contraire, la foule se portait vers telle ou telle industrie, c'est en diminuant la récompense qui s'y trouve attachée qu'on rétablirait l'équilibre.

Est-il besoin d'avertir que ces partages successifs ne s'effectuent point sur les objets en nature et n'exigent le déplacement d'aucune denrée? Tous les produits restent dans les magasins de la Phalange. En raison de la part qui a été allouée aux divers membres de l'Association, hommes, femmes, enfants, par une opération purement mathématique, qui exclut toute espèce d'arbitraire, chacun d'eux a un crédit sur la Phalange et peut se faire délivrer, au fur et à mesure de ses besoins, soit des produits, soit d'autres valeurs, s'abonner à telle ou telle table, en un mot user de son avoir comme bon lui semble. Pour le genre de vie, liberté entière à tout le monde sans exception; et si l'on peut dire que vivre à sa guise, suivant ses goûts, suivant même ses fantaisies, c'est être vraiment chez soi, où jamais serait-on plus chez soi qu'au Phalanstère?

Pour résumer dans une formule les effets du mécanisme de répartition de l'ordre sociétaire, Fourier disait — « qu'il a la propriété

» *D'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque Série et de la Phalange entière, et d'absorber les prétentions collectives de chaque Série par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule de Séries.* »

§ XV.

Ralliements, ou Accords affectueux.

Ainsi Fourier s'est attaché à montrer comment l'égoïsme et la cupidité peuvent devenir eux-mêmes des moyens d'accord. Mais ce n'est pas qu'il renonce pour autant à l'emploi des ressorts plus nobles que Dieu a mis dans nos cœurs. Il fait voir aussi le concours de toutes les affections généreuses que développe au plus haut point l'Ordre sociétaire, l'intervention toute-puissante de l'amitié, de l'amour, des sentiments de famille et d'honneur, du dévouement passionné à la masse et au bien public, de l'esprit religieux enfin, pour assurer de plus en plus ces heureux résultats de libre accord et cimenter l'œuvre de l'harmonie sociale. Chacune de ces passions fournit de précieux moyens de ralliement entre les classes et les âges aujourd'hui les plus antipathiques.

Citons pour exemple les *quatre ralliements d'amitié.*

Le premier est dû à la corporation des Petites Hordes, qui prévient la scission du riche et du pauvre, qui fait naître chez celui-ci l'amitié pour le riche, dont il voit les enfants intervenir afin de lui épargner les travaux humiliants et de rendre honorables toutes les fonctions industrielles.

Le second ralliement d'amitié a sa source dans la *division sériaire,* qui entraînera le riche à prendre part à différentes branches de travail, parce qu'il n'aura point à s'occuper de toutes les nuances de chacune d'elles, mais

seulement de ce qui sera le plus conforme à ses goûts. Dès lors il devient bienveillant pour les industrieux auxquels il s'associe, et qui lui évitent une multitude de soins pour lesquels il éprouve de l'éloignement. Eux, de leur côté, s'attacheront à un homme qui, malgré sa grande fortune, ne dédaigne pas de coopérer activement à leurs travaux, de se faire leur compagnon de culture ou d'atelier. De là une double source d'accord par générosité, lors de la répartition.

3e Ralliement. *Les intrigues de Séries.* Riches et pauvres seront encore puissamment rapprochés par les rivalités industrielles qu'ils auront soutenues ensemble. Dès que le levier de l'intrigue est mis en jeu, l'inégalité de fortune et de rang disparaît. « On a vu en affaires de révolu- » tion les grands s'abaisser à des cajoleries envers les der- » niers plébéiens. Caton et Scipion, en un jour d'élection, » serrent la main aux petits électeurs de campagne. » (Fourier, *Assoc. dom.-agr.*, t. IV, p. 384.)

4e Ralliement. *La domesticité passionnée.* Dans l'état actuel la dignité humaine est évidemment sacrifiée aux nécessités du service personnel. Le salaire transforme ceux qui sont chargés de ce service en mercenaires dédaignés, mécontents et jaloux. Voltaire l'a dit avec raison : « Nul homme n'était fait pour servir *continuellement* un autre homme. » Le mécanisme sociétaire assure à chacun des serviteurs affectueux. (*Traité de l'Association*, t. IV, p. 385.) « Si les relations sociales, » fait ailleurs observer Fourier, « sont chez nous (Civilisés) un sujet de discorde générale, c'est qu'elles vexent partout la majorité pour les plaisirs de la minorité. Cent personnes s'amusent dans un bal, mais cent cochers et valets se gèlent en plein air! » *Nouv. Monde*, p. 330.

Les quatre ralliements qui viennent d'être indiqués et ceux qui seront fournis par les trois autres passions affectives, impliquent la nécessité de quatre conditions inhé-

rentes aussi aux Séries passionnelles, et que Fourier désigne sous le nom de *Colonnes de ralliement :*

Attraction industrielle ;	Éducation unitaire ;
Minimum intégral ;	Équilibre de population.

Sans l'Attraction industrielle, c'est-à-dire si l'on ne parvient à donner aux séances de travail autant de charme qu'en peuvent présenter aujourd'hui les réunions de plaisir, les riches ne participeront point aux travaux des masses; l'oisiveté, vainement réprouvée par la morale et la religion, subsistera toujours.

Tant qu'un *Minimum* répondant aux premières nécessités de la vie ne sera pas garanti au peuple, comment les riches se lieraient-ils volontiers, par une collaboration amicale, avec des gens exposés à tomber d'un jour à l'autre dans l'indigence, et dont ils auraient à redouter les sollicitations importunes ? Mais, sans l'industrie attrayante, pas de minimum possible, car le pauvre qui en serait pourvu abandonnerait le travail resté répugnant. Sans l'industrie attrayante, il faut même renoncer à tout espoir d'une amélioration notable du sort des masses; car augmentez le profit du travail ou abaissez le prix des objets de consommation, et l'ouvrier, en général, fera un ou deux dimanches de plus par semaine : voilà tout ce que vous aurez obtenu.

A défaut d'une éducation unitaire et collective, l'incompatibilité des classes serait entretenue par la duplicité de ton et de langage.

Enfin l'on n'aurait rien fait encore « si le régime sériaire avait, comme le régime morcelé, la propriété de population illimitée, produisant des fourmilières sans proportion avec les moyens d'aisance générale. » Se fondant sur une foule d'analogies que présente la nature, et même sur quelques faits d'observation que présente la Société,

l'auteur de la Théorie sociétaire fait entrevoir comment la fécondité de l'espèce humaine sera contenue dans de justes bornes sans l'emploi d'aucun moyen coercitif, sans violation d'aucune loi naturelle. Cet équilibre s'établira précisément par l'affluence des plaisirs, sous l'empire de circonstances qui auront développé de plus en plus la vigueur du corps et de l'esprit chez tous les humains, et opéré ainsi le *raffinement* composé intégral de l'espèce. Indice analogique, la transformation des étamines et pistils en pétales dans les plantes, sous l'influence de certaines conditions de culture. (Voyez le § *Equilibre de population*, dans *Solidarité*, par H. Renaud.)

On peut juger, d'après ces indications sommaires, si Fourier a envisagé toutes les faces du problème social.

Il s'agit pour lui d'accorder les passions et les caractères aussi bien que les intérêts, l'un de ces accords étant tout à fait impossible en l'absence de l'autre.

§ XVI.

Conclusion sur l'accord en répartition.

Pour en revenir à cette redoutable épreuve de la répartition des bénéfices, disons, en terminant, que chaque associé phalanstérien s'y présente sous l'empire de plusieurs affections généreuses et avec des dispositions qu'il est permis de présumer fort conciliantes.

D'ailleurs le charme de la vie sociétaire produira des *accords intentionnels* très-puissants. « En combinant avec toutes les jouissances de la vie matérielle l'absence de soins dont les pères et mères seront délivrés, le contentement des pères dégagés des frais de ménage, éducation et dotation; le contentement des femmes délivrées de l'ennuyeux ménage sans argent; le contentement des enfants abandonnés à l'Attraction, excités aux raffinements

de plaisir, même en gourmandise; enfin le contentement des riches, tant sur l'accroissement de la fortune que sur la disparition de tous les risques et piéges dont un Civilisé opulent est entouré; il est aisé de pressentir que la Phalange n'aura d'autre sollicitude que de maintenir un si bel ordre, et sachant que son maintien va dépendre de l'accord en répartition, elle s'inquiétera des moyens d'opérer cet accord; on verra les séries, les groupes, les individus se concerter dans ce but, prendre à l'envi les résolutions les plus généreuses. Chacun, à l'idée de retomber en Civilisation, sera effrayé comme à l'idée de tomber dans les brasiers de l'enfer. Dès lors le vœu d'unité, l'accord intentionnel sur le maintien de l'unité, s'élèvera au plus haut degré. » (*Nouv. Monde industriel,* p. 323.)

Dans ces aperçus sur la répartition, nous sommes loin d'avoir fait connaître toutes les précautions infinies dont Fourier a pris soin d'entourer cette opération capitale, afin qu'elle ne pût donner lieu ni à la moindre injustice, ni à des mécontentements et à des dissensions quelconques entre les membres de l'Association, mais qu'elle devînt, au contraire, un nouveau gage d'union et de prospérité. Nous avons négligé de puissants moyens d'accord, tels que l'*adoption industrielle,* la *participation d'hoirie,* l'*abandon de lots de travail aux enfants pauvres,* etc.; nous n'avons pas mentionné l'intervention généreuse de la Petite Horde, soit pour prévenir les réclamations, soit pour satisfaire les exigences de telle ou telle Série, qui pourrait se croire lésée sur sa part de dividende, et qui témoignerait du mécontentement. Ce que nous avons dit doit cependant suffire, il nous semble, pour faire concevoir la possibilité d'une répartition équitable et satisfaisante pour chacun. L'on ne saurait, en tout cas, imputer à une doctrine qui proclame les droits du *Capital* aussi bien que ceux du *Travail* et du *Talent,* qui fait de l'inégalité des fortunes un des éléments essentiels de l'harmonie sociale, on ne

saurait, dis-je, imputer sans mauvaise foi à cette doctrine de méconnaître le principe de la Propriété, et d'être une sorte de loi agraire, aboutissant à la communauté des biens. C'est un point sur lequel les personnes mêmes les moins favorables à la Théorie sociétaire sont obligées désormais de lui rendre justice.

Un écrivain qui a jugé les fondateurs des trois Ecoles socialistes contemporaines, en vue de suffrages qu'il savait leur être hostiles, beaucoup plutôt que d'après les inspirations d'une raison impartiale et éclairée, M. Louis Reybaud, qui, dans son livre sur Saint-Simon, Fourier et Owen, semble s'être proposé pour but de caresser les préjugés d'un certain monde, plutôt que de faire connaître le fond sérieux des doctrines de ces trois novateurs; M. Reybaud, si léger et souvent si injuste dans ses imputations à leur égard, n'a pu cependant refuser à Fourier le témoignage suivant :

« Fourier, dit-il, a fort ingénieusement analysé les éléments de l'activité humaine et les instruments de la production sociale. Il accorde une place au capital... ; puis, ajoutant à cet élément indispensable de la production l'action des bras et l'action des intelligences, il propose d'associer les hommes en *capital, travail* et *talent.* Comme point de départ, c'est là évidemment ce que l'on a trouvé de mieux, et ne dût-on à Charles Fourier que cette définition simple et précise, il aurait encore la gloire d'avoir fourni le premier mot concluant pour l'organisation de l'avenir industriel. » (Louis Reybaud, *Etudes sur les Réformateurs contemporains,* 3e édition, pag. 335, 336.)

THÉORIE MIXTE ET INDIRECTE [1].

§ XVII.

Transformation de la Société par l'application du procédé sériaire ou phalanstérien.

Nous irons par une fondation infiniment petite
à une métamorphose infiniment grande.

FOURIER.

Ce que demandait Fourier, ce que demandent pour sa Théorie ceux qui en poursuivent la réalisation, c'est une *épreuve locale* dont nous avons fait connaître les conditions. Personne, cependant, n'aura l'idée qu'il s'agisse uniquement pour eux de monter quelque part, à l'aide de procédés plus ou moins ingénieux, une bonne entreprise industrielle, ne devant avoir d'ailleurs aucune influence sur le milieu social ambiant. Cette possibilité d'être essayée en

1 Fourier appelle Théorie *directe*, la partie organique de sa doctrine, celle dans laquelle il décrit les dispositions de l'ordre sociétaire; et Théorie *indirecte*, la partie critique, celle où il analyse les dispositions des sociétés subversives. Bien que, dans le cours de l'exposition qui précède, j'aie déjà opposé fréquemment les usages de la civilisation à ceux du phalanstère, et fait par conséquent de la Théorie indirecte, cependant je donne ce titre général de *Théorie mixte et indirecte* à la portion de mon travail qui reste à traiter, parce qu'il y sera spécialement question, et de l'influence des fondations sociétaires sur les sociétés actuelles, et de la constitution même de ces sociétés.

Je suis loin de me dissimuler tout ce qu'il y a d'imparfait et d'irrégulier dans la distribution de cet opuscule; mais l'essentiel, pour le moment, n'est pas tant de produire des œuvres irréprochables sous le rapport de la méthode, que de fixer l'attention sur la conception scientifique qui peut tirer l'humanité du chaos de misères où elle demeure trop longtemps plongée, et de s'appliquer à faire saisir l'importance et la valeur de cette conception de salut social pour tous.

petit, sur moins d'une lieue carrée de terrain (la quarante-millième partie de la France environ), sépare tranchément la Théorie sociétaire de toutes ces constitutions politiques qui s'imposent d'emblée à tout un peuple; elle ouvre aussi à la science sociale une voie nouvelle, la même qui a si bien réussi aux sciences physiques, la voie expérimentale. Mais si prudente et si modeste que se montre la Théorie sociétaire, quant à son mode de première application, elle n'en aspire pas moins, je l'avoue, à la conquête du monde entier; et cela sans violence, sans contrainte d'aucune espèce envers qui que ce soit, mais toujours par le moyen de son grand principe, l'ATTRACTION.

Le succès d'une fondation sociétaire devant donner la preuve expérimentale de ces trois choses: 1° travail attrayant; 2° quadruple produit; 3° répartition proportionnelle au Capital, au Travail et au Talent; — ces résultats sont trop évidemment conformes au vœu et à l'intérêt de toutes les classes, de celle des propriétaires en premier lieu, pour que l'on pût ne point se mettre en souci d'imiter de proche en proche la combinaison que l'on verrait produire de tels avantages.

Sans admettre que ce mouvement d'imitation dût marcher avec toute la rapidité qu'augurait Fourier lui-même; sans croire avec lui qu'il suffirait de cinq ou six années pour que l'organisation phalanstérienne eût remplacé, sur toute la surface du Globe, les diverses formes de sociétés incohérentes qui se partagent l'Humanité, on est du moins fondé à dire que jamais innovation ne présenta les mêmes chances que celle-ci d'une prompte et universelle adoption. C'est qu'effectivement, passions et intérêts, tout ce qui fait d'ordinaire obstacle aux réformes, viendrait en aide à l'institution sociétaire, dès qu'une fois elle aurait pu être appréciée par la pratique. Non-seulement les populations civilisées l'adopteraient par calcul, mais à la vue du bonheur qu'elle donnerait à l'homme, les peuplades barbares

et sauvages renonceraient par instinct au farouche genre de vie qu'elles mènent, pour se ranger à la loi du travail attrayant. Car s'il est besoin du secours des sciences et des arts pour constituer le régime sociétaire, il n'y a pas nécessité que toute la masse des individus qui entrent dans ce mécanisme ait préalablement participé au développement intellectuel que crée la Civilisation, ni qu'elle ait été en aucune manière *théoriquement* préparée à la pratique de la doctrine phalanstérienne. Etant établi un milieu convenant, cette pratique résulte de l'abandon de l'homme à ses dispositions naturelles.

Je ne fais qu'indiquer en passant cette considération, et je reviens aux conséquences de l'établissement sociétaire au milieu de nous autres Civilisés.

Les grands propriétaires, dès qu'ils auraient acquis la conviction que, loin d'être hostile, l'Association domestique-agricole est au contraire favorable à leurs intérêts et à leurs jouissances comme au bien-être du peuple, se hâteraient de la réaliser sur leurs domaines. Les petits propriétaires, qui ont tant à gagner avec elle, se concerteraient pour la substituer à leur système ingrat de culture morcelée. Voyant les bienfaits du nouveau régime industriel et combien il faciliterait pour lui toutes les mesures d'administration et d'ordre public, le Gouvernement serait lui-même le premier à favoriser les arrangements nécessaires à son installation.

A mesure de leur établissement, les Phalanstères se mettraient en rapport les uns avec les autres. Les plus avancés en organisation sociétaire prêteraient assistance à ceux de leur voisinage qui le seraient moins. Ils se relieraient en outre, non-seulement par des systèmes d'échange ou de vente réciproques de leurs produits, mais surtout par la coopération à des travaux d'utilité commune. Voilà le premier élément des armées industrielles, qui devront plus tard exécuter les grandes entreprises de dessèchement

de marais, défrichement de déserts, reboisement de montagnes, encaissement de fleuves et rivières, construction de routes et de canaux, — ou bien encore se porter rapidement sur quelque point pour la réparation d'une grande catastrophe, telle qu'incendie, inondation, tremblement de terre, etc.

Dès qu'il existe dans une contrée un certain nombre de Phalanges, il leur faut un point central de communication; c'est la ville harmonienne, qui différera autant de nos villes actuelles que le Phalanstère lui-même différera de nos misérables et hideux villages. D'abord les populations n'y seront pas entassées sur quelques points, comme elles le sont aujourd'hui dans nos capitales et dans nos centres manufacturiers. Consacrées spécialement aux grands établissements scientifiques et artistiques, au raffinement de certaines industries délicates, les villes de l'avenir n'accumuleront pas dans leur sein tous ces vulgaires travaux de fabrique, qui seraient avec beaucoup plus d'avantage disséminés dans les campagnes, où ils pourraient, combinés aux travaux agricoles, se perfectionner tout aussi bien que dans les cités. Aussi l'un des premiers effets de l'Association sera de dégorger nos capitales, encombrées d'une population qui s'y flétrit et s'y perd au moral comme au physique.

En régime harmonien, les villes se classent entre elles suivant les circonscriptions auxquelles elles correspondent. Après les villes d'ordre inférieur, il y a les capitales, celle de la province, celle de l'empire, celle d'un continent tout entier; enfin la Métropole universelle du Globe [1], où s'as-

[1] Constantinople est la ville qui, à raison des avantages de sa position, semble destinée à servir un jour de centre aux relations unitaires du genre humain élevé à l'harmonie. Une prévision du même genre avait aussi frappé Napoléon. Mesurant des distances sur la carte, il disait : « Constantinople est » placée pour être le centre et le siége de la domination universelle. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*) Mais ce n'est guère, suivant Fourier, qu'à la troisième génération depuis l'établissement du régime sociétaire, que le Congrès d'unité pourra se transporter dans cette capitale naturelle du globe.

semblera le Congrès de toutes les nations désormais unies entre elles d'intérêt et de volonté, comme le sont les individus, les groupes, les séries dans la phalange, les phalanges dans le canton, et ainsi de suite. C'est toujours et partout l'application de la même loi sériaire, qui fait cesser l'opposition des intérêts sans pourtant les confondre. Aussi les sentiments de famille, de patriotisme, de nationalité, ne doivent nullement s'effacer au milieu de l'accord général qu'établira dans l'Humanité l'organisation phalanstérienne ou harmonienne.

Lorsque le nouvel ordre sera établi, ne fût-ce que sur un point limité du Globe, là ce ne sera plus la *Civilisation* qu'on aura comme forme sociale; car la Civilisation est une société qui a pour caractères essentiels l'insolidarité et l'opposition des intérêts [1]; mais une autre période sociale lui aura succédé, comme elle-même a succédé à l'état *barbare*. Nous allons voir bientôt ce qu'il faut entendre par ces mots de *période sociale*, en nous servant, pour les expliquer, des données, des termes de comparaison que nous offre le passé de l'Humanité. Un caractère essentiel manquerait d'ailleurs à la Théorie que nous exposons, si, alors qu'elle prétend donner au genre humain la clef de ses destinées futures, elle ne rendait pas raison de ses destinées passées et présentes; si, en un mot, elle n'expliquait pas les vicissitudes sociales par lesquelles le genre humain a passé pour arriver au point où il se trouve aujourd'hui.

1 Si ce qu'on nomme *Civilisation* était vraiment l'état social définitif de l'humanité, il faudrait se résigner à dire avec un spirituel conteur :

« Hélas ! c'est une loi, sur notre pauvre terre,
» Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre. »

ANDRIEUX, *Le Meunier Sans-Souci.*

CARRIÈRE SOCIALE DU GENRE HUMAIN.

§ XVIII.

Formule générale du mouvement.

> ... S'habituer à ne voir, en mouvement, rien de petit ni de grand; raisonner sur la naissance, l'accroissement, le déclin et la mort des astres aussi froidement que sur les phases de la vie d'un homme ou d'un insecte.
>
> FOURIER.

> Il n'y a qu'une science, celle du mouvement; il n'y a qu'une loi, celle qui pousse les corps à l'équilibre par l'attraction; il n'y a qu'un principe, celui de l'harmonie qui suppose un nombre d'êtres divers et hiérarchiques, distribués les uns par rapport aux autres, en *Groupes* et SÉRIES de Groupes.
>
> J. LECHEVALIER.

S'éclairant toujours du flambeau de l'analogie, Fourie applique à la marche des Sociétés l'observation que l'o peut faire des lois du mouvement dans tout ce qui a vie ou d'une manière encore plus générale, dans tout ce qu se meut. « Le mécanisme de l'univers, dit-il, et de toute ses parties est *dualisé,* sujet à des âges d'harmonie et d subversion[1] : nous voyons ce double effet dans les planète

[1] Mais pourquoi de la *subversion*, du *mal*, à dose quelconque? et d'où vie le mal dans l'univers? Question au sujet de laquelle on est réduit à répét l'humble aveu de Voltaire : « Je demeurerai toujours un peu embarrassé s » l'origine du mal; mais je supposerai que le bon Oromaze, qui a tout fait, n » pu faire mieux. » C'était aussi à peu près, je crois, l'opinion de Fourier.

et comètes. Les comètes, qui sont aujourd'hui en mécanisme subversif et incohérent, passeront un jour à l'état d'harmonie comme les planètes. Il en est de même des sociétés humaines qui aujourd'hui sont dans l'âge de subversion, fausseté et discorde, âge d'extrême jeunesse; elles passeront bientôt à l'âge d'harmonie et d'unité. » *Nouv. Monde*, p. 527.

Pour Fourier, les astres sont eux-mêmes des êtres vivants[1], distribués dans les espaces célestes, comme le sont les productions naturelles que nous observons sur la terre, par *Séries de groupes*, séries d'un ordre plus élevé toutefois et qu'il nomme MESURÉES[2].

[1] Les observations d'Herschel ne permettent plus de douter que les astres ne soient, comme d'autres êtres, soumis à la naissance et à la mort. Il y a des étoiles dont l'intensité lumineuse va en augmentant, d'autres dont l'intensité va en diminuant; il y a des étoiles perdues ou dont la lumière s'est complétement éteinte; enfin, par l'observation de ce qui se passe au sein des nébuleuses, il est établi que *nous assistons à la formation de véritables étoiles.* (Voyez la notice sur William Herschel, par M. Arago, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* pour 1842.)

[2] Cette distribution elle-même se modifie incessamment, toujours suivant la loi sériaire; on lit à ce sujet dans la notice de M. Arago, déjà citée :

« Presque partout où des étoiles rapprochées entre elles se sont offertes à nos regards en dehors des limites apparentes de la voie lactée, nous avons reconnu qu'elles tendent à se grouper autour de plusieurs astres; qu'elles semblent obéir, comme les divers corps de notre système solaire, à une force attractive; que cette force enfin a déjà produit dans certains groupes arrondis des effets de concentrations très-considérables. Pourquoi les étoiles de la grande nébuleuse, dont nous faisons partie, auraient-elles échappé plus que les autres à ce genre d'action?... Les étoiles, loin de paraître uniformément distribuées sur toute l'étendue de la voie lactée, ont offert à Herschel, armé de ses télescopes, 157 groupes distincts, circonscrits, qui ont pris place dans le catalogue des nébuleuses, sans compter 18 groupes situés sur les limites, sur les bords de cette même zone.....

» Aucune portion de la voie lactée n'a offert à Herschel des indices plus manifestes, et sur une plus grande échelle, du mouvement de concentration des étoiles, que l'espace qui sépare β et γ du Cygne. En jaugeant cet espace sur une largeur d'environ 5 degrés, Herschel a reconnu qu'on pouvait y compter 331 mille étoiles. Cet immense groupe offre déjà une sorte de division : 165 mille étoiles paraissent marcher d'un côté, et 165 mille de l'autre. »

Faisons remarquer, à ce propos, qu'aucune des vues cosmogoniques de Fourier n'a été démentie par les découvertes modernes de la science, et que plusieurs d'entre elles se confirment au contraire de jour en jour par des observations positives. A l'appui de ce que nous avançons, nous pourrions citer l'opinion professée aujourd'hui par M. Arago lui-même, sur la constitution physi-

« L'harmonie et la subversion, continue l'auteur du *Nouveau Monde*, sont sujettes à des degrés, le *simple*, le *mixte*, le *composé*, et autres degrés secondaires. Dans les planètes d'ordre simple qu'on nomme satellites, les habitants peuvent se contenter d'un bonheur simple et modéré; mais dans les planètes lunigères, comme Saturne, Herschel, Jupiter et la Terre, l'humanité est faite pour le bonheur ou le malheur composé, double jouissance ou double disgrâce.

» Le but du mouvement est de donner au bien, aux âges d'harmonie, une durée septuple au moins de celle du mal, qui a son rang assigné dans l'ordre général. On ne peut pas éviter qu'il ne règne aux deux extrémités de carrière d'un homme, d'une nation, d'un globe, d'un univers.

» Le mouvement est lié, et son lien se forme par le mode ambigu que les philosophes n'ont pas voulu distinguer, quoiqu'il règne dans tout le système. C'est par obstination à le méconnaître que la philosophie tombe sans cesse dans les écarts systématiques, prenant l'ambigu, les transitions ou exceptions, pour des bases de système. » (Voyez la note 3.)

La science tout entière est dans ces principes généraux; aussi convient-il d'y insister, en citant après le Maître quelques-uns des principaux disciples.

« Tout mouvement a un *commencement*, une ASCENDANCE, un APOGÉE, un DÉCLIN, une *fin*; les divers mouvements sont liés et s'engrènent les uns dans les autres par des TRANSITIONS ou mouvements ambigus, qui tiennent à la fois de l'*un* et de l'*autre*, de celui qui finit et de celui qui

que du soleil, soit dans ses cours publics de l'Observatoire, soit dans sa notice sur Herschel. Ce grand astronome croyait le soleil habité; M. Arago admet qu'il est du moins habitable, et que le noyau solide de l'astre peut ne pas être très-chaud, malgré l'incandescence de son atmosphère lumineuse extérieure.

Combien n'a-t-on pas fait de railleries sur Fourier pour avoir osé parler de l'existence des *Solariens*!

commence. Les deux *extrêmes* de chaque mouvement ont pour *caractère* l'irrégularité ou mieux l'EXCEPTION, qu'il faut compter, en moyen terme, à un huitième, sauf modifications accidentelles. L'exception (relativement aux êtres sensibles et rationnels bien entendu) constitue la douleur, le MAL; et le mal représente l'essor d'un mouvement qui cherche son équilibre ou qui l'a perdu. » J. LECHEVALIER, *Etudes sur la Science sociale*, p. 29.

« Quelle que soit, » dit de son côté M. Considerant, « quelle que soit la nature d'un Être, qu'il soit animé de forces quelconques, végétatives ou animales, sa puissance vitale varie incessamment; elle a un commencement, et si elle est en train de croître, elle atteindra un terme qu'elle ne pourra dépasser, décroîtra peu à peu et fera nécessairement une fin.

» Puis, si vous considérez l'univers comme un grand TOUT, vous concevrez encore que la somme des accroissements des Êtres qui vont en augmentant de puissance vitale, doit balancer la somme des décroissements de ceux qui sont en mouvement de diminution. Rien ne sort du néant, rien n'y rentre : le grand Tout, fini ou infini, n'augmente ni ne diminue; la somme de la force universelle, comme la somme de la matière universelle, reste constante. Cette force, individualisée dans des myriades d'êtres différents, croît chez les uns, décroît chez les autres. La jeunesse prend, la vieillesse rend; la naissance balance la mort, la mort permet la naissance, la naissance et la mort ne sont que les transitions extrêmes d'une existence à une autre existence. » *Destinée sociale*, t. I, p. 137.

FORMULE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

Vibration ascendante.	Transition initiale	*ou*	*naissance.*
	Première phase	*ou*	ENFANCE.
	Deuxième phase	*ou*	JEUNESSE.
	Apogée et plénitude	*ou*	MATURITÉ.
Vibration descendante.	Troisième phase	*ou*	DÉCLIN.
	Quatrième phase	*ou*	CADUCITÉ.
	Transition finale[1]	*ou*	*mort.*

« La généralité de cette loi, » fait encore observer M. Considerant, « n'est nullement altérée, on le sent bien, par la maladie, l'accident, l'*exception*, qui causent une mort prématurée. » *Dest. soc.*, t. I, p. 139.

§ XIX.

Division de la carrière sociale en phases et en périodes.

Appliquons la règle ainsi formulée à la carrière sociale entière de l'Humanité. Il en faut conclure que cette carrière ne saurait être indéfiniment progressive; que les phases extrêmes de cette carrière reproduiront ce qu'offrent les mêmes phases de la vie de l'individu, et seront des âges d'ignorance et de faiblesse, caractérisés par l'*incohérence* des Sociétés humaines et par leur impuissance à donner le bonheur. Ces conditions, qui sont bien celles des sociétés que nous avons sous les yeux, prouvent de reste, conjointement avec l'état inculte d'une grande partie du Globe, que notre espèce est encore aujourd'hui sous

[1] Ces épithètes *initiale* et *finale* ne se trouvent point dans la terminologie de Fourier; je m'empresse de le dire, afin que la responsabilité en reste à qui de droit. Elles sont d'ailleurs uniquement relatives au mouvement particulier que l'on considère, envisagé isolément et abstraction faite de ce qui a pu le précéder ou de ce qui doit le suivre, comme continuation du même être. Ceux qui connaissent les vues cosmogoniques et téléologiques de Fourier savent qu'il admet pour nos âmes, non-seulement la vie *future* ou *ultérieure*, mais encore la vie *antérieure*. (Voyez note 4.)

l'influence d'un de ces âges d'infirmité sociale, influence prolongée outre mesure peut-être, par suite de quelque égarement...

Ici se présente une question qui semble préjuger ce que nous venons de dire. Est-ce par débilité sénile, ou bien parce qu'elle n'a pas encore rompu les langes qui retenaient son enfance, que l'Humanité se montre ainsi pour le moment impuissante à remplir sa destinée terrestre? — La turbulence croissante des nations civilisées, l'activité végétative de la planète elle-même, témoignent assez que la seconde hypothèse est seule admissible. Donc pour nous l'Humanité est jeune, ou plutôt elle est encore à l'état d'enfance. Mais cet état lui pèse désormais, elle a hâte et besoin d'en sortir; car elle est, depuis longtemps déjà, grâce au développement des sciences, des arts et de l'industrie chez quelques peuples, pourvue de tous les moyens d'action qui lui étaient nécessaires pour s'élever aux formes sociales destinées à son adolescence.

Les quatre phases de la vie humanitaire se subdivisent chacune en plusieurs périodes. Voici celles de ces périodes qui correspondent à l'enfance ou premier âge du monde social[1].

1. ÉDEN. — Ombre du bonheur.

2. Sauvagerie.
3. Patriarcat.
4. Barbarie.
5. Civilisation.

Subversion sociale. Ménages incohérents.

Ages de perfidie, injustice, contrainte, indigence, révolutions et faiblesse corporelle.

6. Garantisme.

7. ASSOCIATION SIMPLE. — Aube du bonheur.

8. ASSOCIATION COMPOSÉE *ou* HARMONIE.

[1] Le tableau du cours entier de la carrière sociale humanitaire comprendrait 32 périodes, dont les dernières doivent reproduire, en ordre inverse, celles qu'on voit ci-dessus indiquées. Ainsi le genre humain, dans sa caducité, passera de nouveau, mais à reculons, par la civilisation, la barbarie, etc., avant de terminer sa destinée terrestre.

Ce tableau, dont les cinq premiers termes répondent à toutes les formes de sociétés qui ont existé jusqu'à présent sur notre Globe, est disposé de manière à figurer le degré relatif de bonheur que chacune d'elles produit pour les masses. On voit que ce degré est le même pour le Patriarcat et la Civilisation, par exemple, qui sont placés sur la même ligne, tandis que la Barbarie est la plus malheureuse des périodes sociales. Ce n'est pas que celle-ci ne rapproche cependant l'Humanité de son destin vrai plus que ne le fait la Sauvagerie, dans laquelle il y a moins d'infortune pour le grand nombre. Mais rappelons-nous que ces Sociétés, qui appartiennent à l'enfance de la vie humanitaire, à la phase d'irrégularité de la carrière sociale, ont pour objet de créer et de développer les instruments, les moyens de puissance qui mettront l'Humanité à même d'accomplir sa gestion terrestre. Ces Sociétés préparent les éléments du bonheur social, mais ne le donnent pas. Il y a plus; le bonheur qu'elles sont susceptibles de procurer à l'homme n'est pas toujours en raison des moyens et des forces dont elles l'investissent, de sorte qu'en élevant sa puissance, quelques-unes d'entre elles lui apportent momentanément une plus lourde charge de malheur. Ainsi en est-il de la Barbarie et même de la Civilisation comparées à la Sauvagerie, sur laquelle néanmoins elles sont un progrès réel; car le progrès doit s'apprécier par l'ensemble des faits dont le concours tend à donner à l'Humanité la gérance unitaire de son Globe.

Chacune de ces périodes se subdivise elle-même en quatre phases, deux ascendantes et deux descendantes, conformément à la formule de la page 113. Faisons observer cependant que les deux phases descendantes d'une période quelconque peuvent être évitées, car celle-ci, une fois parvenue à son apogée, se trouve munie des moyens nécessaires pour constituer la période immédiatement supérieure. Faute d'opérer alors cette transformation, la vieille

Société s'alanguit, s'use et se déprave, comme nous en voyons des exemples dans l'état actuel de la *Barbarie* musulmane, d'une part, et dans celui de la *Civilisation* chrétienne, d'autre part, *chez les peuples européens* les plus avancés.

Passons rapidement en revue les caractères principaux des quatre premières périodes sociales énumérées dans l'alinéa précédent. Nous nous arrêterons davantage sur la cinquième, dite Civilisation.

Mais, avant d'esquisser le système historique de Fourier, disons quelques mots d'une objection élevée contre sa théorie du point de vue historique précisément.

On a prétendu que la doctrine phalanstérienne était en complet désaccord avec les traditions de l'Humanité et qu'elle donne un démenti à tout le passé historique.

L'objection repose sur une confusion qui va s'éclaircir par un exemple tiré d'une autre science.

Que dirait-on d'un homme qui rejetterait les idées qu'on a aujourd'hui en astronomie, par ce motif qu'elles ne s'accordent pas avec les idées qui dominaient avant Copernic et Galilée.

La Théorie de Fourier se trouve, vis-à-vis des faux systèmes qui ont prévalu en matière sociale, dans la même situation que la théorie des astronomes du XVIe et du XVIIe siècle vis-à-vis des hypothèses mal fondées de leurs devanciers.

Pour le jugement à porter sur le nouveau système astronomique, il ne s'agissait pas de chercher si ce système s'accordait ou non avec ceux qui l'avaient précédé, mais bien de s'assurer s'il suffisait à l'explication des phénomènes célestes observés dans tous les temps.

De même pour la Théorie sociétaire : il ne faut pas lui demander l'accord avec telle ou telle vue arbitraire de la philosophie, avec les principes systématiques de telle ou telle législation, avec l'erreur de quelque nature qu'elle soit, qui se trouve érigée en préjugé *moral* ou autre. Ce

qu'il faut examiner dans la confrontation de cette théorie avec l'histoire, c'est si elle n'est point en contradiction avec les manifestations passionnelles, avec la conduite effective des hommes considérés soit individuellement, soit collectivement, dans les positions diverses qui leur étaient faites au sein de sociétés subversives, ou plutôt si elle ne rend pas très-bien compte de ces manifestations et de cette conduite. Toute l'histoire, hélas! n'est pour ainsi dire qu'un long et douloureux commentaire de la thèse de Fourier sur la *récurrence* des passions comprimées.

Les fausses hypothèses des astronomes ne pouvaient empêcher, on le conçoit, l'accomplissement régulier des phénomènes célestes, parce que c'est là un ordre de faits qui échappe à l'action de l'homme; mais il n'en est point de même des faux principes relatifs à la constitution de l'ordre social, chose sur laquelle l'homme a une influence qui, heureusement, n'est pas absolue, mais qui est cependant directe et essentielle. Car l'homme est chargé de découvrir et de réaliser lui-même sa destinée sociale. C'était la tâche de son intelligence, tâche dans laquelle il réussit ou il échoue suivant que ses vues sont justes ou erronées, c'est-à-dire suivant qu'elles sont conformes ou bien contraires au plan de la nature par rapport aux Sociétés humaines.

La part de l'homme étant ici beaucoup plus grande, on conçoit que l'influence des systèmes arbitraires qu'il aura embrassés puisse aller jusqu'à troubler et entraver l'ordre naturel du développement des faits sociaux. Pourtant il y a encore ici une limite à l'empire que la raison humaine égarée peut exercer contre le droit des autres facultés de la nature humaine. Les Passions, par leur réaction incessante contre la règle fausse, ont justifié dans tous les temps l'idée-mère de la Théorie de Fourier. Les décrets des législateurs n'ont jamais pu prévaloir contre la puissance indomptable que Dieu avait mise au cœur de

l'homme pour des fins à lui connues. Aussi est-il vrai de dire, avec M. Jules Lechevalier, que « c'est l'étude de » l'Humanité comme être *passionnel* qui donne la clef de » l'histoire, et non pas l'histoire qui donne la clef des des- » tinées humaines. »

§ XX.

Première Période sociale.

Edénisme. D'accord avec la Genèse et les traditions de la plupart des peuples, Fourier admet qu'il y a eu un état primitif de bonheur, dans lequel l'homme a pendant quelque temps vécu à l'origine. Les premiers humains ne purent vivre ainsi, heureux et en paix, qu'à la faveur d'une organisation plus ou moins imparfaite du régime des SÉRIES PASSIONNELLES, hors duquel les passions s'entrechoquent de manière à produire inévitablement la discorde et entraîner par suite tous les fléaux. Certaines circonstances favorisèrent l'établissement de ce régime, naturel effet de la *Sociabilité* de l'homme, qu'aucun genre de contrainte n'avait encore ni entravée, ni faussée. Fourier signale parmi ces circonstances l'absence des préjugés, des préjugés sur l'amour notamment; l'abondance des productions alimentaires qui ne coûtaient presque aucun effort et suffisaient amplement aux besoins des hommes encore peu nombreux; l'ignorance des signes représentatifs de la richesse, qui ne consistait guère qu'en fruits et autres substances difficiles à conserver, inutiles à accumuler. Cette époque, dans la vie de l'espèce, répond à celle de la vie de l'individu, pendant laquelle il trouve une nourriture toute préparée (le lait) dans les seins maternels. Mais de même que l'individu acquerra par une crise douloureuse (la *dentition*) les instruments d'une alimentation plus substantielle, de même il faudra que l'espèce crée avec dou-

leur, au milieu de la longue crise des Sociétés incohérentes, ses grands leviers d'action, l'industrie, les arts et la science. — Bientôt les ressources fournies par la nature aux premières générations d'hommes sans le concours de l'industrie, ou du moins avec le seul concours d'une industrie inexpérimentée, dépourvue des notions les plus indispensables; ces ressources ne suffisant plus aux besoins d'une population croissante, la bienveillance mutuelle cessa, les Séries se désorganisèrent, et chacun s'isolant de plus en plus avec sa famille, l'homme tomba dans l'état sauvage (5).

§ XXI.

Deuxième Période sociale.

Sauvagerie. Absence de toute industrie régulière, imprévoyance à peu près complète, règne de la force individuelle et de la brutalité, voilà l'état sauvage. Les faibles, et par conséquent les femmes, sont asservis. Chaque homme, du reste, participe au conseil de la horde, et exerce toute l'influence que peuvent lui mériter sa vigueur, son adresse et toutes ses autres qualités appropriées au but qu'elle se propose. Il jouit en outre de sept droits naturels dont les lois privent en tout pays le peuple civilisé, et dont voici l'énumération : *cueillette, pâture, chasse, pêche, ligue intérieure, vol extérieur, insouciance.* Aussi les avantages de la Civilisation ne sont pas une compensation suffisante pour le Sauvage; il meurt plutôt que de se plier à nos coutumes. Il est arrivé souvent, au contraire, que des matelots civilisés, qui se trouvaient en contact avec des peuplades sauvages, se sont réfugiés au milieu d'elles et y ont vieilli sans regret de la société qu'ils avaient quittée [1]. —

[1] Délivré du joug tyrannique de la société, je compris alors le charme de cette indépendance de la nature, je compris pourquoi pas un sauvage ne s'est fait Européen, et pourquoi plusieurs Européens se sont faits sauvages. CHATEAU-

La seule forme de commerce en Sauvagerie, est le *troc*, échange d'un objet contre un autre, sans emploi de monnaie ni d'aucun autre signe représentatif de la valeur.

§ XXII.

Troisième période sociale.

Patriarcat. La possession et le soin d'un troupeau à l'aide duquel on se nourrit et on se vêtit, quelques rudiments de culture, et, par suite, l'idée de la *propriété territoriale*, amènent la période que Fourier appelle Patriarcat. Elle a pour caractère la domination absolue de l'autorité paternelle, ayant pour contre-poids l'ascendant que commence à prendre l'épouse en titre, et qui s'exerce presque toujours par la ruse : témoin Rebecca substituant frauduleusement Jacob à Esaü dans la possession du droit d'aînesse. — Ici l'on trouve l'esclavage déjà établi. - La forme du commerce est le *trafic*. — Fourier distingue le patriarcat *simple* et le patriarcat *composé* ou *fédéral*. Le second est l'apogée de la période patriarcale et permet de passer à la période sociale supérieure ou *état barbare*.

§ XXIII.

Quatrième période sociale.

Barbarie. L'extension de l'autorité du chef de famille sur un nombre d'individus de plus en plus considérable, l'affiliation de plusieurs chefs patriarcaux sous la suzeraineté du plus puissant d'entre eux, donnent naissance à l'état dit barbare. L'autorité, n'étant plus alors mitigée par l'affection de consanguinité, dégénère en la plus dure

BRIAND, *Essai sur les rév.*, chap. dernier, intitulé : *Nuit chez les sauvages d'Amérique.* Voyez aussi dans Rousseau la note 16 du *Discours sur l'inégalité des conditions.*

oppression; elle n'a de contre-poids que dans la volonté changeante d'une milice sur laquelle elle s'appuie (révoltes de janissaires et de strelitz). L'esclavage des femmes et des industrieux atteint, dans la période de Barbarie, sa dernière limite. Cette Société, la plus malheureuse de toutes pour le grand nombre qui ne jouit plus de l'indépendance du Sauvage, augmente cependant beaucoup la puissance et les ressources de l'Humanité, par la concentration qu'elle opère dans une seule main d'une grande quantité de forces, et par les développements qu'elle donne à l'agriculture et à certains travaux de fabrique. (Régime du commerce en Barbarie, *monopole* simple; usage des monnaies.)

Ainsi se trouvent rendues de plus en plus communes les choses nécessaires à la vie, et développées par suite de nouveaux éléments de sociabilité (6).

§ XXIV.

Cinquième Période sociale.

CIVILISATION.

Alors vient la Civilisation, quand l'industrie barbare a préparé les provisions dont a besoin, pour s'engager dans une voie nouvelle, cette autre caravane de l'Humanité qui cherche son destin, la *Civilisation*. Mais ce ne sera là encore qu'un émissaire envoyé en reconnaissance, et faisant les apprêts d'autres excursions qui sont au-dessus de ses forces et que pourront seules accomplir des Sociétés d'une constitution plus saine et plus robuste. Aussi, malgré tous ses efforts, la Civilisation ne parvient pas à entraîner dans ses sentiers détournés et pénibles la majorité des habitants du Globe.

Mais il importe de s'entendre bien d'abord sur le sens du mot *civilisation*.

Suivant quelques-uns, *Civilisation* et *Progrès* seraient synonymes. Dès lors il faudrait admettre qu'il n'y a que les peuples civilisés qui soient susceptibles de progrès, et que, dès qu'un peuple fait un progrès quelconque, si minime que soit ce progrès, il est par cela même civilisé. C'est se mettre en contradiction avec tout le langage historique. Les écrivains de la Grèce et de Rome ont toujours, et avec raison, appelé *Barbares* des peuples tels que les Perses du temps de Xerxès, qui, pour mettre sur pied les innombrables armées de ce prince, et pour donner lieu à tout le luxe de sa cour, devaient avoir accompli déjà d'assez notables progrès. Nos historiens modernes, à leur tour, maintiennent ce nom de Barbares aux Turcs et aux Orientaux en général, bien qu'on ne puisse méconnaître, chez ces peuples, au moins quelques faits du même ordre que ceux qui sont décorés du nom de progrès chez nous.

Si enfin Civilisation veut dire, et dans un sens absolu, la *meilleure organisation des relations sociales* [1], il n'y a point à ce compte de peuples civilisés sur la terre, car tous présentent dans cette organisation des vices nombreux, et d'autant plus sentis, en quelque sorte, que ce qu'on appelle communément leur civilisation est poussé plus loin.

Veut-on seulement parler de la *meilleure organisation relative?* Il faut alors distinguer. Nos institutions sociales, à nous autres Civilisés, sont généralement supérieures sans doute à celles des Barbares, des peuples mahométans par exemple. Ceux-ci, toutefois, ne sont pas, ainsi que nous, nations civilisées, atteints de cette plaie du paupérisme qui va croissant avec la civilisation, comme en Angleterre, ni de cette autre plaie des naissances illégitimes, des enfants trouvés et abandonnés, dont la proportion est si grande en France et dans quelques États de l'Allemagne. A Dieu ne plaise que nous conseillions comme remède à ces maux l'adoption des coutumes de ces peuples

[1] M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe.*

à sérails et à pachas, qui en sont plus exempts que nous! Il n'en est pas moins vrai que, par ce côté et par quelques autres encore, leur mécanisme social n'ouvre pas la porte à des fléaux qui font irruption dans le nôtre. Établissez de même la comparaison entre des pays très-civilisés, tels que la Grande-Bretagne, et d'autres qui le sont moins, tels que l'Espagne et le Portugal, et vous trouverez que, sous le rapport de la misère des classes inférieures et du nombre des crimes (contre les propriétés particulièrement), tout l'avantage est en faveur du pays le moins avancé en civilisation [1].

Comment donc admettre avec M. Guizot, l'historien et l'apologiste de la Civilisation, qu'un des caractères de cette société soit la *distribution plus équitable du bien-être entre tous les individus?* Et si, comme l'affirme avec raison le même auteur, *un monde mieux réglé et plus juste rend l'homme lui-même plus juste*, qu'y a-t-il à conclure de la proportion de voleurs et de malfaiteurs de toute espèce que produisent les contrées les plus civilisées?

D'autres écrivains, moins occupés de faire une théorie de la Civilisation que de constater les faits, les résultats qu'elle présente, ont jugé beaucoup moins favorablement son influence quant à la répartition des moyens du bien-être [2].

[1] On a dit, chose bien vraie, que de toutes les nations du monde, la nation anglaise était celle qui avait le plus travaillé et le plus *jeûné*.

[2] Fourier, avec son admirable talent d'analyse, a fait toucher au doigt et à l'œil le vice de notre société sous ce rapport.

« De tous les indices, dit-il, qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends par *simple*, une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté aux cinq classes :

	pauvre,	gênée,	moyenne,	aisée,	riche.
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

« Les ouvriers, dit M. Destutt-Tracy, ne reçoivent que le trop-plein de tous les autres. »

Un philosophe d'une autre école, M. de Bonald, fait une remarque de la même nature :

« A considérer même la richesse dans les nations, l'ex-» trême misère ne touche-t-elle pas à l'extrême opulence? » Et la nation qui compte le plus de millionnaires n'est-» elle pas toujours celle qui renferme le plus d'indigents? »

« La question, suivant M. Blanqui, en est venue à ce » point, qu'on se demande s'il faut s'applaudir ou s'in-» quiéter des progrès d'une richesse qui traîne à sa suite » tant de misères, et qui multiplie les hôpitaux et les pri-» sons autant que les palais. » (*Histoire de l'économie politique.*)

J.-B. Say lui-même, l'apôtre de la *libre concurrence*, et par conséquent de la licence commerciale et de la Civilisation, consigne l'aveu suivant dans les premières pages de son Traité :

« Un riche Sybarite, habitant à son choix son palais de » ville ou son palais de campagne, disposant des bras et » du talent d'un nombre considérable de serviteurs, peut » trouver que les choses vont assez bien... Mais dans les

» La ligne A représente l'origine des sociétés, où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par *zéro*, n'existait pas.

» A mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire que, dans un degré de richesse E, le riche ayant 128 fr. a dépenser par jour, le pauvre aurait au moins 8 fr. : dans ce cas l'échelle serait *composée*, croissant proportionnément pour les cinq classes.

» Mais, en civilisation l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que, si la richesse est parvenue au 5e degré E, la classe riche obtient bien son lot de 128, et la pauvre zéro seulement, car elle a toujours moins que le nécessaire; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128; et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations, car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim. »

(*Nouveau Monde industriel.*)

» pays que nous nommons florissants, on voit l'exténua-
» tion de la misère à côté de l'embonpoint de l'opulence,
» le travail forcé des uns compenser l'oisiveté des autres. »

Appréciant la distribution des richesses, telle qu'elle résulte de l'industrie civilisée, « les efforts, » dit de son côté M. de Sismondi, « sont aujourd'hui séparés de leur
» récompense : ce n'est pas le même homme qui travaille
» et qui jouit ensuite. » (*Nouv. princ. d'écon. pol.*)

Veut-on enfin un dernier témoignage? C'est M. Duchâtel, l'ami, le collègue de M. Guizot, qui nous le fournira.

« La part des ouvriers, dit-il, ne peut pas être affai-
» blie; car le salaire ne suffit en général qu'à l'entretien
» de la population ouvrière. — Autant il peut vivre d'ou-
» vriers, autant, pour ainsi dire, il en sort de terre; de là
» résulte que, dans le marché qui se débat entre l'ouvrier
» et celui qui l'emploie, le prix du travail se limite sur le
» nécessaire. » (*De la charité dans ses rapports avec l'état moral et le bien-être des classes inférieures*, par T. Duchâtel.)

Et, lorsque, la prudence conjugale, recommandée par l'auteur aux ouvriers, ayant fait défaut, ou par suite de toute autre cause beaucoup moins personnelle à cette classe, elle ne se trouve plus numériquement en rapport avec la somme des capitaux employés en salaires, comment se rétablit l'équilibre? « La misère, dit M. Duchâtel, porte la faux dans ses rangs. » (*Ouvrage cité.*)

En confessant ces odieux résultats, on se garde communément de nommer la Civilisation. Chacun regarderait comme une sorte de blasphème de les lui imputer. Autant vaudrait accuser Dieu lui-même de tous les crimes qui se font dans le monde. La Civilisation, en effet, c'est l'idole, c'est la Divinité de bien des gens, dont quelques-uns même sont assez civilisés pour n'en reconnaître pas d'autre [1].

[1] L'athéisme est une maladie de l'esprit qui est particulière à la société civilisée. Il n'y a point d'athées chez les peuples barbares.

Par suite de ce respect superstitieux qui s'attache au mot Civilisation, l'on a coutume de faire deux parts dans les phénomènes que présente notre état social. Tout ce qui, dans ces phénomènes, paraît un bien, c'est de la civilisation; mais le mal, le mal évident, incontestable, ce n'est plus ce qu'il faut appeler civilisation, seul mot qui existe cependant pour caractériser notre état actuel de société.

Ainsi l'on a donné au mot Civilisation un sens tout arbitraire. La plupart y ont vu, comme M. Guizot, leur idéal en fait de société. Mais voici qu'un observateur rigoureux est venu, sans préventions d'aucune espèce, étudier, démêler, classer les faits; distinguer ce qu'il y a de réellement bon par rapport aux sociétés précédentes dans cet ordre de relations sociales qu'on nomme Civilisation; ce qu'il offre de réellement mauvais, soit par rapport à un idéal de société calculé sur les penchants de l'homme et sur les conditions du monde où il est placé, soit même par rapport aux états sociaux inférieurs, tels que la Sauvagerie et la Barbarie.

Ce qui différencie surtout la Civilisation de la Barbarie à laquelle elle succède, c'est la substitution de l'*astuce* à la *violence ouverte*, qui est le mode général d'action chez les Barbares. La violence ou contrainte (ce qui est au fond une même chose, la première n'étant que la forme et le moyen de la seconde) subsiste bien toujours en Civilisation. Il n'en pouvait être autrement, puisque cette société a besoin d'exiger de ses membres des choses contraires à leurs passions et leurs goûts. Mais cette violence, qui n'est pas la *dernière raison des rois* seulement, et qui est aussi celle de toute autorité civilisée, du père et du magistrat, par exemple, aussi bien que du monarque, est colorée par des motifs plus ou moins spécieux. De là toutes ces théories de droits et de devoirs, à l'aide desquelles on tâche d'obtenir des individus, sans recourir à la force, ce qu'ils ne seraient

pas disposés à faire ou à accorder. Sans doute, c'est sous certain rapport un avantage, un progrès, que l'emploi de ce ressort nouveau qui épargne d'autant l'usage direct de la force; mais à raison de la contradiction, pour ainsi dire constante, qui existe entre les devoirs de la société actuelle et les impulsions de la nature, ce progrès tend à introduire de la fausseté dans les relations sociales. Aussi la fausseté joue-t-elle un bien plus grand rôle dans le mécanisme civilisé que dans le mécanisme barbare; et le ton qui règne dans tout le cours de la période, c'est l'*illusion*, source de déceptions continuelles.

Fourier commence par distinguer à la Civilisation, qui n'est pour lui, comme nous l'avons vu, que la 5e période sociale, placée dans l'échelle entre la Barbarie 4, et le Garantisme 6, des caractères successifs et des caractères permanents. Voici le tableau des premiers : c'est une page d'histoire qui en dit plus, à elle seule, que bien des centaines de volumes.

TABLEAU DU MOUVEMENT DE LA CIVILISATION.

ENFANCE OU 1re PHASE.

Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
— *composé*, Féodalité patriarcale ou nobiliaire.
Pivot, *Droits civils de l'épouse.*
Contre-poids, Grands vassaux fédérés.
Ton, Illusions chevaleresques.

VIBRATION ASCENDANTE.

ADOLESCENCE OU 2e PHASE.

Germe simple, Priviléges communaux.
— *composé*, Culture des sciences et arts.
Pivot, *Affranchissement des industrieux.*
Contre-poids, Système représentatif.
Ton, Illusions en liberté.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères, Déboisement, emprunts fiscaux.

DÉCLIN OU 3e PHASE.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.
— *composé*, Compagnies actionnaires.
Pivot, *Monopole maritime.*
Contre-poids, Commerce anarchique.
Ton, Illusions économiques.

VIBRATION DESCENDANTE.

CADUCITÉ OU 4e PHASE.

Germe simple, Monts-de-piété *absorbants.*
— *composé*, Maîtrises en nombre fixe.
Pivot, *Féodalité industrielle.*
Contre-poids, Fermiers de monopole féodal.
Ton, Illusions en association.

Nous tenions à placer sous les yeux de nos lecteurs cette formule, au risque de ne pouvoir ici, faute de commen-

taires suffisants, en éclaircir complétement tous les termes. Pour les esprits méditatifs, la réflexion suppléera aux développements que nous serons forcés d'omettre.

On remarque d'abord notre division générale de la période dite Civilisation en deux grandes époques, l'une *ascendante*, l'autre *descendante*, subdivisées chacune en deux phases correspondant aux principaux âges de la vie.

Dans toute période sociale, la fonction des deux premières phases est de créer les ressources au moyen desquelles la Société pourra s'élever à une forme supérieure. Si, lorsque ces ressources de l'apogée sont complètes, la transformation n'a pas lieu, la Société entre en décadence [1], les forces qu'elle avait acquises tournent contre elle ; les abus se multiplient dans son sein, et c'est alors surtout qu'elle offre l'exemple de ce cercle vicieux dont parle Fourier ; c'est-à-dire qu'il ne peut plus s'y produire aucun bien qui n'entraîne bientôt à sa suite un inconvénient au moins égal. Voilà justement où en est aujourd'hui notre Civilisation. — Le dernier terme de la décadence *naturelle* d'une Société la conduirait aussi, il est vrai, à la période supérieure, mais à travers des crises qui, aux maux divers qu'elles apportent pour les individus, ajoutent le péril pour la Société d'une rechute en période inférieure. C'est le sort qu'ont éprouvé toutes les Civilisations qui ont précédé la nôtre.

En jetant les yeux sur le tableau, on voit que les deux premières phases de la Civilisation sont caractérisées par des progrès très-réels : *l'attribution des droits civils à l'épouse* et l'*affranchissement des industrieux*.

L'attribution des droits civils à l'épouse est l'issue régu-

[1] Une société peut tomber en déclin par l'effet des progrès sociaux. Les sauvages qui adoptent quelques branches d'industrie agricole perfectionnent sans doute leur état social, mais ils s'éloignent par cette raison de l'ordre sauvage. — Les Ottomans sont des barbares en déclin, car ils adoptent divers caractères de civilisation, l'hérédité du trône, la tactique militaire. (Fourier, *Théorie des quatre mouvements.*)

lière de Barbarie en Civilisation. « Si les Barbares adop-
» taient le *mariage exclusif*, ils deviendraient en peu de
» temps Civilisés par cette seule innovation : si nous adop-
» tions la *réclusion* et la *vente des femmes*, nous devien-
» drions en peu de temps Barbares par cette seule inno-
» vation. » (FOURIER, *Théorie des quatre mouvements.*)

Les bornes imposées à cette analyse ne me permettent pas d'insister sur les autres caractères des deux premières phases. On reconnaîtra, sans difficulté, que la féodalité, fondée sur le sabre et la naissance, que la fédération des grands vassaux, faisant contre-poids à l'autorité suprême qui est absolue dans la période de Barbarie, sont des faits qui se rencontrent à l'origine de presque toutes les Civilisations. Plus tard, quand l'élément populaire a grandi, viennent les franchises municipales et politiques ; le système représentatif est alors le contre-poids donné au pouvoir, et les illusions en liberté remplacent d'autres illusions ; car avec la contrariété qu'elle établit et qu'elle maintient entre l'intérêt individuel et l'intérêt collectif d'une part, entre tous les intérêts particuliers d'autre part, la Civilisation ne saurait produire que déceptions dans l'ordre politique comme partout ailleurs. Ce n'est pas la faute des constitutions et des gouvernements (quelques-uns cependant sont plus favorables que d'autres pour procurer à cette Société le degré de liberté et d'ordre dont elle est susceptible, nous ne sommes point à cet égard d'une indifférence absolue) ; ce n'est pas la faute des hommes chargés de mettre en œuvre ces institutions plus ou moins imparfaites : mais c'est la faute de la disposition sociale elle-même ; c'est un vice de fond qui rend nuls tous les correctifs que l'on essaie, tant que lui-même n'est pas changé ; et l'expression la plus générale de ce vice, c'est, nous le répétons, la *contrariété des intérêts*, ou bien, dans le vieux langage de Montaigne, « *le proufit de l'un est le dommaige de l'autre.* » Car chacun ne peut-il pas

Turgot, malheureusement pour le peuple, plus malheureusement encore pour le monarque dans la bouche duquel il mettait ce généreux langage, Turgot ignorait le moyen d'assurer l'exercice du droit sacré qu'il constatait ainsi solennellement : il ne suffisait pas pour cela, tant s'en faut, d'abolir les entraves qu'opposaient à la liberté du travail les corporations anciennes, fondées sur le privilége et sur l'exclusion ; il fallait organiser cette liberté par l'institution des corporations nouvelles, d'ordre sériaire, et ouvertes à tous suivant leurs aptitudes. C'eût été sortir de la période civilisée. — Mais reprenons l'examen de l'évolution successive de cette période sociale.

Quelque radicalement vicieuse que soit la Civilisation, il arrive un moment où ses bonnes propriétés sont pleinement développées, sans que les autres aient encore acquis toute leur malfaisance. Ce moment de la Civilisation en est l'APOGÉE, dont nous ne saurions mieux faire apprécier la formule, qu'en reproduisant le passage suivant d'un article de M. Abel Transon, publié dans le journal la *Réforme industrielle*, n° du 11 janvier 1833 :

« La détermination des germes et caractères de l'apogée est un des exemples les plus frappants de la sagacité avec laquelle M. Fourier dégage toujours les faits primordiaux du milieu des faits secondaires.

» En effet, le résultat providentiel de la civilisation, c'est de créer les sciences et la grande industrie, sans lesquelles il serait impossible de constituer l'association. Mais pour que le trésor des sciences acquises se conserve, et pour qu'il s'augmente le plus rapidement possible, et pour que la vérité soit à la portée de tous, il fallait qu'entre les points du globe les plus éloignés, des communications fussent établies. Aussi longtemps que l'art nautique n'était pas connu, la science demeurait donc très-imparfaite et ses progrès peu assurés (peut-être devrait-on généraliser l'expression de M. Fourier en disant, au lieu d'art nautique : *moyens de communication*). Et quant au second germe de l'apogée, il est certain que l'industrie, entendue dans son sens

technologique, n'a pas de constitution régulière avant l'établissement de la chimie expérimentale. C'est la chimie seule qui peut maintenir et perfectionner d'une manière systématique les procédés des arts.

» L'établissement de la chimie et celui des moyens de communication étaient donc les faits matériels à accomplir, avant de procéder au remplacement de l'ordre incohérent ou civilisé.

» Après cela, comme l'APOGÉE, outre les ressorts qui rendent possible la transformation sociale, doit contenir, comme propriétés caractéristiques, les faits généraux qui engendrent la décadence si on ne sait pas s'élever à une période supérieure, il fallait déterminer ces faits caractéristiques. Par rapport à la civilisation, il est facile de comprendre pourquoi M. Fourier a indiqué les *déboisements* et les *emprunts fiscaux*.

» En effet, la décadence sera double : il y aura décadence matérielle et décadence politique.

» La décadence matérielle, c'est la détérioration des climatures qu'à la longue la civilisation produit inévitablement. Il est bien vrai qu'à l'origine la civilisation améliore les climats en défrichant les forêts, ouvrant des issues aux eaux stagnantes, etc. Mais au delà d'un certain terme, l'exploitation incohérente et l'opposition toujours croissante de l'intérêt individuel avec l'intérêt général amènent un bouleversement dans le système naturel des cultures. Le déboisement des forêts sur les hauteurs est l'expression la plus saillante de ce désordre, parce qu'il ruine complétement le régime des eaux, en détruisant les agents que la nature emploie pour soutirer d'une manière continue l'humidité de l'atmosphère. Aussi voyons-nous nos vallées les plus importantes, la Loire et la Garonne, soumises à des alternatives d'aridité extrême et de débordement qui ruinent le cultivateur.

» L'*emprunt*, cette nécessité de la civilisation moderne, est l'acheminement le plus direct à la féodalité industrielle, et par conséquent une cause essentielle de décadence politique. »

Notre Civilisation actuelle de France et d'Angleterre est une 3e phase avancée. Elle en a développé les deux germes : *esprit mercantile et fiscal, compagnies actionnaires*, au point de rendre imminente la *féodalité industrielle*, carac-

tère pivotal de la 4e phase. On conçoit comment ces deux germes, en assurant de plus en plus la victoire aux grands capitaux dans la lutte établie sous le nom de concurrence, préparent l'avénement de cette autre féodalité de l'usine et du coffre-fort, qui sera pour les derniers temps de la Civilisation ce que fut pour les premiers la féodalité de castel. Le *monopole maritime*, ou haut monopole commercial, est tellement caractéristique de la 3e phase, qu'il devient alors l'objet principal de la guerre et de la diplomatie (est-il besoin de rappeler l'Angleterre soldant de son or les coalitions contre l'Empire?). Le *commerce anarchique*, avec ses fraudes de toute espèce, accompagne la 3e phase dont les *illusions* portent sur l'*économie politique*. On sait les merveilles promises aux nations, et l'on commence à s'apercevoir des tristes résultats de la libre concurrence, du *laissez-faire*, *laissez-passer*, et autres recettes économiques (7):

Voici la 4e phase qui fera justice de ces désordres, prônés par les économistes, et dont tout le monde commence enfin à être dégoûté. Mais elle en fera justice à la façon civilisée, c'est-à-dire qu'elle les remplacera par des abus d'un autre genre. Après avoir monopolisé le commerce et la fabrication, ce qu'ils sont en bon train de faire, les gros capitalistes songeraient à monopoliser l'agriculture qu'ils ont dédaignée jusqu'ici, parce que les bénéfices qu'elle procure sont trop minces, et qu'ils avaient une plus riche proie à dévorer d'abord[1]. Mais le moment viendra où, tous les capitaux à leur disposition ne trouvant plus em-

[1] L'action absorbante des capitaux est un fait que les économistes les plus disposés à juger favorablement l'état social actuel sont bien obligés de constater. « Les petits capitaux, dit M. Rossi, ne peuvent se défendre dans leur lutte » inégale avec les grands capitaux qu'à l'aide de l'association : c'est là leur » arme et leur égide. » Et le même professeur ajoute : « En serait-il de même » des propriétés foncières? Cela est possible. Comme l'association peut aussi » être appliquée à la culture de la terre, pourquoi imaginer que la gravité du » mal ne suggérera pas l'idée du remède? » (*Cours d'économie pol.*, 2e sem., pag. 76, 77.)

ploi dans les deux premières industries, ils en reporteront une partie sur la troisième qui manque d'argent et n'en peut obtenir que difficilement aujourd'hui. Voici comment à peu près les choses se passeront, à supposer que la période civilisée suive régulièrement tout son cours.

Les princes de la finance ne vont pas se présenter directement pour acheter le sol ou bien le prendre à bail, afin de le faire exploiter à leur compte par grandes entreprises. Le petit propriétaire ne se laisserait de cette façon déposséder à aucun prix. Mais ils feront la banque rurale; ils avanceront des fonds, à un taux raisonnable, aux cultivateurs, souvent obligés aujourd'hui de passer par les mains de l'usurier. L'institution paraîtra donc à ceux-ci un bienfait véritable, et ils ne craindront pas d'y recourir. C'est ainsi que, tout en améliorant leurs terres, ils s'endetteront de plus en plus, et se verront enfin forcés de les céder à leurs créanciers pour s'acquitter. Ces établissements de crédit auraient de l'analogie avec les Monts-de-piété; ils seraient, sauf intervention du gouvernement, des espèces de Monts-de-piété ruraux; voilà pourquoi Fourier désigne cette dernière institution comme germe simple de la 4e phase.

Les *maîtrises en nombre fixe* (germe composé) résulteront, et de la marche même du mouvement industriel, et du besoin d'opposer une digue à l'anarchie commerciale et aux désordres toujours croissants qui en sont la suite : falsifications, agiotage, banqueroutes, etc. Fourier donne quelques indices sur le mode à suivre pour établir cette mesure, injuste en elle-même sans doute, mais qui deviendra une nécessité contre des fléaux bien autrement désastreux pour le corps social, qu'une atteinte de plus ou de moins au principe de l'égalité ou même de l'équité, dont il n'existe pas l'ombre en Civilisation. « La maîtrise, dit-il, ne doit jamais être limitée en nombre ni exclusive; il faut seulement, par une patente croissante, éliminer de

certaines professions tout le superflu numérique et tous ceux qui ne présenteraient pas des ressources pour coopérer à la solidarité qui doit être le but du gouvernement. Elle doit s'appliquer aux classes passibles de banqueroute, aux marchands et fabricants. — Tant que le corps social confie à des marchands son revenu annuel, son capital même, il doit exiger d'eux une garantie solidaire. » (*N. M. ind.*, p. 508.)

L'opération ainsi conseillée devient un engrenage en Garantisme (6e période) ; mais n'oublions pas que nous n'en sommes encore, dans notre analyse, qu'à la 4e phase de Civilisation.

A mesure que le sol serait envahi par les compagnies actionnaires fondatrices des banques rurales, elles créeraient, pour son exploitation, de grandes fermes, où les paysans, dépossédés de leurs petites propriétés, viendraient travailler moyennant salaire, comme font les ouvriers dans nos usines et manufactures. Cette situation, qui tendrait rapidement à se généraliser pour les masses, les constituerait dans un véritable état de servage, non plus *individuel,* mais *collectif.* « Les deux premières phases de Civili-» sation, écrivait Fourier dès 1807, opèrent la diminution » des servitudes personnelles ou directes. Les deux der-» nières phases opèrent l'accroissement des servitudes col-» lectives ou indirectes. » (*Théorie des quatre mouv.*)

Déjà beaucoup de nos grands établissements industriels sont montés par actions. Il en serait de même des fermes dont nous parlons plus haut. Le système actionnaire peut seul préserver celles-ci du démembrement qui, avec le mode actuel de possession du sol, serait l'inévitable résultat des successions et autres mutations de propriétaires.

Par suite du mouvement que nous venons de décrire, et qui est déjà manifeste dans la 3e phase de Civilisation où la société actuelle est fâcheusement retenue, les propriétés industrielles et territoriales se concentrent dans les mains

d'une minorité, qui seule a la puissance politique en même temps que la richesse. Comme tout cela se serait opéré au nom du principe de l'association, et que néanmoins l'association **véritable** n'existerait nullement, puisqu'il n'y aurait d'associés **que** les capitalistes, les travailleurs restant à l'état de salariés, l'on conçoit que Fourier caractérise, ainsi qu'il l'a fait, les illusions de cette époque : *Illusions en association.*

La population ouvrière aurait cependant gagné, à ce régime féodal, des conditions d'existence plus assurées que celles qui lui sont faites actuellement par notre régime de concurrence anarchique. La minorité possédante et maîtresse ne tarderait pas à prendre, même par calcul d'intérêt, quelques mesures favorables au grand nombre, et l'on entrerait dans la voie des solidarités et garanties sociales qui, lorsqu'elles seraient généralisées, constitueraient la 6e période, état aussi supérieur à la Civilisation que celle-ci peut l'être à la Barbarie.

Comme toute loi du même genre, la formule des quatre phases de la Civilisation n'est rigoureuse que dans sa généralité. L'organisation sociale d'un peuple, en quelque phase très-distincte d'ailleurs, qu'on l'examine, présente toujours un certain nombre de caractères empruntés des autres phases et particulièrement des phases contiguës. Cela dérive de la nature même du mouvement social, où rien ne se fait brusquement et tout d'une pièce. La même remarque s'applique par conséquent à la formule des périodes. Ainsi, par exemple, la Civilisation païenne avait retenu un des caractères de la période barbare, l'esclavage des travailleurs.

Voyons si ces formules de Fourier ne sont qu'un obscur et inutile grimoire, comme l'irréflexion et l'ignorance se plaisent à le répéter, ou si elles peuvent, au contraire, jeter de prime abord un jour éclatant sur les faits qui nous

entourent, sur les phénomènes d'ordre politique et social dont nous sommes témoins.

« Il est facile de voir, dit M. Considerant, que l'état actuel de la France est une Civilisation de 3e phase, fortement cramponnée encore aux illusions et disputes démocratiques de 2e phase, ce qui complique la position et augmente le danger. »

Cette donnée admise, jugeons d'après la formule les diverses tendances des partis au milieu de notre Société.

Ce qu'on a nommé, dans ces derniers temps, la politique des intérêts matériels, qui appartient plus particulièrement au juste-milieu intelligent et actif, nous pousse vers la 4e phase de Civilisation (féodalité industrielle[1]). Malgré leurs prétentions au progrès, l'opposition de gauche et la fraction du parti républicain qui est restée exclusivement politique tendent l'une et l'autre à faire rétrograder le mouvement social vers la 2e phase (illusions en liberté). Le parti légitimiste enfin nous reporte vers la première (féodalité nobiliaire, illusions chevaleresques). Les efforts de ce dernier parti étaient, quand il se trouvait au pouvoir, bien plus franchement dirigés vers ce but qu'ils n'ont paru l'être depuis. Il n'est pas rare de le voir aujourd'hui, par les organes qu'il a dans la Presse, se faire lui-même le champion des idées de liberté et de progrès qui l'ont renversé du gouvernement de la Société; mais ce n'est là qu'une tactique de circonstance : sous le masque dont certains de ces journaux ont voulu l'affubler, afin de lui réconcilier par surprise, par supercherie, disons le mot, l'opinion de notre époque, le parti légitimiste est toujours reconnaissable aux traits qu'il a gardés de la première phase, pendant laquelle il fut tout-puissant, et qu'il cherchera toujours bien vainement, hélas! à reconstruire. De là encore son affinité, plus grande que celle d'aucun autre

[1] Ces observations sont à la date de 1839, époque à laquelle fut publiée la première édition de l'ouvrage.

parti, avec l'esprit clérical ou théocratique. La *Théocratie* est caractère de transition entre l'état barbare et la première phase de l'état civilisé.

Les caractères *permanents* de la Civilisation, ceux qui appartiennent à toute la période, exigeraient une étude pour le moins aussi étendue que celle que nous avons faite sur les caractères successifs des quatre phases. Ce travail ne saurait trouver place ici avec les développements nécessaires. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de Fourier, notamment au *Nouv. Monde industriel,* ch. 51 et suiv.

Il faut se rappeler d'ailleurs, en thèse générale, que la Civilisation, comme toutes les périodes *subversives* (à ménages morcelés ou familiaux), demeure pendant la durée entière de son cours sous l'influence des neuf fléaux limbiques : indigence, fourberie, oppression, carnage, intempéries outrées, maladies provoquées, cercle vicieux, égoïsme général et duplicité d'action, qui sont caractères permanents de l'enfance sociale. Les formes diverses que ces fléaux revêtent sont ce qui constitue les caractères particuliers de chacune des périodes subversives.

Dans notre Société civilisée, par exemple, la *duplicité d'action* donne lieu à des résultats fort bizarres. « Partout, » fait remarquer Fourier, « on voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres, l'intérêt individuel en contradiction avec l'intérêt collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles et y crée de *bons procès ;* le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fièvres* et *bons catarrhes*[1] ; le militaire

[1] Loin de nous assurément l'intention de dire que tel soit en réalité le vœu du médecin. A Dieu ne plaise que nous imputions cet indigne et odieux sentiment aux membres d'une profession qui se distingue en général par son dévouement à l'humanité, non moins que par ses lumières. Ce serait, nous le savons, calomnier nos confrères comme nous-même. Mais il n'en demeure pas moins certain, qu'à ne consulter que son intérêt, et s'il pouvait être jamais entièrement dépouillé de ces généreuses sympathies que développent si éminemment, au contraire, les études et les occupations médicales, il n'en est pas moins

souhaite une *bonne guerre*, qui fasse tuer moitié des camarades afin de procurer de l'avancement; l'accapareur veut une *bonne famine* qui élève le prix du pain au double et au triple; *item* du marchand de vin, qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges, et *bonnes gelées* sur les bourgeons; l'architecte, le maçon, le charpentier désirent un *bon incendie*, qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce. »

C'est sur ce vice fondamental, sur ces antinomies de la Civilisation que portent les éloquentes diatribes de Rousseau contre la Société :

« Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparents et à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société, et où chacun

certain, dis-je, que le médecin serait porté à désirer tout autre chose que de voir ses concitoyens jouir constamment et sans aucune exception d'une santé florissante.

La position civilisée, celle où notre société place le plus généralement les individus les uns à l'égard des autres, est partout tellement fausse, qu'il en résulte qu'un médecin délicat n'ose pas toujours faire à ses malades autant de visites qu'il le croirait utile. Pour faire bien discerner ce qu'il faut entendre par la *position civilisée*, nous dirons qu'elle n'est déjà plus celle où se trouve, à l'égard de ses malades de l'hôpital, le médecin chargé d'un service public dans un de ces établissements; encore moins celle du médecin vis-à-vis des familles qui reçoivent ses soins par abonnement fixe. Ces deux dernières dispositions se rattachent à l'ordre garantiste et sociétaire. L'institution des hôpitaux est contraire au mécanisme général de la civilisation, qui a pour pivot le morcellement domestique, et suivant lequel chacun doit être traité chez soi, *en famille*.

Un mot d'observation encore à propos de la citation qui donne lieu à cette note. Chose étrange ! ceux qui soutiennent contre nous que la nature humaine est essentiellement mauvaise, et que nous rêvons une chimère en croyant à la bonté native de tous les penchants de l'homme, ces gens-là sont les mêmes qui se scandalisent quand nous faisons ressortir ce qui résulte pour chacun de l'état d'hostilité où le constitue, par rapport à la masse, la position que lui fait la société actuelle, et quand nous osons soupçonner, qu'ayant ainsi toujours intérêt au mal d'autrui, l'on pourrait bien finir quelquefois par le souhaiter, par s'en accommoder du moins assez facilement.

trouve son compte dans le malheur d'autrui? Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides, et surtout ses propres enfants, ne souhaitent la mort en secret; pas un vaisseau en mer dont le naufrage ne soit une bonne nouvelle pour quelque négociant; pas une maison qu'un débiteur de mauvaise foi ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient; pas un peuple qui ne se réjouisse des désastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, et que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre. Mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'est que les calamités publiques font l'attente et l'espoir d'une multitude de particuliers; les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine. J'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile... Qu'on pénètre donc, au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir et fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres, je répliquerai que cela serait fort bien s'il ne gagnait encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc que de s'assurer l'impunité, et c'est à quoi les puissants emploient toutes leurs forces, et les faibles toutes leurs ruses. » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, note 9.)

Voilà donc le bel ordre que vous prenez sous votre protection, dont vous vous glorifiez d'être les soutiens, vertueux adversaires du socialisme!

Mais n'est-ce donc pas une infernale combinaison que

celle qui pousse incessamment chaque membre de la Société à désirer, à pratiquer le mal? N'est-ce pas un monde vraiment *à rebours* que celui où les choses sont ainsi arrangées, que le succès, la fortune des uns se trouvent à peu près constamment dans les revers, dans la ruine des autres, et l'avantage de l'individu dans ce qui nuit à la masse? D'où la lutte inévitable, la conspiration incessante d'une fraction du corps social contre toute innovation utile à l'ensemble. Nous en citons un exemple historique pris entre mille autres du même genre :

Un ouvrier serrurier de Basse-Normandie remit à Colbert une paire de bas de soie faite au métier, pour la présenter à Louis XIV. Les bonnetiers, alarmés de cette découverte, gagnèrent un valet de chambre qui donna plusieurs coups de ciseaux dans les mailles, de sorte que le roi chaussant ces bas, les mailles coupées firent autant de trous, ce qui lui fit rejeter l'invention. L'ouvrier rebuté se rendit en Angleterre, où il fut très-bien accueilli.

Voilà quelques effets de l'un des caractères permanents de la Civilisation : *contrariété des intérêts.* D'autres caractères odieux, qui se retrouvent pareillement dans toute la période, sont énergiquement retracés dans certains dictons populaires : ainsi, *La pierre va toujours au tas,* pour indiquer le mode injuste de répartition des avantages de toute espèce; *Ligue des gros voleurs pour faire pendre les petits.* Sully s'était bien aperçu que les formes judiciaires employées pour la recherche des traitants ne servaient qu'à prendre les *petits larronneaux.* Cette impuissance relative des lois était déjà signalée par un philosophe de l'antiquité (Anacharsis, le Scythe) qui disait : « Les lois sont semblables aux toiles d'araignée, qui n'arrêtent que les petites mouches et sont rompues par les grosses. » Suivant Linguet (*Théorie des droits civils*), « elles tendent à mettre celui qui possède du superflu à l'abri des attaques de celui qui n'a pas le nécessaire. C'est là leur véritable

esprit. Elles sont en quelque sorte une conspiration contre la plus nombreuse partie du genre humain. »

Un grand nombre de fables de La Fontaine, *le Loup et l'Agneau, le Corbeau et le Renard, la Cigale et la Fourmi, l'Homme et la Couleuvre, le Bouc et le Renard, le Pot de terre et le Pot de fer,* etc., etc., contre la moralité desquelles se révoltait la droiture candide de Jean-Jacques, peignent très-bien aussi certains ressorts et effets du mécanisme civilisé [1]. Si ce n'est pas là de la morale très-édifiante, c'est du moins de la vraie politique civilisée. A notre avis, du reste, c'est dans le sens large et fécond d'une critique de la forme sociale, plutôt que dans le sens étroit et stérile d'une critique des individus, qu'il faut entendre ces admirables apologues, si l'on veut en tirer des leçons utiles et qui se puissent justifier aux yeux de la morale.

Ne quittons pas ce sujet sans citer quelques-uns de ces caractères permanents de la Civilisation, signalés par Fourier.

1 « Il faut, » dit l'auteur d'*Émile*, « une morale en action et une en paroles dans la société, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme où on la laisse ; l'autre est dans les fables de La Fontaine pour les enfants, et dans ses contes pour les mères ; le même auteur suffit à tout. »

Jean-Jacques a beau dire, il n'empêchera pas qu'on estime toujours autant l'ami de madame de La Sablière que l'amant indiscret de cette bonne madame de Varens.

Mais voilà, dès qu'on se met à *moraliser*, avec quelle charité on juge autrui ! L'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions* n'a pas été plus épargné qu'un autre sous ce rapport. Qu'on applique aux poëtes de tous les temps cette justice du *Moralisme*, et il ne s'en trouvera pas un qui n'ait mérité le pilori, depuis Anacréon, Horace et Tibulle, jusques à notre André Chénier qui veut, l'abominable homme !

« Que ses écrits, enfants de sa jeunesse,
» Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse. »

Allez, allez, pédants de la morale, vous ne parviendrez pas à flétrir dans la conscience de l'humanité toutes ces âmes d'élite qui ont modulé sur ce thème délicieux. Les poëtes ont pour eux la nature et le bon sens aussi bien que le génie ; leurs doux chants prévaudront contre vos arrêts austères, car le verbe inspiré des poëtes est aussi le verbe de Dieu.

1. *Minorité d'esclaves armés contenant une majorité d'esclaves désarmés.*

Dure vérité, plus brutalement encore exprimée par de Maistre, lorsqu'il dit que le bourreau est la clef de voûte et la pierre angulaire de la Société.

2. *Égoïsme obligé par insolidarité des masses.*

Autrement dit : *Chacun pour soi.*

Les faits de chaque jour rendent superflu tout commentaire à cet égard.

3. *Guerre interne de l'homme avec lui-même.*

Nous nous prévaudrons sur ce point du témoignage imposant de l'Apôtre : *Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ.* B. Pauli Epist ad Roman. (Je vois ou plutôt je sens dans mon corps une loi qui se révolte contre la loi de mon esprit.)

N'était la crainte d'une fausse interprétation du motif d'un tel rapprochement, nous accolerions à ce témoignage celui de Piron lui-même. Pourquoi pas, en effet? Les extrêmes se touchent. Et puis d'ailleurs, au milieu du chaos civilisé, *ubi fas versum atque nefas* (où mal et bien sont renversés), comme dit le poëte, — qui sait, à vrai dire, de quel côté toujours se rencontre la sagesse, de quel côté la folie? —

« Deux moi sans cesse en moi se font sentir [1], » etc.

[1] *Les Deux Tonneaux*, conte allégorique. Voici le passage : il vaut la peine d'être rapporté, et ne figurerait pas trop mal dans un traité de métaphysique.

Deux moi sans cesse en moi se font sentir,
Entre lesquels, se voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A si bien fait germer la zizanie,
Que chiens et chats vivent moins désunis.
Ce sont griefs et débats infinis.
L'un tire au ciel, l'autre tire à la terre.
Voilà de quoi longtemps nourrir la guerre :
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis : perplexe entre les deux,
Un moi troisième, établi pour entendre
Et pour juger, ne sait quel parti prendre :
Et, ballotté par les *mais* et les *si*,
Lui-même en deux se subdivise aussi.

4. *Malheur composé chez la majorité.*

Vous êtes pauvre, c'est un premier malheur. Un crime, un larcin vient à être commis dans le voisinage, on vous soupçonne, parce que vous êtes pauvre : deuxième malheur.

5. *Déni indirect de justice au pauvre.*

« On ne lui refuse pas directement justice ; il est bien libre de plaider, mais il n'a pas de quoi subvenir aux frais de procédure. » La Société se chargera-t-elle d'avancer ces frais pour le pauvre qui veut réclamer ? Mais ce serait tomber d'un mal dans un plus grand. Il y aurait des procès à l'infini. On deviendrait injuste envers la masse en voulant cesser de l'être envers l'individu. (*Cercle vicieux.*)

6. *Entraînement forcé à la pratique du mal.*

J'entreprends un commerce ; je veux l'exercer avec probité, ne pas même mentir, si la chose est possible. Mais autour de moi, j'ai des concurrents qui parviennent, à l'aide de falsifications et autres fourberies de pratique mercantile, à pouvoir vendre à meilleur compte au consommateur trompé. Mes pratiques me désertent si je n'imite les procédés de mes peu scrupuleux confrères.

Outre cette dépravation imitative, il y a celle qui est pour ainsi dire inhérente au métier lui-même (en Civilisation bien entendu). Elle résulte de la position dans laquelle chacun se trouve, quant à l'exercice de son métier, vis-à vis des autres membres de la Société qui ont affaire à lui. C'est un vice que Diderot a dépeint d'une façon très-piquante dans le *Neveu de Rameau.* Voici un passage du dialogue qui a lieu sur la morale sociale, entre le philosophe et ce garnement dans la bouche duquel l'écrivain a placé des critiques à la fois si profondes, si spirituelles et si hardies :

« Lui. ... Je sais bien que, si vous allez appliquer à cela certains principes généraux de je ne sais quelle morale

qu'ils ont tous à la bouche et qu'aucun d'eux ne pratique, il se trouvera que ce qui est blanc sera noir, et que ce qui est noir sera blanc ; mais, monsieur le philosophe, il y a une conscience générale, comme il y a une grammaire générale, et puis des exceptions dans chaque langue, que vous appelez, je crois, vous autres savants, des... aidez-moi donc, des...

» Moi. *Idiotismes.*

» Lui. Tout juste. Eh bien ! chaque état a ses exceptions de la conscience générale, auxquelles je donnerais volontiers les noms d'*idiotismes* de métier. Le souverain, le ministre, le financier, le magistrat, le militaire, l'homme de lettres, l'avocat, le procureur, le commerçant, le banquier, l'artisan, etc., sont de fort honnêtes gens, quoique leur conduite s'écarte en plusieurs points de la conscience générale et soit remplie d'idiotismes moraux. Plus l'institution des choses est ancienne, plus il y a d'idiotismes ; plus les temps sont malheureux, plus les idiotismes se multiplient. Tant vaut l'homme, tant vaut le métier, et réciproquement. A la fin, tant vaut le métier, tant vaut l'homme. On fait donc valoir le métier tant qu'on peut.

» Moi. Ce que je conçois à tout cet entortillage, c'est qu'il y a peu de métiers honnêtement exercés, ou peu d'honnêtes gens dans leur métier.

» Lui. Bon ! il n'y en a point ; mais en revanche il y a peu de fripons hors de leur boutique, et tout irait assez bien sans un certain nombre de gens qu'on appelle assidus, exacts, remplissant rigoureusement leur devoir strict, ou, ce qui revient au même, toujours dans leur boutique, et faisant leur métier depuis le matin jusqu'au soir, et ne faisant que cela. Aussi sont-ils les seuls qui deviennent opulents et qui soient estimés.

» Moi. A force d'idiotismes ?

» Lui. C'est cela. »

7. *Tyrannie de la propriété individuelle contre la masse.*

Chaque propriétaire peut bâtir comme bon lui semble, sauf un petit nombre d'exceptions, dans quelques villes et seulement en ce qui concerne une ou deux dispositions extérieures. A cela près, libre à chacun de ne suivre d'autre règle que celle de son propre intérêt et de son caprice, pour mettre ou non ses constructions en rapport avec ce qu'exige l'hygiène publique, ainsi que la santé des personnes qui les habiteront. Cette tyrannie de la propriété individuelle s'exerce de mille autres manières. Il n'y a pas longtemps que nous avons pu obtenir une loi d'expropriation pour cause d'utilité publique, et l'on sait avec combien de peine.

8. *Duplicité d'action et d'éléments sociaux.*

L'église, le matin, où l'on prêche la mortification; le théâtre, le soir, où l'on prêche le plaisir. *È sempre bene.*

A côté d'un temple où l'on enseigne l'horreur de la galanterie et de la volupté, on voit un cirque où l'on ne forme l'auditoire qu'à l'exercice des ruses galantes et aux raffinements du plaisir. La jeune femme qui vient d'entendre un sermon sur le respect dû aux époux et aux supérieurs ira, l'heure suivante, au théâtre y prendre une leçon sur l'art de tromper un mari, un tuteur ou un autre argus; et Dieu sait laquelle des deux leçons fructifie le mieux! (*Th. de l'Unité univ.*, III., p. 108.)

Les caractères dont nous avons parlé jusqu'ici, tant successifs que permanents, ne forment que deux des huit ordres que Fourier établit parmi les éléments caractéristiques de la Civilisation. Après ces caractères de BASE, viennent ceux qu'il nomme caractères de LIEN, les commerciaux en genres et en espèces; puis ceux de FANAL et d'ÉCART. Dans ces derniers, il distingue les caractères de *répercussion*, soit *harmonique*, soit *subversive*; ceux de *rétrogradation* et de *dégénération*.

Les caractères de répercussion, ou récurrences passionnelles, sont curieux en ce qu'ils offrent une image renversée des effets que produiraient nos passions dans un mécanisme social qui leur serait approprié.

Les passions sont des forces incompressibles; arrêtées dans leur essor naturel, qui serait harmonique dans une Société convenablement organisée, elles en prennent un autre qui est le plus souvent *subversif*. Le *jeu* est une récurrence de la Cabaliste ou passion de l'intrigue. Nos luttes politiques offrent une foule d'exemples des récurrences de l'Ambition, ou plutôt elles sont en grande partie l'œuvre de ces récurrences, chez les différentes classes comme chez les individus. Tel est entre autres le *janissariat politique;* et Fourier comprend sous ce nom « toute corporation affiliée qui envahit le pouvoir, maîtrise le gouvernement, et s'empare des fonctions principales ou les fait donner à ses agents dans toute l'étendue d'un empire, comme faisaient les janissaires dans l'empire ottoman, où ils jouaient aux boules avec les têtes des ministres. » Exemple : le jacobinisme chez nous; et, sauf la violence des moyens, il a eu des successeurs.

Comme caractères de rétrogradation, Fourier cite la double tendance : 1° de ceux qui, dépossédés de leurs priviléges au nom de la liberté, voudraient greffer l'organisation sociale du XIIe siècle sur les mœurs du XIXe; 2° de ces libéraux qui ne rêvent le progrès que par les droits politiques, droits impuissants ou funestes en l'absence des garanties sociales [1], et ne servant que d'aliments et d'instruments nouveaux à la lutte entre les gouvernants et les gouvernés d'une part, entre les différentes classes d'autre part. Ce faux libéralisme [2] tire la Civilisation en arrière,

[1] La civilisation n'est pas compatible avec les garanties régulières : aussi toutes celles qu'on tente d'y établir sont-elles constamment éludées et illusoires. (FOURIER, *Th. de l'Ass., introd.*)

[2] En le réprouvant, je suis loin de me déclarer partisan de l'absolutisme;

nous l'avons déjà dit, de la 3e vers la 2e phase; et cela produit un état *mixte*, cumulant les vices des deux phases, suivant la propriété générale des mixtes. Ces efforts des libéraux *politiques* ou *simplistes* ont divers résultats fâcheux, tels que « l'effarouchement des cours devenues déraisonnables par la frayeur que leur inspire ce faux libéralisme ; la discorde entre les diverses classes de citoyens, par suite des brigues électorales ; l'accroissement des dépenses fiscales causées par cette lutte des gouvernements contre les peuples, » — lutte dans laquelle la corruption joue un rôle proportionné à la force de résistance que les institutions donnent aux peuples contre les gouvernements. Ce que l'on fait ainsi pour la liberté tourne contre l'égalité et la justice. Le *cens* reproduit une aristocratie dans l'état, aristocratie d'autant plus préjudiciable à ceux qui n'en font pas partie, qu'elle est plus nombreuse. Le droit de suffrage devient de plus en plus un moyen de monopoliser, au profit des familles qui le possèdent, les emplois et les faveurs de l'administration publique, obligée partout

l'absolutisme ne peut convenir qu'à ceux qui l'exercent. (Fourier, *Nouv. Monde ind.*, page 492.)

Les libéraux croient se justifier en disant : « Ne voyez-vous pas que, sans le système représentatif et les efforts de l'opposition, l'on tomberait sous le plus pesant despotisme ? » Je le sais ; mais il n'est pas moins certain que leur tactique de heurter de front les rétrogradateurs ne sert qu'à les exaspérer, les pousser de plus en plus à l'obscurantisme. Dès lors le parti même qui veut la liberté travaille indirectement contre elle ; c'est opérer comme l'ours qui d'un coup de pavé casse la tête à son ami pour le dégager d'une mouche. Il est certain que ce régime, dit libéral, n'opère aucun bien positif, et que l'esprit libéral est stérile sur tous les grands problèmes d'amélioration sociale, comme l'affranchissement des nègres, etc. Il n'enfante que des discours et jamais une idée neuve.

Ne dissertez pas tant sur le progrès social, mais sachez l'effectuer ; sachez inventer des moyens faciles. Le bel esprit court les rues, il surabonde ; c'est de génie inventif qu'on a besoin, non de faconde oratoire. Si vous aviez quelques vues franchement libérales, vous auriez pris des mesures pour inciter aux inventions vraiment libérales et leur assurer accès à leur apparition. Mais comme l'a dit M. de Pradt : *La charte a fait perdre la tête à ses amants.* Ils croient avoir tout fait quand ils ont péroré sur la charte, vraie pomme de discorde, édifice chancelant qui ne pourra jamais se soutenir. Inventez un ordre de choses qui plaise à toutes les castes, et qui les rallie toutes aux voies de progrès réel. (*Ibid.*)

de capituler avec les individus que la loi investit du vote d'où l'existence de l'administration dépend ; c'est ainsi que ce qu'ils nomment le *pays légal* concentre sur lui seul les avantages de la cité, et que tout ce qui n'est pas lui se trouve de fait mis hors la loi d'égalité, malgré la promesse menteuse de la Charte [1].

A quoi bon, va-t-on dire, tant de distinctions de caractères dans l'étude d'une forme ou d'un mécanisme de société quelconque ? — Mais sans ce triage, qui rapporte à chaque période d'abord, puis à chaque phase dans la période, ce qui leur appartient, on ne saurait juger de la marche progressive ou rétrograde d'une Société. C'est ce même classement qui permet de discerner ce qu'un état social a en propre, et ce qu'il emprunte à des états sociaux plus arriérés ou plus avancés. Ainsi notre Civilisation (5e période) conserve en partie un des caractères de la période n° 2 ou sauvage, l'*abandon du faible* (chez nous abandon des infirmes, des vieillards et des pauvres) : « vice pardonnable aux Sauvages, dit Fourier, parce que, dans les disettes, la horde n'a pas réellement de quoi alimenter celui qui ne chasse ni ne pêche ; mais la Civilisation est-elle recevable à dire qu'elle manque d'approvisionnements ? » Et puis n'a-t-elle pas enlevé à l'homme du peuple, au prolétaire, tous les droits qu'exerce librement le Sauvage ?

.... Quod natura remittit,
Invida jura negant [2].

Nous avons gardé en France, jusqu'à la révolution de 1789, et l'on a voulu nous restituer depuis, un caractère de la période 3 (Patriarcat), le droit d'aînesse. Notre pénalité militaire tient à la période 4 (Barbarie). Enfin, tout ce que

[1] Ceci était écrit bien avant la conquête du suffrage universel. (Note de la 3e édit.)

[2] Ce que la nature accorde, leurs lois jalouses le refusent.
OVIDE, *Métam.*

notre Société a d'essentiellement bon, elle l'emprunte à des périodes supérieures qu'il s'agit de constituer en généralisant ces précieuses institutions.

Voici quelques-unes de celles sur lesquelles Fourier insiste :

Notre *système monétaire,* institution *garantiste,* à double contre-poids, le change et l'orfévrerie. — La règle civilisée voudrait que chacun pût battre monnaie. L'absurdité des conséquences a empêché cette application du principe de liberté anarchique du commere et de l'industrie.

Les assurances mutuelles et individuelles; les retenues de vétérance; les caisses d'épargne et de coopération parcellaire; les prud'hommes et arbitres; les défenseurs d'office, etc., etc., tout cela appartient au *Garantisme* (6e période) [1].

Mais voici une anticipation plus remarquable encore : notre société emprunte à la 7e période (*Association simple*) la coutume ingénieuse des postes en relais, qui est une véritable série industrielle simple, opérant 1° en courtes séances; 2° en exercice parcellaire; 3° en échelle compacte. La méthode civilisée consisterait à se voiturer avec les mêmes chevaux, qui emploieraient quatre fois plus de temps (dix fois, vingt fois plus même, s'il s'agit d'un long trajet), indépendamment d'une foule de chances accidentelles de retards que prévient la série d'attelages disposés

[1] Si nous pouvons emprunter, et même avec beaucoup d'avantage, les caractères cités plus haut, et appartenant à une période supérieure, il n'en serait pas de même de quelques autres, notamment de ceux qui tiennent aux libertés amoureuses Ainsi la libre faculté de divorce (6e période) ne saurait être accordée aux *civilisés,* sans graves inconvénients, pour la femme et les enfants surtout, ainsi que pour les mœurs. — Ceci n'est pas en contradiction, tant s'en faut, avec le principe général établi par Fourier, que « *les progrès sociaux s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social en raison du décroissement de la liberté des femmes.* » (*Th. des quatre mouv.*) Mais cette liberté a des conditions qu'il faut d'abord remplir, en assurant aux femmes des fonctions assez lucratives pour leur donner l'indépendance réelle.

le long de la route. — C'est la propriété générale des Séries industrielles de donner quadruple bénéfice, en tout parallèle avec l'industrie morcelée ou civilisée.

Nous voilà donc mis sur la voie du progrès social par des faits qu'une heureuse inconséquence a introduits dans la Société actuelle. On arriverait au *Garantisme* par diverses mesures, ayant toutes pour effet commun de substituer à la concurrence individuelle et mensongère, qui règne aujourd'hui dans le commerce, la concurrence sociétaire et véridique. L'établissement des grandes fermes fiscales dont nous avons parlé, l'envahissement successif des diverses branches de commerce par l'administration, conduiraient au résultat. Mais l'une et l'autre opérations seraient longues.

Un moyen de progrès plus rapide, plus facile et plus sûr, consiste à faire un essai de l'organisation des Séries industrielles ou Procédé sociétaire. Ainsi, grâce à l'heureuse découverte due au génie de Fourier, nous pouvons nous élever d'emblée à la 7e période (Association simple, essai réduit), ou à la 8e (Association composée, essai en grande échelle). Des 18 degrés ou échelons de progrès indiqués par Fourier comme abordables avec nos moyens actuels, à partir de la 4e phase de Civilisation jusqu'à la 1re phase de l'Association composée, celui qu'il proposait, en 1832 notamment, pour la fondation d'épreuve, correspond à la 2e phase du *Sociantisme* ou Association simple. Celle-ci, au début, n'opérait en général, il est vrai, que sur la classe pauvre ou peu aisée ; mais elle conduirait très-rapidement à la période supérieure, qui doit entraîner toutes les classes dans ses combinaisons séduisantes et les passionner à l'envi pour le TRAVAIL ATTRAYANT.

Essaierai-je ici de décrire les magnifiques résultats de la transformation sociale dont le signal et le moyen seraient ainsi donnés ? Quadruplement subit de la production par le travail attrayant ; bien-être graduel assuré à

toutes les classes; abolition de toutes les servitudes; union, concorde et sécurité remplaçant partout les soucis cruels, les divisions, les haines, les luttes désastreuses et tous les fléaux sans nombre auxquels l'Humanité est en proie sous le régime incohérent et morcelé! Mais il faudrait passer en revue, d'une part, toutes les causes de malheur qui se rencontrent pour l'homme sur la terre, et montrer comment elles se trouvent anéanties ou neutralisées par la combinaison harmonique des éléments sociaux : il faudrait en appeler, d'autre part, à tous les désirs de bonheur qui sont dans le cœur de chaque homme, et montrer comment il n'est pas un de ces désirs que le nouvel ordre ne satisfasse pleinement, sans jamais entraîner ni satiété ni désordre.

J'aime mieux insister sur les motifs d'une prompte adhésion à nos projets d'une épreuve sociétaire, sur l'urgente nécessité d'adopter nos plans de réforme méthodique et prudente, si l'on veut échapper aux nouvelles catastrophes que la Civilisation nous prépare.

« Laisserons-nous, » dirai-je avec une des plus déplorables victimes de l'incohérence industrielle, « laisserons-» nous longtemps encore tout livré au hasard? N'allons-» nous pas enfin créer, organiser, assurer toutes les » positions, toutes les existences? De grâce dépêchons-» nous, car chaque jour, chaque heure de retard sont » autant de jours et d'heures de souffrance pour des mil-» liers de travailleurs qui attendent et gémissent en silence. »

Qui attendent... Hélas! tous n'ont pas même les moyens d'attendre. Témoin l'infortuné de qui sont ces lignes, et dont chacun sait la fin prématurée et funeste [1].

[1] Adolphe Boyer, auteur d'un livre plein d'excellentes vues, intitulé : *De l'état des ouvriers et de son amélioration par l'organisation du travail.*

Simple ouvrier typographe, Boyer, pour la publication de son écrit, avait contracté des engagements qu'il ne fut pas en mesure d'acquitter à l'échéance, et il se donna la mort le 17 octobre 1841. C'était un homme laborieux, d'une conduite régulière et jouissant de l'estime des chefs d'établissements chez lesquels il avait été employé. Il avait femme et enfants.

Eh bien ! il est une vérité trop obscurcie, qu'il convient de rappeler en finissant, vérité à l'usage des particuliers comme des États : c'est que LES HOMMES SONT TOUS VRAIMENT SOLIDAIRES LES UNS DES AUTRES, c'est que le bonheur ne peut être atteint par quelques-uns, tandis que les autres, tandis que la masse souffre. En quelque position que vous vous trouviez, quelque favorisés que vous puissiez être par le sort, il y aura toujours une somme considérable de choses que vous sentirez vous manquer.

Solidarité entre tous les individus, entre toutes les classes, entre tous les peuples, voilà ce que crie incessamment la grande voix de l'histoire. Voilà l'enseignement que révèlent ces grands fléaux qui moissonnent les populations (le choléra, par exemple), et ces révolutions qui bouleversent les fortunes et les existences (8).

Sachez-le donc bien, quelque rang que vous occupiez dans la Société, tant que l'abîme de la misère ne sera pas comblé, vous serez exposés à y tomber vous-mêmes ; tant que cette lèpre de la misère pourra ronger à côté de vous quelques-uns de vos frères, vous ne serez jamais tout à fait à l'abri de sa dent cruelle : le monstre pourra s'élancer d'un instant à l'autre sur vous et les vôtres, riches et heureux du jour ! il pourra dès demain ronger votre chair, sucer votre sang dans vos enfants, dans les plus chers objets de vos affections.

Quel père, en effet, pourrait être entièrement rassuré pour ses enfants, pour leur avenir, lorsque telle ou telle disposition de caractère qu'il ne lui est pas donné de prévenir ni de corriger les voue à une ruine à peu près infaillible dans le monde actuel, et à toutes les souffrances, à toutes les humiliations qui en dérivent, à l'opprobre peut-être et à l'infamie qui en sont bien souvent la conséquence ?...

Ce n'est pas d'ailleurs par ce côté seulement, et sous le rapport de l'instabilité des positions sociales, que nous

sommes vulnérables. Qui donc, même au milieu des bienfaits de la fortune, se trouve heureux de tout point? A qui ne reste-t-il alors rien à désirer sous le rapport de ses affections, rien à souffrir de ses relations obligées d'intérêt, de famille ou d'amitié?

Qui que vous soyez, et surtout si les besoins du cœur sont chez vous prédominants, si chez vous le foyer des sentiments est actif, UN MUR D'AIRAIN S'ÉLÈVE, EN CIVILISATION, ENTRE VOUS ET LE BONHEUR!

Ce n'est point enfin par rapport aux affections privées seulement qu'il faut apprécier les inconvénients de la Société actuelle. Il y a un immense danger pour les intérêts publics, pour les droits et les pouvoirs publics, à laisser subsister plus longtemps l'incohérence industrielle et sociale.

Les chances de révolutions désastreuses ne sont pas épuisées...

Si l'on pouvait croire que, grâce à quelques améliorations de détail dans l'ordre politique, — améliorations contestées, et contestables en effet, — on a établi enfin des garanties de calme, de stabilité, de progrès pacifique, on serait bientôt cruellement détrompé de cette dangereuse illusion. A voir toutes ces convoitises qu'ont excitées quelques grandes fortunes politiques; à voir toute cette cohue qui se précipite dans l'arène politique, qui demande à l'ordre politique gloire et richesse, et qui, ne pouvant atteindre ces objets de ses vœux, se jette sur toutes les institutions qui y font obstacle, la hache et la torche à la main; à voir comme le parti qui triomphe se divise, se fractionne successivement dès qu'il est maître du pouvoir, jusqu'à laisser un parti rival triompher à son tour, — qui donc pourrait compter sur le lendemain en politique? qui donc, au milieu de ces complications, de ces *impossibilités* que créent, chez nous, à mesure qu'elles surgissent, toutes les grandes questions d'intérêt matériel; au milieu de cette

confusion de toutes les idées du passé, vaines idoles qui ont encore aujourd'hui leurs prêtres dans le monde officiel, mais qui n'ont plus de croyants nulle part?...

Ne voyez-vous pas l'effet de notre mécanisme politique, agissant sur un état social qui maintient l'hostilité entre tous les intérêts, intérêts d'ambition comme intérêts d'argent? Dès qu'une opinion, dès qu'un homme quelconque, pour ainsi dire, ne se trouvent plus au pouvoir, ils deviennent par cela même et immédiatement *révolutionnaires* sous une forme ou sous une autre. Entre le parti du passé et celui qui se dit le parti de l'avenir, entre M. de Villèle et M. Thiers, entre M. Guizot et M. Dupont (de l'Eure), il n'y a d'autre différence sous ce rapport que dans la manière d'être révolutionnaire. C'est-à-dire qu'en poursuivant leurs vues propres, et de la nouvelle position où les place un changement de gouvernement ou de ministère, ils travaillent avec ou sans intention au renversement du pouvoir. Et cela, chose plaisante! sous prétexte ordinairement de le restaurer ou de le raffermir. Toujours est-il que le pouvoir ne marche jamais bien chez nous qu'au gré de ceux qui l'ont en main. Conséquence naturelle de la folle prétention de chacun à établir l'ordre et la liberté par les *moyens exclusivement politiques*.

Comment voulez-vous, avec de tels éléments, avec une disposition générale des esprits vis-à-vis du pouvoir quel qu'il soit, tout à fait comparable à celles d'écoliers vis-à-vis du maître, auquel les plus sages mêmes sont toujours prêts à faire niche à l'occasion; comment voulez-vous, dis-je, parvenir à fonder quelque chose de durable, à donner quelque repos à la Société, travaillée du faîte à la base par mille causes actives de décomposition!

Hâtez-vous, dans cette situation critique, hâtez-vous d'employer l'instrument de salut qui vous est offert, l'accord des intérêts et des passions, par la SÉRIE appliquée aux travaux productifs : en un mot, fondez l'Association

agricole. C'est la voie, et il n'y en a point d'autre, du salut et du bonheur pour tous [1].

[1] J'ai laissé cette conclusion de mon livre telle que je l'avais écrite en 1839, sans y ajouter, sans y retrancher une syllabe. Les grands changements survenus dans l'état de la France et de l'Europe sont la confirmation éclatante des avertissements que je me permettais de donner dans ces dernières pages. (Note de la 3e édit.)

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES.

(Note 1, page 6.)

Que le désir du bonheur est le mobile de toutes les actions de l'homme.

A l'appui de l'opinion qui attribue au désir du bonheur tous les actes humains, je pourrais citer le témoignage d'une foule de grands esprits.

Aristote, au commencement de ses *Politiques*, reconnaît que « c'est pour leur bien ou ce qui leur semble tel que les hommes » font tout ce qu'ils font. »

Le *Trahit sua quemque voluptas* de Virgile (par *son* plaisir chacun est entraîné), autrement : *chacun cède à son attrait, à l'attrait qui a sur lui puissance*, est une observation profonde revêtue de l'expression la plus gracieuse.

Vivere omnes beatè volunt (Tout le monde veut vivre heureux), dit à son tour Sénèque.

Les anciens, au surplus, chez qui les notions les plus simples n'avaient pas encore été embrouillées et obscurcies comme elles l'ont été depuis par les subtilités de diverses sectes mystiques, les anciens proclament presque tous ingénument cette vérité; seulement ils ne savaient pas y joindre l'idée de la SOLIDARITÉ de tous les hommes, qui en est le complément nécessaire.

La même opinion de la légitime et naturelle tendance au bonheur fut professée ouvertement aussi par les penseurs du dix-huitième siècle. Celui qui les résumait d'une façon si brillante, Voltaire, en parlant du désir du bonheur, l'appelle « ce grand » présent de Dieu, ce premier ressort du monde moral. » *Remarques sur les Pensées de Pascal.*

Ailleurs, il dit encore :

« La nature, attentive à remplir vos désirs,
» Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
» Nul encor n'a chanté sa bonté tout entière :
» C'est par le mouvement qu'il conduit la matière,
» Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
» Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire
» Attache à nos besoins un plaisir nécessaire :
» Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
» . . . . . .
» Ah ! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
» Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu. »

A l'article *Philosophie* de l'*Encyclopédie*, qui est, je crois, de Diderot, on lit : « Dans toutes les actions que les hommes font, » ils ne cherchent que leur propre satisfaction actuelle : c'est le » bien ou plutôt l'attrait présent qui les fait agir. »

Le mot *actuelle* est de trop : on agit en vue d'une satisfaction *future* et même lointaine, comme en vue d'une satisfaction immédiate. Le mobile est toujours de la même nature.

Aussi les disciples des philosophes, qui firent la révolution française, placèrent-ils en tête de leur Déclaration des Droits de l'Homme cette maxime incontestable :

» *Le but de la société est le bonheur commun.....* »

Dans son *Essai sur le gouvernement*, le docteur Priestley désigne *le plus grand bonheur du plus grand nombre* comme le seul but juste et raisonnable d'un bon gouvernement.

« C'est le bonheur dans toutes les conditions que le législateur » doit avoir en vue. » (S. de Sismondi. *Nouv. Pr. d'écon. pr.*, t. I, liv. Ier, chap. 2.)

« Le but de l'homme d'État, tel qu'il est universellement avoué, » est le bonheur, le bonheur de l'État, la plus grande somme de » bonheur possible pour les individus d'un État dans le cours de » leur vie mortelle. » (Jérémie Bentham. *Déontologie*, t. I, ch. 2.)

Mais Voltaire et les encyclopédistes sont aujourd'hui tombés en discrédit : laissons donc leur témoignage, bien qu'à nos yeux il en vaille d'autres assurément. Eh bien ! voici leur plus illustre adversaire, l'homme qui a donné avec tant d'éclat le signal de la réaction contre le dix-huitième siècle, voici l'auteur du *Génie du Christianisme*, qui exprime la même vue d'une destination heu-

reuse : « Nous savons, » dit M. de Chateaubriand, « que notre » bonheur est ici-bas coordonné à un bonheur général dans une » chaîne d'êtres et de mondes qui se dérobent à notre vue ; que » l'homme, en harmonie avec les globes, marche d'un pas égal » avec eux à l'accomplissement d'une révolution que Dieu cache » dans son éternité. » (*Génie du Christianisme*, 2e part., liv. IV, chapitre 2.)

L'affirmation du bonheur est ici formelle et claire, malgré le voile de mysticisme dont s'enveloppe la pensée du célèbre écrivain, qui a d'ailleurs le mérite de rattacher la destinée heureuse de l'homme à celle des autres êtres de la série universelle et à la destinée des globes sidéraux eux-mêmes. (C'est une vue dont nous ne voudrions pas garantir l'orthodoxie catholique, mais qui est vraiment *catholique* dans l'acception la plus haute et la plus compréhensive de ce mot ; elle est entièrement conforme à la conception de Fourier sur les destinées générales.)

Un autre éloquent apologiste du catholicisme, qui, dans ses variations, est demeuré fidèle au spiritualisme chrétien, M. de Lamennais, dit de son côté :

« Il (l'homme) veut être heureux, il le veut, ne peut pas ne » le point vouloir. » (*Esquisse d'une philosophie*, t. II, p. 11.)

Déjà Bossuet, tout en soutenant la thèse du libre arbitre, avait écrit : « Nous sentons que nous sommes nécessairement déter- » minés par notre nature même à désirer d'être heureux. »

Il est vrai que Bossuet ajoute : « Nous sentons aussi que nous » sommes libres de choisir les moyens de l'être. » Mais ce n'est là qu'un sophisme, une pure gasconnade, dirions-nous, sauf le respect dû au grand écrivain. En effet, l'individu qui éprouve le besoin de la faim, celui qui est possédé de la passion de l'amour, n'ont pas la liberté de choisir leurs moyens de satisfaction, et par conséquent de bonheur, en dehors des objets qui sont en rapport avec les impressions qu'ils ressentent en ce moment l'un et l'autre. Et il en est de même de tout désir éveillé en nous sous l'influence d'une passion quelconque : ce désir a une tendance déterminée par sa nature propre ; il ne peut être sérieusement question de lui proposer un but chimérique ou sans convenance avec sa nature. *Quel père donnerait à son fils une pierre lorsqu'il lui demande du pain?* — Or, le bonheur pour

chacun consiste dans le libre essor de ses passions contre-balancées les unes par les autres, ainsi que le veut la nature pour le bien même et pour la conservation de l'homme, comme pour son agrément. Et, d'un commun aveu, on le voit par nos citations, c'est au bonheur que l'humanité aspire invinciblement.

La philosophie universitaire moderne n'est pas moins explicite sur cette vérité fondamentale. Nous citerons aussi ses organes, dût-on trouver quelque monotonie dans cette répétition de propositions identiques jusque dans les termes ; car dès que nous proclamons comme l'idée mère de la théorie de Fourier, comme l'idée d'où elle se déduit logiquement, tout entière, cet axiome du sens commun que le BONHEUR EST LA DESTINÉE VRAIE DE L'HOMME, il n'y a sorte de mauvaises chicanes qui ne nous soient faites, même par les épicuriens pratiques.

« L'homme, » dit M. Laromiguière, « est né pour être heu-» reux ; ou si c'est présomption de vouloir pénétrer le mystère » des causes finales, l'homme veut être heureux ; il lui est im-» possible de ne pas le vouloir, et dans tous les moments de son » existence il tend vers le bonheur de toutes les puissances de » son être. » (*Cours de philosophie*, 4e leçon.)

Se plaçant à un point de vue plus général, M. Th. Jouffroy raisonne ainsi qu'il suit :

» La fin d'un être est ce qu'on appelle le bien de cet être. Il » y a donc identité absolue entre le bien d'un être et sa fin. Le » bien pour lui, c'est d'accomplir sa fin, d'aller au but pour le-» quel il a été organisé.

» Par cela que l'homme existe, il se passe en lui ce qui se » passe au sein de tous les êtres possibles ; c'est-à-dire qu'en » vertu de son organisation, sa nature aspire à sa fin par des » mouvements qu'on appelle plus tard des *passions*, et qui le » portent irrésistiblement vers cette fin. » (*Cours de Droit naturel*, 2e leçon.)

« Le plaisir est la conséquence et le signe de la réalisation du » bien en nous ; la douleur, la conséquence et le signe de la » privation du bien.

» Cette satisfaction de notre nature, qui est la somme et comme » la résultante de la satisfaction de toutes ses tendances, est donc » sa véritable fin, son véritable bien. » (*Ibid.*)

Il est vrai qu'après avoir ainsi posé le principe, tous ces auteurs nt guère eu souci d'en tirer les conséquences. Ou plutôt ils montrent tous ensuite illogiques, comme il ne peut manquer rriver à quiconque admet que l'humanité est faite pour le bonur, et ne conçoit pas la possibilité d'une forme sociale supéure à la civilisation, société qui ne peut faire le bien d'un petit mbre de privilégiés qu'aux dépens de celui des masses : encore bien-être que la civilisation procure à une minorité seulement, -il mêlé de beaucoup d'amertumes et empoisonné par des intes continuelles. C'est que tout est lié dans le destin des mmes, et qu'il ne saurait y avoir de vrai et solide bonheur pour uns qu'à la condition de faire participer aux avantages dont bonheur se compose tous leurs frères de la grande famille. ilà aussi ce qui fait la moralité de notre doctrine.

Au surplus, en établissant le droit de l'homme au bonheur, us n'entendons nullement que les satisfactions sensuelles soient herchées au détriment des nobles satisfactions du cœur et de sprit, ni que le bonheur de la vie présente doive être le but clusif des désirs et des efforts de l'homme. Nous disons, au conire, que les affections de l'âme doivent toujours dominer les pétits des sens, non pas pour proscrire les jouissances matélles, mais pour les épurer, pour les ennoblir toujours en s'y sociant. Nous savons que l'homme a raison d'aspirer à des icités ultérieures que lui réserve, dans le cours d'autres exisces, la munificence infinie de Dieu. Seulement nous ne croyons qu'il y ait incompatibilité entre les deux ordres de satistions, entre les deux termes du bonheur que l'homme peut proposer. Nous ne saurions admettre qu'une antinomie réelle iste entre le monde matériel et le monde moral, œuvres l'un mme l'autre de la suprême sagesse.

(Note 2, page 26).

Echelle des caractères; et à ce propos, de la méthode de traitement des passions.

L'échelle des caractères est analogue à la gamme musicale, nformément au tableau ci-après. Elle comprend en ordre dostique, c'est-à-dire borné à une seule phalange, 810 titres

pleins et 405 ambigus. Les caractères mixtes correspondent aux demi-tons, aux notes diésées ou bémolisées, qui ne se prononcent point dans la gamme. Chaque individu a les douze passions ; mais c'est par la dominance de telles passions qu'on distingue un caractère.

Voici d'abord la désignation et la distribution des 810 caractères pleins que comporte l'harmonie domestique, et auxquels il faudrait ajouter, pour avoir la représentation caractérielle du personnel d'une phalange, les 405 caractères ambigus qu'elle emploie pareillement. Fourier n'a pas d'ailleurs expliqué comment il obtenait ces résultats.

Ut	Solitones	576,	1 dominante quelconque.
	dièse bém. *mixtes*	80,	1 animique, 1 sensuelle.
Ré	Bitones	96,	2 dominantes animiques.
	d. b. *bimixtes*	16,	1 animique, 2 sensuelles.
Mi	Tritones	24,	3 animiques.
Fa	Tétratones	8,	4 animiques.
	d. b. *trimixtes*	8,	2 animiques, 3 sensuelles.
Sol	Pentatones	2,	5 animiques.

En continuant depuis Sol, on a les caractères supérieurs qui président à la régie d'un nombre plus ou moins grand de phalanges et qui sont agents d'harmonie externe :

	d. b. *tétramixtes*	2 animiques, 4 sensuelles.
La	Hexatones	6 animiques.
	d. b. *pentamixtes*	2 animiques, 5 sensuelles.
Si	Heptatones	6 animiques, 1 sensuelle.
Ut	Omnitones	7 animiques, 1 sensuelle.

Les solitones, ou caractères à une seule passion dominante, forment le très-grand nombre des humains. Les degrés qui dépassent le cinquième ne se bornent plus aux soins de la régie interne d'une Phalange; il leur faut une action qui s'étende au dehors, dans la mesure de l'élévation de leur titre passionnel.

Un cinquième degré, ou *pentatone*, comme J.-J. Rousseau, Fox, etc., se trouve déjà, dit Fourier, dépaysé en Civilisation ; un *hexatone*, comme Bonaparte ou Frédéric, a besoin de bouleverser le monde : un *heptatone*, comme Jules César ou Alcibiade, a la même ambition plus raffinée, mais plus flexible; enfin le

degré *omnitone*, le plus rare de l'octave, est tout à fait incompatible avec l'état de limbe social et très-apte à en découvrir d'instinct les issues.

Le titre des caractères est fixe, dit encore Fourier, et s'ils sont comprimés, ils se faussent et se développent à contre-sens. Sénèque et Burrhus n'ont pas changé, mais faussé le caractère de Néron, tétratone à quatre dominantes bien distinctes, *cabaliste*, *composite*, *ambition*, *amour*. Henri IV était comme Néron un tétratone, mais qui n'avait pas été faussé par une éducation morale. (*Nouv. Monde ind.*, p. 404 et suiv.)

M. Jules Lechevalier commente ainsi le caractère du Béarnais : « Henri IV avait en dominance toutes les passions *affectives*, aussi son caractère est-il un des types humains qui ont obtenu le plus de gloire et d'admiration ; ambition, amour, amitié, famille, toutes les grandes affections avaient trouvé place dans cette belle âme. Par son ambition Henri voulut constituer l'unité européenne ; son amour séduisit Gabrielle et bien d'autres ; l'ambassadeur d'Espagne, trouvant le roi de France occupé à jouer avec ses enfants qu'il portait à califourchon sur son dos, a pu voir que le vainqueur d'Arques et d'Ivry, que le père du peuple, était aussi un tendre père de famille ; le prince dont le nom est demeuré toujours uni à celui de Sully sut mériter et sentir l'amitié. » (*Etudes sur la Science sociale*, p. 172.)

J'avoue que le contenu de cette note laisse beaucoup à désirer sur la Théorie des caractères, qui n'a été qu'indiquée par Fourier dans ses publications diverses. Voici quelques-unes des observations qu'on y rencontre :

Les solitones, gens à une seule passion dominante, ne sont pas en égal nombre sur chacune des douze passions : la distribution est progressive. On trouvera beaucoup plus de solitones à dominante d'ambition, ou d'amour, ou de gourmandise, qu'à dominante de la passion des plaisirs de l'ouïe, par exemple. Les solitones rapportent tout à leur unique dominante ; ils varient peu dans leurs goûts et ont de l'aptitude aux ouvrages de longue durée ; ils sont dans l'échelle des caractères ce que sont les simples soldats dans un régiment. Au contraire, les deux pentatones, homme et femme, que présente en moyenne chaque population de 1,620 ou 1,800 personnes, sont l'équivalent des colonels : ils

doivent à eux deux intervenir activement dans toutes les séries de la Phalange. Il faut donc pour pentatones des esprits actifs, subtils et très-étendus, comme Voltaire, Leibnitz, etc.

Remarquons, poursuit Fourier, que la morale déclare vicieux les caractères les plus distingués, les hauts titres passionnels. Elle les tolère parmi les monarques ou les gens puissants ; mais chez la masse des citoyens elle ne veut que des solitones, limités à une seule passion. Or la nature ne place pas les caractères de préférence parmi les hauts personnages, elle les sème au hasard. Les êtres doués de ces grands caractères sont politiquement étouffés par l'éducation, ils s'irritent contre les coutumes et sont surnommés mauvais sujets, ennemis de la morale.

Dans l'ordre sociétaire chacun d'eux, homme ou femme, trouve son rang et s'y place du consentement de tout le monde, car celui que la nature a fait solitone n'a aucune envie de la présidence caractérielle d'une phalange, fonction qui l'obligerait à une prodigieuse variété de travaux : il n'y trouverait pas son bonheur ; d'ailleurs on a toujours mauvaise grâce à sortir de son caractère ; dès lors personne n'est jaloux en voyant à la présidence caractérielle, au poste de *Roi de passions* et *Reine de passions*, deux êtres qui sont, par leur naissance, les plus pauvres peut-être de tout le canton. Malgré leur humble condition, ils s'élèveront sans faute au poste que la nature leur assigne.... .

L'éducation a pour tâche de développer ces caractères et de plus les tempéraments, qui sont en même échelle que les caractères, mais non pas en assortiment : un pentatone, qui est du cinquième degré en caractère, n'est point certain d'avoir un tempérament de cinquième degré. (*N. Monde.*)

Je donne ici, d'après un passage des manuscrits de Fourier, quelques traits du caractère de plus haut, titre, l'*omnitone*.

« Le plus élevé en degré des caractères, l'omnitone, quoique supérieur à tous les autres, n'est pas le plus beau, mais seulement le plus précieux. La nature aime à diviser ses faveurs ; elle donne l'utile aux uns et l'agréable aux autres.

» L'omnitone, qui est la touche la plus utile, est comme le rayon blanc comparé aux rayons de couleur. Assurément la couleur blanche n'est pas si belle que l'écarlate ni l'azur ; mais elle a des propriétés plus utiles et des emplois plus étendus.

» Les omnitones sont, en certains détails, bizarres à leurs propres yeux autant qu'à ceux d'autrui. Les qualités aimables sont entièrement du côté des heptatones, comme César et Alcibiade. Les omnitones étant bornés à l'utile qu'ils possèdent au suprême degré, on ne peut pas tirer vanité de ce caractère. Je débute par les critiques, parce que je serai obligé de me citer pour exemple, ne connaissant pas d'autre omnitone que moi. J'ai trouvé facilement des modèles dans tous les autres titres, mais je ne découvre aucun omnitone parmi les hommes qui ont joué un rôle. Je ne trouve pas dans mes souvenirs d'histoire un seul omnitone et je remercierai l'érudit qui m'en indiquera. (La gamme infinitésimale composée est leur attribut essentiel). Leur rareté n'est pas excessive, puisque la nature en produit une couple sur 300,000 personnes environ; mais ils sont en rareté factice, ayant contre eux l'impossibilité d'essor que n'ont pas les heptatones. Un caractère comme Alcibiade est dès l'enfance encouragé par tout le monde; son développement est plus facile que celui d'aucun autre degré. Ainsi, quoique l'essor soit difficile et très-entravé dans les degrés supérieurs, il faut accepter l'heptatone qui se meut facilement. Quant à l'omnitone, beaucoup plus rare, il est pour les civilisés ce qu'est le chat-huant parmi les oiseaux : tout est ligué pour le honnir et le conspuer. De là vient que ceux qui ont existé dans les classes moyennes de la société n'ont pu se mouvoir (caractériellement), et s'il s'en est trouvé sur les trônes, ils auront pris l'essor subversif, qui n'est pas malfaisant dans ce degré et qui les aura réduits à être des originaux peu dignes d'attention.

» Lorsque j'ignorais la théorie, je m'étonnais des penchants contrastés qu'on me reprochait. Quoique très-ennemi de la parcimonie et incapable de soins minutieux, j'avais et j'ai encore sur une foule de détails des manies d'avarice bien plus fortes que celles d'Harpagon. Celui-ci se croira en superlatif d'économie lorsque, ayant usé une allumette d'un bout, il la conserve pour la faire servir de l'autre bout. Moi, involontairement et sans calcul, je divise par une pression des doigts l'allumette en quatre morceaux dont je fais huit allumettes servant pour huit jours.

» Je pourrais citer une foule d'autres bagatelles sur lesquelles je fais, sans réflexion et par instinct irrésistible, des économies dont je plaisante moi-même sans pouvoir m'en corriger et devant lesquelles Harpagon se reconnaîtrait pour un champion subalterne

aussi inférieur à moi que le cinquième degré l'est au huitième, qui est le mien. Cependant, je ne suis rien moins qu'économe et je nai jamais pu me façonner en ce genre aux soins les plus indispensables pour un homme sans fortune.

» D'autre part, j'ai un tel goût pour le faste combiné, qu'à l'âge de dix-huit ans j'étais déjà fatigué de la laideur des villes qu'on admire, comme Paris, et j'inventai la distribution des villes de sixième période. Quoi de plus opposé au faste qu'un palais entouré de masures? Ces bizarreries m'avaient déjà frappé à dix-huit ans assez vivement pour que j'en étudiasse le remède. J'étais donc, en fait de faste, beaucoup plus raffiné que les sybarites et artistes de la civilisation.

» Dans les deux sortes de penchants que je viens de citer, le contraste est bien marqué au huitième degré, qui est l'infinitésimal. Ces prétendues bizarreries, dépourvues d'utilité en civilisation, deviennent des manies.

» En régime harmonien, il faut qu'en parcourant trente-six à quarante tourbillons (phalanges) auxquels s'étend la régie passionnelle d'un omnitone, il donne à la fois des leçons d'économie aux Harpagon et de faste aux Mondor; il faut enfin qu'il fonctionne sur les deux contraires au huitième degré, tandis que Harpagon et Mondor ne portent l'économie et le faste qu'au cinquième. »

Dans une de ces conversations écrites avec M. Just Muiron, que nous avons mentionnées dans sa biographie, Fourier esquisse le portrait d'un solitone très-plaisant qu'il avait, dit-il, connu :

« C'était un homme doué d'un art merveilleux pour rapporter au vin tous les événements de la vie, toutes les actions, toutes les spéculations. Il m'amusait beaucoup par la manière dont il ramenait tout à son goût favori. En sortant d'auprès de lui, on aurait volontiers cru que l'homme n'était créé que pour boire, qu'il n'y avait dans la vie qu'une action importante, celle de boire; et il parlait sans exagération, sans emphase, toutes ses raisons étaient persuasives et très-adroites, mais surtout d'une promptitude qui ne laissait pas à d'autres le temps de mettre en parallèle leur opinion.

» Par exemple, on attendait quelqu'un à la voiture; chacun disait : Que diable fait-il donc? Le solitone tranche la difficulté et dit : *Il n'a peut-être pas encore bu sa roquille.*

» Il comptait le temps, non par heures ni par lieues, mais par bouteilles. On demandait : Combien y a-t-il d'ici à tel lieu ? — Vous auriez le temps de boire quatre bouteilles. — La voiture s'arrête-t-elle longtemps ici ? — Le temps de boire une bouteille *en l'air ;* c'est moitié du temps de la bouteille bue en assise, c'est 5 minutes.

» Un solitone, devant ainsi tout rapporter à sa dominante, devient très-précieux dans l'Harmonie, parce qu'il est infatigable sur le soin dont il se charge. Un tel homme sera le Silène, le chef des cavistes, et jour et nuit il songera aux besoins et ouvrages de sa cave ; jamais rien d'utile en ce genre ne pourra être oublié ni négligé. Un caractère de cette trempe est sans emploi en civilisation. Il y est voué à l'abrutissement. »

Ainsi, toujours guidé par sa confiance sans bornes dans la divine intelligence qui a tout ordonné et tout distribué avec une sagesse si supérieure à la nôtre, Fourier ne manque jamais de chercher le but social de chacun des penchants qu'il découvre chez les hommes. Ailleurs il nous montrera comment un Harpagon, caractère à bon droit ridicule et odieux aujourd'hui, sera un sujet très-utile à la masse en association, sans que sa manie puisse y être vexatoire pour personne. Autant on en peut dire d'une foule d'autres goûts plus ou moins bizarres, tels, par exemple, que ceux des caractères ambigus cités dans la note suivante (3).

Dans l'appréciation des caractères, Fourier se dirigeait surtout d'après le nombre des passions dominantes. Se laisser maîtriser par une seule à l'exclusion de toutes les autres, quelque noble qu'elle soit de sa nature, est à ses yeux l'indice d'un titre peu élevé. A propos d'un jeune homme que la mort d'une personne chérie portait à vouloir s'éloigner momentanément d'un haut établissement scientifique où il venait d'être admis, Fourier écrivait :

« C'est rarement une impulsion généreuse que celle qui excite à déserter son poste ; c'est plutôt une extrême faiblesse voilée d'illusions sentimentales, et ce n'est point là le cachet des grands caractères. Ils savent développer de front et par conséquent tenir en balance toutes leurs dominantes. Antoine, sacrifiant le trône du monde à Cléopâtre, n'est qu'un *solitone* exclusivement dominé par l'amour. César aussi aima Cléopâtre, mais il ne donna pas tout à l'amour et sut mener de front l'ambition et toutes les autres passions. Voilà les grands caractères. Quant aux petits, en

vain s'excusent-ils sur leur essor véhément. Cette véhémence prouve que les autres passions n'ont pas d'influence et que l'individu n'a que très-peu de dominantes. Car un grand caractère ne se livre à l'essor véhément qu'autant que cet essor se concilie avec les autres dominantes. »

La leçon s'adressait à un cœur assez richement doté pour en faire son profit, et l'avis de Fourier prévalut contre les suggestions de la douleur et du découragement. J'ai cité ces paroles, non-seulement à cause de leur valeur doctrinale, mais encore parce qu'elles m'ont semblé propres à exercer une influence morale des plus salutaires.

Les caractères de haut degré ayant une sensibilité plus vive et plus délicate, la nature devait leur ménager aussi plus de moyens de diversion à une affection devenue douloureuse. C'est ce qui a lieu par la pluralité des dominantes, par la disposition à contracter des liens divers, à s'exalter à la fois de plusieurs sentiments, amour, amitié, désir de la gloire, à se passionner pour les arts, pour les sciences, pour les grandes entreprises. Ainsi la sagesse ne consiste nullement à suivre ce conseil, d'ailleurs impraticable, de la philosophie : « *Garde-toi de jouir, de peur de désirer;* » *garde-toi de désirer, de peur de craindre;* » elle consiste, au contraire, à employer activement tous les ressorts qui sont dans nos âmes et qui sont disposés de manière à se servir de contre-poids les uns aux autres et à procurer cet heureux équilibre, vainement cherché dans les doctrines d'abstinence et de modération. « L'accomplissement de nos désirs, » dit un philosophe qui est toujours dans le vrai quand il n'écoute que les inspirations de son génie, « l'accomplissement de nos désirs, dit quelque part Bacon, semble perfectionner peu à peu notre nature. »

C'est le cas de dire un mot de la méthode qu'indique Fourier pour le traitement des passions, pour la *purgation* des passions, suivant l'expression de Corneille par lui citée.

Il n'y a, d'après l'auteur de la *Théorie sociétaire,* qu'un moyen noble et sûr à la fois de réprimer les passions ; c'est le procédé de *substitution absorbante,* ou art de remplacer sans violence une passion nuisible par une passion utile et agréable qui absorbe pleinement la première [1].

[1] La méthode des *substitutions* est d'un usage très-général. On l'emploie, en médecine, dans le traitement des affections du corps, comme en morale et en

Et comment, ajoute-t-il, s'approvisionner de charmes assez nombreux pour avoir sans cesse des compensations à offrir à l'individu lésé et chagrin? compensations *senties et avouées*, car tel est le caractère qu'elles doivent présenter.

C'est, répond Fourier, le secret qu'on va découvrir dans l'étude des passions opérant par *Séries contrastées, rivalisées, engrenées*. Ce procédé offre des moyens d'absorption subite ou graduée pour tous les cas où il y a conflit de passions. (*Th. de l'Un. univ.*, t. III, p. 353.)

En fait de compensations, comme en fait de ralliements sociaux, tout est subordonné aux quatre conditions qui sont inhérentes au régime des séries passionnelles, savoir :

Attraction industrielle;	Éducation unitaire;
Minimum intégral;	Population proportionnelle.

« Sans la deuxième de ces bases, fait observer notre auteur, quelle compensation assigner aux malheurs du pauvre entouré d'enfants affamés! Il n'y a point de compensation là où il n'y a point de minimum garanti.

» Même obstacle aux compensations par le défaut d'*éducation unitaire*. Il est difficile de concilier nos réunions sur la nature des conversations, les femmes surtout, qui sont très-peu initiées aux sciences, aux arts, et qui s'ennuient dès que la conversation sort du cercle des futilités. Beaucoup d'hommes sont dans le même cas. Cet obstacle aux liens accidentels se trouve levé par l'éducation harmonienne qui, du plus au moins, initie chacun à toutes les branches de sciences, arts, cultures, fabriques, » etc.

En parlant des garanties que l'Attraction établit entre Dieu et l'homme, Fourier dit ailleurs :

« Il ne conviendrait pas à la dignité de l'Être-Suprême de tirer une vengeance directe des globes ou individus rebelles.

» Dieu, pour nous laisser le libre arbitre, n'a eu d'autre parti

politique dans le traitement des affections de l'âme. La chimie y a souvent recours, ainsi qu'une foule d'autres sciences et arts. C'est, en un mot, un des moyens les plus précieux que la nature ait mis à notre disposition pour agir sur nous-mêmes et sur tout ce qui nous entoure. Pour ce qui concerne les passions, déjà Bacon avait signalé « comme étant la question dont la solution est du plus grand usage en morale et en politique, celle de savoir comment on peut régler une affection par une affection, et employer l'une pour subjuguer l'autre. » *De l'acc. des sc.*, l. 7, c. 3.

que de se désister de sa faculté de punir activement, et n'infliger qu'une peine passive, celle du désir ou impulsion ; peine équitable en ce qu'elle se proportionne dans tous les cas à la résistance du rebelle, et qu'elle n'entremet aucun châtiment spécial, aucun effet de colère divine.

» La ténacité de l'Attraction, la permanence de ses impulsions, est un mal léger au premier moment.

» On réussirait peut-être à s'étourdir sur les privations, si on ne voyait pas l'objet désiré, si les richesses perfides n'étaient pas étalées partout aux yeux du malheureux pressé par le besoin. On voit toujours, même au village, un petit nombre de riches dont l'aspect irrite les désirs de la multitude, et la réduit au sort de Tantale. Ainsi l'attraction dégénère en supplice par des privations longtemps prolongées, et ce mal-être n'est point vengeance directe de la part de Dieu ; car les globes sont toujours libres de venir à résipiscence, de quitter les bannières de la philosophie, du travail morcelé et de la pauvreté, pour se rallier à la richesse, à la vérité, en organisant l'état sociétaire.

» Remarquons que le martyre d'Attraction pèse sur les riches comme sur les pauvres, et qu'on voit dans la classe riche dont le bonheur est envié, une foule de gens rongés d'ennuis et dévorés de désirs. »

Fourier cite, à ce sujet, le témoignage de madame de Maintenon, qui s'écrie en gémissant : *Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on durait eu peine à imaginer... Je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose?...*

« Tous les observateurs de l'homme ont déploré ce martyre d'Attraction, *atra cura*, qui règne principalement chez les savants, tous confus du vide que leur laisse la science. » *Théorie de l'Unité universelle*, 2e édition, tome I, page 206. (Voyez plus loin la note 4, page 177.)

(Note 3, page 112.)

Transition. — Ambigu.

Ce qui concerne les *Transitions* ou le genre *ambigu* est un des points les plus difficiles et les plus délicats de l'étude scientifique

du MOUVEMENT et de l'UNITÉ UNIVERSELLE. Fourier s'est borné, sur ce sujet, à donner des indications, à citer quelques exemples de cette modulation ambiguë que la nature emploie partout pour servir de lien entre ses différentes productions. « L'ambigu, dit-il, ou lien mixte, lien de transition, est un genre déshonoré par nos préjugés, et pourtant on ne peut pas former de série régulière sans y introduire aux deux extrêmes des groupes d'ambigu et même de sous-ambigu. Il faut que la nature fasse grand cas de l'ambigu, puisqu'elle l'a prodigué dans toutes ses créations, comme on le voit, par les amphibies : l'orang-outang, le poisson volant, la chauve-souris, l'anguille et tant d'autres. » (*Nouveau Monde*, pages 75, 76.)

« L'ambigu, fait encore observer Fourier, ne doit pas être confondu avec le neutre : tous deux font partie du mouvement mixte, mais le NEUTRE est un des trois modes ; l'AMBIGU s'entend des transitions au nombre de quatre. » (*Th. de l'Unité univ.*, t. IV, p. 328.)

Fourier ne spécifie pas d'ailleurs ces quatre formes de transitions. — Je pense qu'on peut distinguer d'abord les transitions en deux genres, suivant qu'on les envisage relativement à un mouvement particulier dont elles occupent les deux phases extrêmes, où bien relativement à des séries de mouvements ou d'êtres que l'on compare entre eux.

La *naissance* et la *mort*, ainsi que les périodes de la vie de chaque être qui se rapprochent le plus de ces deux termes, sont des cas du premier genre de transition ; les espèces ambiguës qui figurent aux extrémités de chaque série naturelle, animale, végétale ou minérale, fournissent des exemples du second genre [1].

Ces produits ambigus sont la pierre d'achoppement de tous les systèmes de classification. Faute d'y avoir assigné une place à ces créations mixtes, qui tiennent à la fois des deux classes d'êtres, les naturalistes sont restés longtemps sans pouvoir s'accorder ; et c'est de là encore que viennent aujourd'hui beaucoup de dissidences entre les savants, obstinés à faire des catégories bien closes, sans qu'il y ait d'engrenage entre elles. Il y a longtemps cependant que Bacon, ce grand esprit qu'on retrouve si souvent à l'entrée des voies qui ont été explorées jusqu'au bout par Fou-

[1] La *Tératologie*, science des monstruosités, branche de l'histoire naturelle créée de nos jours par Geoffroy-Saint-Hilaire, rentre aussi dans le domaine de l'ambigu et y constitue peut-être un genre à part.

rier ; il y a, dis-je, longtemps que Bacon signalait cette inadvertance dans l'étude de la nature.

« Il est peu d'auteurs aussi (fait-il remarquer) qui, en parlant de la similitude et de la diversité des choses, nous aient dit pourquoi l'on trouve toujours, entre les diverses espèces, certains êtres *mi-partis, qui sont d'une espèce équivoque,* comme la mousse entre la matière en putréfaction et la plante, les chauves-souris entre les oiseaux et les quadrupèdes, les phoques entre les poissons et les quadrupèdes, » etc. (*De l'accroissement des sciences,* liv. III, chap. 1.)

Fourier, transportant l'observation du domaine organique dans le domaine social, conformément au principe de l'unité de système, montre « qu'il existe des groupes ambigus en passionnel, ainsi que des caractères. » Comme exemples de ces caractères ambigus, il cite :

« Les *Initiateurs,* gens qui commencent tout et ne finissent rien.

» Les *Finiteurs,* gens qui finissent tout et ne commencent rien.

» Les *Occasionnels,* adhérant à l'avis du dernier venu.

» Les *Ambiants,* qui ne savent jamais se tenir à un poste.

» Les *Caméléons* ou protées, si connus et si nombreux en civilisation : leur fortune y est assurée ; on leur défère même le titre de sages, selon ce distique de La Fontaine ;

> Le sage dit, selon les gens :
> Vive le Roi, vive la Ligue !

» On voit, ajoute-t-il, non-seulement des individus, mais des nations atteintes de quelqu'une de ces manies : par exemple, on peut citer la nation française pour type du caractère ambiant ; car elle ne peut, ni en matériel, ni en passionnel, s'en tenir fixement à un goût, à une opinion. »

Fourier indique encore, comme types d'ambigu, les *Impossibilistes, Flâneurs, Nouvellistes, Entremetteurs, Factotums,* etc.

« En général, fait-il observer à la suite de cette énumération, ces caractères sont dédaignés en civilisation, comme gens peu sûrs et dangereux. On peut répondre que si Dieu ne les avait pas jugés utiles en mécanique sociale, il ne les aurait pas créés. Les ambigus sont infiniment précieux en harmonie. Ils sont les pièces de transition en toutes relations. Mais la transition n'est utile à rien dans l'ordre civilisé, où rien n'est lié en système d'*associa-*

tion domestique-industrielle. Or les ambigus n'étant créés que pour les liens de série, on ne doit pas s'étonner qu'ils soient nuisibles hors de l'état sociétaire, ne pouvant moduler qu'en faux essor.

» On ne saurait trop répéter à cet égard que l'Être qui a créé nos 12 passions et nos 810 caractères est exercé depuis une éternité à créer des hommes et des passions dans des milliards de mondes. Il a bien eu le temps d'apprendre par expérience quelles proportions distributives on doit observer en pareille œuvre. Il a sans doute assez de lumières pour se passer des conseils de quelques orateurs de notre globule, gens qui, n'ayant pas le pouvoir de détruire ni changer une seule de nos passions, auraient dû, au lieu de déclamer contre elles, s'étudier à découvrir le mécanisme auquel Dieu les destine. » (*Théorie de l'Unité universelle,* t. IV, p. 328 et suivantes.)

(Note 4, page 114.)

Extrait de la Théorie de l'Unité universelle.

THÈSE DE L'IMMORTALITÉ BI-COMPOSÉE,

OU DES ATTRACTIONS PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES ESSENTIELLES.

Le sort futur et passé des âmes est un de ces grands problèmes qu'éclaircira la théorie de l'Attraction. Il n'est pas de question plus rebattue et pourtant plus neuve que celle de l'immortalité de l'âme ; c'est le principal écueil des lumières scientifiques. Nous avons sur ce point une conviction suffisante, fournie par la religion ; mais les dogmes religieux n'étant pas de mon ressort, je ne puis disserter ici que sur la valeur des notions obtenues de la science. Examinons donc si elle nous a fourni quelques doctrines recevables sur le sort extra-mondain de nos âmes.

La théorie de l'immortalité de l'âme embrasse le passé comme l'avenir. Si l'âme est immortelle au futur, elle l'a été au passé. Dieu ne créant rien de rien, n'a pu former nos âmes de rien. Si l'on croit qu'elles n'existaient pas avant les corps, on est bien près de croire qu'elles retourneront au néant d'où nos préjugés les font sortir.

Les barbares et sauvages, dans leurs fables grossières de métempsycose, ont été par instinct plus judicieux que nous. Ce

dogme approche en double sens de la vérité : 1° en ce qu'il ne fait pas naître nos âmes de rien ; 2° en ce qu'il n'isole pas nos âmes de la matière, ni avant, ni après cette vie....

Nous avons à disserter ou plutôt *préluder* sur les modifications qu'a subies et que subira l'âme pendant l'éternité composée, ou citérieure X et ultérieure Y. C'est une question du domaine de la cosmogonie et non de la psychologie.

Rien n'est plus abondant aujourd'hui que les cosmogonies ; on en est prodigue autant que de constitutions ; et tout auteur de systèmes de la nature se croit obligé, en conscience, de donner sa cosmogonie *en mode simple*, selon l'usage civilisé.

Nos cosmogones considèrent sans doute l'âme comme ne faisant pas partie de l'Univers, puisqu'ils ne donnent, sur le sort passé et futur des âmes, aucune théorie combinée avec celle du sort de la matière. Peut-être font-ils prudemment de ne pas s'écarter du matériel où ils ne brillent déjà guère.

On ne peut pas expliquer les destinées matérielles du monde avant d'avoir expliqué les passionnelles ; le mouvement passionnel étant pivot des quatre autres, sa théorie peut seule nous initier à celle des quatre autres ; les cosmogones sont donc obligés de déterminer les trois destinées de l'âme en mode *citra*, *intra* et *ultra*-mondain avant de rien découvrir sur les trois destinées passée, présente et future de l'Univers.

Il suit de là que leur science, qu'ils ont crue simple et bornée au passé, comprend six branches inséparables, savoir :

Psychologie sur-composée ou *destinée*
citer-passionnelle, inter-pass. et ulter-passionnelle.
Passé, présent, futur.

Géologie sur-composée ou *destinée*
citer-matérielle, inter-mat. et ulter-matérielle.
Passé, présent, futur.

Dans les détails nous supprimerons fréquemment le passé ; car sa théorie est, en sens inverse, à peu près la même que celle de l'avenir. Je dis *à peu près*, car il y a dans le parallèle de nombreuses différences, mais sur lesquelles on ne doit pas fixer l'attention du commençant : il suffit de l'habituer à spéculer, en thèse générale, sur l'unité des deux éternités passée et future :

quand il sera exercé sur ce sujet, on sera à temps de l'initier aux règles d'exception, aux menues différences du passé au futur.

Je comptais, dans ces prolégomènes, donner une troisième partie à la cosmogonie, il a convenu de restreindre le plan, et je me bornerai à deux articles sur ce sujet : ils ne traiteront du matériel qu'accessoirement et pour explication des destins de l'âme.

Y Pivot direct, *Psychologie spéciale*
ou immortalité composée en passé et futur Λ.
≺ Pivot inverse, *Psychologie comparée*
ou analogie universelle du matériel au passionnel ≻.

Le pivot direct ou immortalité de l'âme est le sujet qui va nous occuper.

S'il est vrai que les lumières aillent croissant, nous devrions en savoir sur l'immortalité plus que nos devanciers, les Grecs et les Romains ; loin de là, nous ne sommes parvenus qu'à mettre en problème ce qui était certitude pour eux : les lumières modernes ont évidemment rétrogradé sur ce point, comme sur une foule d'autres où l'instinct avait mieux guidé les anciens.

L'esprit humain, au lieu de se rallier à l'espoir d'immortalité composée ou métempsycose, a voulu contester même sur la simple. Nos athées et matérialistes, loin de soupçonner le retour périodique des âmes, ne veulent admettre ni âme ni autre vie.

Nous avons sur ce point des doctrines qu'on dit *suffisantes*, mais qui ne sont que *médiocrement persuasives :* si elles l'étaient suffisamment, on n'aurait pas vu éclore des sectes de matérialisme. Leur seule existence prouve qu'il sera très-opportun d'ajouter aux preuves *suffisantes* des preuves convaincantes et mathématiques. Je ne pourrai les fournir complètes qu'après avoir traité des transitions et de l'analogie universelle.

Tant de fois des questions m'ont été adressées sur les destinées ultra-mondaines, que je dois en donner dans les prolégomènes au moins un aperçu qui devra être suivi d'un abrégé, puis d'une théorie : elle est obligée dans un ouvrage où l'on s'engage à démontrer l'unité de l'Univers, dont aucun sophiste n'a pu nous fournir de preuves appliquées au mécanisme social des passions et à l'immortalité de l'âme.

Toutefois, évitons sur ce sujet de compliquer les doctrines de

l'Attraction avec les dogmes religieux. Supposons, sur tout ce qui touche aux affaires ultra-mondaines, que je ne sois qu'un philosophe, qu'un faiseur de système ; je puis user du droit qu'ont eu avant moi cent mille philosophes qui ont fait des systèmes sur l'un ou l'autre monde. Si je me trompe, je répondrai : *errare humanum est.* Mais après avoir lu mes erreurs sur le sort futur des âmes, on avouera au moins que ce cadre de nos destinées ultra-mondaines est digne de la puissance de Dieu et du génie de l'homme.

Citer. — On a vu que les biens de ce monde, richesse, vigueur, longévité, ne seraient pour les Harmoniens qu'un sujet de regret si l'immortalité dualisée ou métempsycose ne leur était garantie : en outre le but de Dieu serait manqué ; car en faisant beaucoup pour le bonheur *intra-mondain* des humains, il n'en obtiendrait qu'une affection équivoque, un reproche continuel de n'avoir pas perpétué le bonheur de cette vie terrestre, et d'avoir inspiré à l'Homme un violent désir de retour en ce monde, sans avoir pris aucune mesure pour le satisfaire.

L'immortalité composée ou métempsycose est donc un des pivots du système de l'harmonie : il ne serait qu'avorton, sans la solution de ce problème dans lequel l'Attraction va nous servir de guide : il tomberait, quant au sort futur des âmes, dans le simplisme relatif, dans le vice que j'attaque sans cesse. Leur bonheur à venir sur ce globe serait imparfait, si elles ne rentraient pas en cette vie.

Examinons d'abord dans quel esprit ont été calculées nos théories actuelles d'immortalité.

Pendant le cours des lymbes sociales, où la vie n'est qu'un sentier de ronces, il suffit à l'homme d'une perspective de vie future, dégagée des plaisirs sensuels, dont le civilisé jouit peu en ce monde. Il n'y possède pas même le nécessaire ; il ne conviendrait pas qu'il espérât trop de bonheur sensuel dans l'autre monde ; il deviendrait apathique ou séditieux en cette vie. Si notre populace, toujours famélique, pouvait espérer bonne table dans la vie future, elle serait trop empressée de s'y rendre et trop disposée à sacrifier sa vie dans les bandes de voleurs et les émeutes populaires où elle ne s'aventure déjà que trop.

D'après cette considération, l'on a dû restreindre beaucoup les

tableaux de bonheur ultra-mondain ; les borner à des passe-temps insipides et mesquins ; des Champs-Élysées où les âmes des justes sont réduites à des promenades monotones, à de stériles entretiens sur la vertu ; un Olympe où les Dieux et demi-Dieux mangent toujours du même plat, toujours de l'ambroisie ; d'autres séjours ascétiques où l'on n'a aucun usage des sens principaux, *goût et tact*, ni même des passions romantiques ; certaines demeures célestes où l'usage des sens est outré et sans diversion ; tels sont les deux paradis imaginés par Odin et Mahomet : dans le premier, le régal se bornera à boire du sang dans les crânes de ses ennemis ; dans l'autre, on sera conjoint pendant cinquante mille ans avec une des houris ou nymphes célestes, dont on pourra bien s'ennuyer au bout de cinquante jours, si rien ne fait diversion à cette uniformité.

Chacun de ces fabricants de paradis n'a dépeint, dans ses tableaux, que son goût favori :

« Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon. »

Dans le paradis de Sommonakodom, Dieu des Siamois, on passera des milliers d'années en état d'absorption mentale, *sans songer à rien*. Un tel bonheur pourra plaire à certains oisifs d'Italie qui ont pour devise : *bella cosa far niente*. Bref, on ne saurait à qui donner la palme de déraison, parmi ces fabricateurs de séjours olympiques.

Ces pauvretés peuvent suffire à charmer des Civilisés et Barbares, à qui il serait dangereux de promettre davantage ; elles ne seraient pas présentables à des Harmoniens qui seront insatiables de jouissances et qui, convaincus par leur état social de l'extrême sagacité de Dieu dans la distribution des plaisirs, verraient en lui une parcimonie méprisable, si l'immortalité ne leur garantissait pas dans l'autre vie une supériorité d'essor de chacune des douze passions, une perspective capable d'exciter la convoitise, même dès ce monde.

Jusqu'à présent, les tableaux de l'autre vie sont si peu satisfaisants, que les riches redoutent et diffèrent autant que possible d'aller en jouir. Quant aux pauvres, s'ils sont familiarisés avec la mort, ce n'est point par amorce de bien-être futur, mais par dégoût de l'existence présente ; ennui qu'ils expriment par ce re-

frain : « Nous ne pouvons pas être plus mal dans l'autre monde » que dans celui-ci. »

Pour éclaircir le problème de notre sort dans l'autre monde, consultons d'abord les indices que nous fournit l'Attraction à titre d'agent de la Divinité.

J'ai suffisamment démontré que Dieu contreviendrait à toutes ses propriétés, s'il employait d'autre agent que l'Attraction pour diriger l'Univers; mais en quelle dose la distribue-t-il à chaque espèce d'êtres; quelle règle suit-il dans cette distribution? Il est hors de doute qu'il répartit l'Attraction conformément à ses trois propriétés primaires et ⋈ (pivotale) :

1. Économie de ressorts.
2. Justice distributive.
3. Universalité de providence.

⋈ UNITÉ DE SYSTÈME.

A partir de cette base, tous les doutes sur l'immortalité composée vont être levés : démontrons la thèse par application à l'une des trois lois, à l'*économie de ressorts*.

Si Dieu distribue l'Attraction avec économie, il n'en doit donner à chaque être que le nécessaire, en justes proportions avec les destinées : la justesse exige que la dose d'Attraction soit inférieure aux biens qui nous sont réservés, qu'elle soit en degré d'INFRA-DESTIN, afin de nous ménager le charme d'une surabondance de biens. L'Attraction en dose de superflu ou SUPRA-DESTIN, en excédant de rapport avec les biens à obtenir, serait un tourment pour l'espèce entière; jugeons-en par comparaison aux animaux. Le renne est destiné à vivre dans les glaces; Dieu ne lui donne pas attraction pour les prés fleuris et les végétaux de nos climats...

Remarquons que Dieu distribue les lumières en même rapport. Un bœuf est condamné à périr dans nos boucheries; Dieu ne lui donne pas, comme à nous, la faculté de réfléchir sur la mort et les genres de mort. Cet animal serait inquiet toute sa vie, en prévoyant sa triste fin. La nature en agit de même à l'égard d'un sauvage destiné à encourir les risques de famine; elle lui inspire une apathie qui lui cache le péril.

Il est donc évident que le Créateur a réparti les attractions et les lumières avec économie et discernement; qu'il n'en donne à

chaque espèce aucune branche, aucune dont [illegible] puisse excéder le nécessaire, ni s'écarter de convenance avec la destinée essentielle du grand nombre ; j'entends par destinée *essentielle*, le sort qui est réservé à la multitude pendant les $\frac{7}{8}$ de sa carrière. (Les $\frac{7}{8}$ sont comptés pour le tout en mouvement ; le 8e d'exception confirme la règle.) Ainsi notre destinée essentielle est celle des deux phases d'Harmonie ascendante et descendante, qui comprennent avec l'apogée, au delà des $\frac{7}{8}$ de la carrière sociale du genre humain. Les deux phases de subversion ne sont que destinée accessoire et transition.

Selon ce principe, toutes nos impulsions collectives sont oracles de destinée, interprètes du sort que Dieu nous prépare en l'une et l'autre vie ; et selon la règle d'*infra-déstin*, nécessaire à l'équilibre général, nous devons espérer plus que les biens dont le désir est universel.

Cela posé, analysons l'impulsion générale sur l'immortalité, et constatons d'abord que cette impulsion est composée ou dualisée, exigeant la garantie de métempsycose avec la garantie de bonheur dans l'autre vie.

Bien qu'on soit parvenu à ridiculiser la métempsycose, elle n'est pas moins désir général dont l'expression mal déguisée échappe à chaque instant à tous ceux qui sont au déclin de l'âge. Il n'est pas un vieillard qui, jetant un coup d'œil sur les disgrâces de la vie, ne vote à mot couvert pour la métempsycose, en disant : « Il faudrait pouvoir renaître avec l'expérience qu'on a acquise, avec notre connaissance des écueils du monde et de la fausseté des hommes. Si l'on revivait avec ces lumières, combien l'on saurait utiliser la vie, mettre à profit les chances de fortune et de plaisir. »

Ce langage est celui de tous les vieillards ; ils désirent donc la métempsycose, et plus encore, car ils voudraient renaître avec l'expérience du monde. Ils ne souhaitent pas la métempsycose pure et simple, mais composée ; le retour à l'existence, avec la sagesse qui manque aux jeunes civilisés. C'est désirer deux existences, que de souhaiter, outre le retour à la vie, l'expérience, fruit d'une vie entière déjà écoulée.

Or, s'il est certain, selon la première propriété de Dieu, qu'il y a économie dans la distribution de l'Attraction, qu'elle est proportionnelle aux destins de chaque espèce d'êtres ; que loin d'être

en dose de superflu ou *supra-destin*, elle est toujours en dose d'*infra-destin*, il faut en conclure que nous sommes réservés à la métempsycose composée et non pas simple, c'est-à-dire à la renaissance en corps et en lumières. Si l'on se refusait à cette conclusion, ce serait inférer que Dieu distribue les Attractions en dose superflue et non en dose proportionnelle aux destinées. Dans ce cas, Dieu serait un chef inepte et incapable de diriger le mouvement.

On objecte : nos âmes, en reprenant un corps, y transféreraient donc les lumières qu'elles auraient acquises antérieurement ; de sorte qu'Hippocrate renaissant serait un habile médecin dès l'âge de quatre ans ! ! !

Ce n'est pas ainsi que doit s'entendre la transmigration composée : le vieillard ne prétend pas à des concessions déraisonnables, il souhaiterait seulement qu'en renaissant on eût l'aptitude à goûter les leçons de cette sagesse à laquelle sont rétifs tant de jeunes gens qui pourraient s'y rallier, puisqu'on la voit régner plus ou moins chez un petit nombre d'adultes bien dirigés.

Tel est l'effet de l'ordre sociétaire sur tous les enfants et jeunes gens : on verra que, dans cet ordre, l'enfant abandonné à lui-même dès l'âge de deux ans et demi, fréquentant et parcourant les groupes de ses semblables dans les ateliers et jardins, s'y conduit avec autant de sagesse que s'il était dirigé par la main de Dieu, et pourtant sans suivre d'autres conseils que ceux de l'Attraction. L'on verra que ce même égide le soutient dans l'adolescence, où, tout en se livrant aveuglément à ses passions, il ne peut commettre aucune faute notable contre sa santé ni ses intérêts,

Dès lors une âme qui renaîtra dans un corps harmonien y revivra avec l'adjonction de la sagesse désirée aujourd'hui par les vieillards : elle aura subi la métempsycose en composé et non en simple ; d'où il suit que ce souhait de nos doyens sociaux est rigoureusement conforme à la destinée ; que cette impulsion est, comme toutes les autres, distribuée judicieusement par le suprême économe, qui ne donne à chaque être qu'une dose d'Attraction proportionnelle aux destinées *essentielles*.

Précisons, par une comparaison, la différence du destin essentiel à l'accessoire.

Si l'on transporte des abeilles à cent lieues en mer, dans une île déserte, meublée de rochers nus ou de sables arides, elles n'y

trouveront pas une fleur ; elles n'auront pas moins Attraction pour les fleurs, parce que leur destinée essentielle est de vivre du pollen des fleurs. Ainsi l'homme a des attractions adaptées à l'état sociétaire qui est sa destinée essentielle, et non à l'état de lymbe sociale, qui n'est que transition et voie d'acheminement dans le cadre de la destinée humaine.

. . . . . .

Nous obtiendrons, dès l'établissement de l'ordre sociétaire, un bonheur bien supérieur à celui des Crésus anciens et modernes, qui, malgré leurs trésors, doivent être encore tourmentés de désirs, parce qu'ils sont loin des biens que nous garantira l'état de destinée *essentielle.*

Lorsque nous jouirons de tant de bien-être dès ce monde, à quelles conditions la perspective d'une autre vie pourra-t-elle nous présenter des charmes dès celle-ci ? Elle ne pourra nous amorcer que par l'assurance d'y développer nos douze passions en essor supérieur à celui qu'elles trouveront en ce monde élevé à l'Harmonie.

Loin de se rallier à ce principe, les doctrines civilisées privent les ultra-mondains de l'usage des deux sens recteurs et actifs, GOUT et TACT. Elles ne leur accordent que l'emploi des trois sens passifs en jouissance :

Vue pour admirer la Divinité, les murs et escaliers de diamant des demeures célestes ;

Ouïe, pour entendre les chœurs des hiérarchies célestes ;

Odorat, pour humer les parfums des cassolettes célestes.

Le goût et le tact ne sont pas de la partie, et peut-être a-t-on bien fait de les en exclure, d'après les considérations alléguées sur la misère de la populace.

Mais lorsque le genre humain sera parvenu au plein essor des douze passions, l'autre vie ne pourra le tenter que sous la garantie de leur essor plus étendu. Par exemple, quant au sens de la vue : s'il est prouvé que, dans l'autre vie, nous verrons très-distinctement ce qui se passe dans les diverses planètes, dans le soleil intérieur et sur toute la surface de notre globe, mieux que nous ne voyons aujourd'hui, du haut d'un clocher, ce qui se passe aux quatre points cardinaux, ce sera assurément une extension

d'exercice de la vue ; ce sera vision élevée en degré supérieur, et *attrait visuel* pour nous amorcer au sort de l'autre vie.

L'appât devra être le même sur chacune des douze passions radicales. La théorie des destinées trans-mondaines devra nous fournir pleine garantie d'extension de ces douze jouissances.

Est-il d'inconséquence plus choquante que de vouloir, dans l'autre vie, qu'on dépeint supérieure en plaisirs à celle-ci, réduire les chances de plaisir qui nous sont déjà connues, et diminuer le nombre de nos passions ! Comment les auteurs de ce dogme se concilieront-ils avec leurs propres doctrines ? On nous dit que nous sommes créés à l'image de Dieu : rien n'est plus vrai quant à notre âme ; elle est, comme celle de Dieu, formée des douze passions radicales ou octaviennes, qui sont aussi celles des planètes, des univers, binivers, trinivers et des créatures d'échelle harmonique dont l'Homme est la plus basse et Dieu le pivot général. Si nous perdions quelqu'une de ces passions en passant à une autre vie, nous serions donc moins rapprochés de l'essence de la Divinité ; nous ne serions plus en accord intégral, en pleine unité avec elle, et nous rentrerions dans la classe des animaux. Ils sont hors de la chaîne d'harmonie, à titre de moules incomplets, inhabiles à comporter le clavier intégral des douze passions, leur essor harmonique dont l'exercice exige des octaves complètes, en majeur et mineur, en direct et inverse.

Or, si nous devons, selon la loi des *attractions proportionnelles aux destinées*, conserver dans l'autre vie l'usage intégral de nos passions, l'on ne peut pas admettre en principe l'exclusion de métempsycose ou retour en cette vie : cette exclusion supposerait l'anéantissement de la onzième passion, dite Papillonne ou Alternante, qui exige les variantes périodiques en tous degrés. Pour satisfaire cette onzième, ainsi que la douzième, dite Composite, il n'est d'autre moyen que de renaître périodiquement en cette vie, y fournir pendant la carrière de la planète un grand nombre d'existences qui, en estimation générale et balancée, auront donné environ 17/18es de bonheur, selon le tableau suivant.

ÉCHELLE GÉNÉRALE DES MÉTEMPSYCOSES, ESTIMÉES A UNE PAR SIÈCLE.

1re *phase.*	5000 ans.	50	*cis et trans-migrations.*		
2e *phase.*	36000 —	360	——		
+ Apogée.	9000 —	90	——		810 à réduire à 405.
3e *phase.*	27000 —	270	——		
4e *phase.*	4000 —	40	——		

Selon ce tableau, nos âmes, à la fin de la carrière planétaire, auront alterné environ 810 fois de l'un à l'autre monde, en aller et retour, en émigration et immigration; total, 1,620 existences, dont 810 *intra-mondaines* et 810 *extra-mondaines;* existences dont il faut réduire le nombre à moitié, parce que durant les 72,000 ans d'Harmonie le terme de la vie est plus que double dans l'un et l'autre monde. Mais peu importe le nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière analyse, de 81 mille ans, dont environ

2/3	54,000	à passer dans l'autre monde :
1/3	27,000	à passer dans celui-ci.

Continuons donc sur l'hypothèse de 810 alternats, inexacte quant au nombre, mais commode pour les détails.

Il faut en compter d'abord 720 communément très-heureux, dans les deux phases d'Harmonie et l'apogée.

Les deux phases de subversion comportent environ 90 alternats selon cette échelle approximative :

DÉTAIL DES MÉTEMPSYCOSES, EN 1re ET 4e PHASE.

Existences en subversion.			
1.	10 heureuses.		
2.	10 tutélaires.	45 favorables, demi-bonheur.	
3.	10 favorables.		
4.	10 faciles.		
5.	10 supportables.		
6.	10 pénibles.	45 fâcheuses, malheur gradué.	
7.	10 fâcheuses.		
8.	10 vexatoires.		
9.	10 malheureuses.		

RÉCAPITULATION DES 810 EXISTENCES.

720 très-heureuses, sauf rares exceptions.	*Harm.*
45 favorables en moyen terme.	*Sub. asc.*
45 fâcheuses en moyen terme.	*Sub. desc.*

Ce sera donc 765 existences heureuses pour 45 fâcheuses, puisque les 45 de demi-bonheur peuvent être comprises dans la masse des stations heureuses.

Toute âme parvenue au terme de carrière planétaire jugera ce résultat d'autant plus avantageux, qu'elle connaîtra la loi générale des transitions, comportant un 1/9e ou 1/8e de mal et demi-mal pour 7/9es ou 7/8es de bien. Elle n'aura essuyé, selon cette échelle, que 1/16e ou 1/18e de malheur gradué, puisque le 1/8e d'exception assigné au règne du mal se subdivise encore en deux phases de plein mal et demi-mal, comprenant environ 90 métempsycoses, dont

45 existences favorables, comme celles d'un bon bourgeois, d'un bon fermier, d'un sauvage en santé;

45 existences fâcheuses, comme celle d'un Esope, contrefait, esclave supplicié, ou d'un chrétien captif dans les bagnes des musulmans.

Chaque âme n'aura ressenti, selon cette échelle, que 1/16e ou 1/18e de malheur, puisque dans les âges de subversion estimés malheureux on trouve encore une moitié de chances à peu près favorables, et assez heureuses comparativement aux faibles prétentions des civilisés et barbares, dont les désirs en fait de bonheur sont très-limités.

Une âme, en récapitulant et balançant ses 810 existences (plus ou moins), conclura sur le tout comme un cultivateur qui sur dix-huit années aura eu seize bonnes récoltes, une moyenne et une mauvaise. L'agriculteur n'élève pas si haut ses prétentions; il s'estime heureux quand il a deux bonnes années sur trois.

D'après cette estimation très-régulière des chances de métempsycose, loin d'admettre aucun retranchement sur l'exercice futur des passions, nous devons considérer comme enfer passionnel les sociétés actuelles, 2, 3, 4, 5 (tableau, p. 115), où les passions, toujours entravées, n'existent que pour le tourment des humains,

qui dans ces sociétés manquent la plupart des trois chances d'essor, *fortune, vigueur, longévité.*

Et pour arriver au vrai bonheur de cette vie, il n'est d'autre moyen que d'y renaître périodiquement ; car l'existence dans les quatre sociétés actuelles ne peut être comptée que pour demi-essor de passions chez les plus heureux, comme les sauvages, les grands, les riches ; et pour servitude passionnelle, chez le grand nombre des civilisés et barbares.

Il faudra donc renaître en Harmonie, pour connaître le bonheur de cette vie, où la plupart des hommes n'ont paru que pour y voir le bien sans en jouir ; notamment la masse du peuple, qui n'a vécu que pour atteindre au triste sort de ne pas mourir de faim. Là se bornent à peu de chose près les plaisirs du *peuple souverain*, dont l'ambition est de *manger du pain*, trouver du travail.

D'autres classes, quoique possédant la fortune, ont à peine un éclair de bonheur. Telle femme a été belle et heureuse quelques instants ; mais, bientôt passée et délaissée, elle a traîné une fastidieuse vieillesse.

. . . . . .

Mêmes disgrâces pèsent, en affaires d'ambition, sur le sexe masculin. On en voit l'immense majorité se consumer en efforts d'intrigue, sans pouvoir atteindre aux emplois ni à la fortune, et tomber à la fin dans l'apathie et le dégoût de la vie.

Beaucoup de civilisés sont condamnés à l'inquiétude perpétuelle, par la *pression d'une dominante engorgée ;* c'est-à-dire par une passion impérieuse qu'ils ne peuvent ni ne pourront jamais contenter, faute de fortune, comme le goût des voyages, le goût des bâtiments, etc. Ce penchant qu'un homme pauvre ne saurait satisfaire, devient pour lui le vautour de Tityus, le mal-être continu.

L'effet est bien plus remarquable chez ceux qui sont pressés par une dominante inconnue, comme Jules César, qui, parvenu au trône du monde, se plaint de n'y trouver que le vide. Ceux-là sont tourmentés par une ou plusieurs des trois distributives.

Quand on est pressé par une ou plusieurs des quatre affectives ou des cinq sensitives, on sent fort bien d'où naissent l'*inquiétude*

et le *vide affreux* (p. 174). Didon, après la fuite d'Enée, sait trop que son inquiétude naît de l'amour ; et Irus attendant les restes de la table de Pénélope, sait bien que son vide affreux est le vide de l'estomac et non de l'âme.

Lorsque j'aurai fait connaître les trois passions distributives, chacun pourra analyser exactement ses inquiétudes, ses vides affreux, et conclure que le seul remède est dans le mécanisme des Séries passionnelles, qui, par un développement combiné des douze passions, transforme les inquiétudes en charme perpétuel, et ne laisse au cœur humain d'autre vide que celui du temps ; que le regret de n'avoir pas des journées de 48 heures au lieu de 24, pour suffire à l'immense variété de plaisirs qui naissent de l'état sociétaire.

Quant à présent, cet état de privation habituelle rallie tous les individus au désir de métempsycose composée, au souhait de revivre avec la *fortune*, la *vigueur*, la *longévité*, dans un monde plus juste et mieux organisé.

Lorsqu'une volonté est si généralement prononcée, on doit en conclure qu'elle est destin *essentiel* de l'homme. Si elle ne devait pas être satisfaite, il n'existerait aucune proportion entre la destinée et l'Attraction : Dieu serait inhabile en régime distributif de cette Attraction qu'on voit pourtant répartie en juste mesure dans toute la nature animale et végétale, depuis les concerts des astres jusqu'à ceux des animaux industrieux, castors, abeilles, etc., qui, opérant géométriquement, par le seul stimulant de l'Attraction passionnée, nous démontrent qu'elle est coordonnée aux mathématiques, et répartie en juste proportion avec les destinées. Cet indice deviendra certitude quand on connaîtra en plein la théorie du mouvement.

Quant à présent, pour aperçu de l'immortalité et du mode d'exercice, il suffit de consulter les attractions....

Ulter. — Des aperçus d'immortalité composée, essayons de nous élever à la bicomposée, aux rapports de nos âmes avec la grande âme planétaire dont nous partagerons le sort pendant l'éternité ; nos âmes étant des émanations de la sienne, comme nos corps sont des parcelles du grand corps nommé la *Planète*, qui est un être ANDROGYNE.

Notre siècle, qui admet en principe que tout est lié dans le

système de la nature, qu'il y a unité entre ses parties, prétendra-t-il qu'il n'existe pas de relations entre les âmes humaines et la grande âme planétaire? Autant vaudrait avancer qu'il n'existe pas de rapports administratifs entre César et cent millions d'hommes soumis à son sceptre, ou bien qu'il n'y a point de rapports entre les feuilles d'un arbre et le corps ou tige qui leur distribue ses sucs et en reçoit d'elles.

Si pendant quelques années consécutives on laisse dévorer les feuilles par les chenilles, l'arbre languira et périra : même relation s'établit de corps et d'âme entre une planète et ses habitants ; leur retard en échelle sociale cause le déclin matériel de la planète ; aussi voyons-nous la nôtre en dégénération climatérique très-rapide, par effet du retard d'avénement à l'Harmonie. Ce vice devient plus sensible chaque année.

Entre la grande âme et les petites ou humaines, il existe une échelle d'âmes de divers degrés auxquels on s'élève successivement après la mort, comme on s'est élevé en cette vie. Sans cette analogie entre le sort des défunts et des mondains, l'unité de système n'existerait pas. Laissant à part l'analyse de ces degrés, traitons ici du plus élevé, qui est l'âme de la planète, LA GRANDE AME, ou âme pivotale.

C'est un sujet peu intéressant pour la multitude, que le sort de cette grande âme planétaire dans l'éternité future et passée. Les lecteurs, peu exercés à porter si loin leurs vues, préféreraient qu'on les entretînt du sort de nos menues âmes dans l'autre vie où nous tendons.... Je cède à leurs intentions : mais qu'ils me permettent, pour la régularité, un article très-court sur le sort de la grande âme.

YY — A l'époque du décès de la planète, sa grande âme, et par suite les nôtres, inhérentes à la grande, passeront sur un autre globe neuf, sur une comète qui sera implantée, concentrée et trempée. Les petites âmes, achevant par le décès leur carrière individuelle, estimée plus haut à 400 alternats ou stations en l'une et l'autre vie, perdront la mémoire parcellaire des métempsycoses, puis se confondront et s'identifieront avec la grande âme. Nous ne conserverons alors qu'un souvenir du sort général de la planète pendant ses quatre phases. Le souvenir des métempsycoses cumulées deviendrait, à la longue, insipide et confus : ce ne serait bientôt qu'un abîme de menues réminiscen-

ces ; il conviendra que la mémoire en soit bornée à des sommaires et des époques.

Lorsqu'une âme planétaire se sépare de son globe défunt, elle s'adjoint à une jeune comète non encore implanée ; c'est pour elle une décadence, comparativement aux fonctions bien supérieures d'une planète. La durée de carrière cométaire n'est guère que de 1/8e en rapport de la carrière planétaire. Lorsque la comète est mûre et suffisamment raffinée, on l'implane, et son âme recommence une carrière d'harmonie sidérale.

La grande âme, après avoir fourni une échelle d'existences dans plusieurs planètes parcourues de la sorte et dont elle a occupé successivement les corps, doit s'élever en degré : c'est-à-dire que si elle a été pendant un temps suffisant âme de satellite, elle devient âme de cardinale, puis âme de prosolaire, puis âme de soleil, et ainsi de suite ; elle parcourt encore des degrés bien autrement élevés, car elle devient âme d'univers, de binivers, de trinivers, etc. ; mais n'engageons pas le lecteur dans une région si éloignée de sa portée.

Lorsqu'un univers est en vibration descendante, les âmes de ses astres vont en déclinant sur l'échelle des grades ; mais notre univers est en vibration ascendante, état de jeunesse, et nos âmes croîtront en développements pendant plusieurs milliards d'années.

Je me borne à cet article pour en déduire la conclusion d'immortalité bicomposée, et fondée sur ce que les métempsycoses auront lieu pour la grande âme passant de planète en planète, comme pour les petites âmes, qui en définitive s'amalgameront avec elle ; fusion qui aura lieu au décès corporel de la planète, à l'époque nommée vulgairement *fin du monde*.

AA — Même échelle progressive sur l'état antérieur des âmes planétaires et cométaires, l'éternité étant sans bornes au passé comme au futur.

J'ai été bref sur les relations des grandes âmes. Ramenons le lecteur sur le sort des petites âmes dans leurs trois existences :

La cis-mondaine ou vie passée ;
La mondaine ou vie présente ;
La trans-mondaine ou vie future.

Il est inutile de s'occuper de la vie passée, puisque ses déve-

loppements ont été, en sens inverse, les mêmes que ceux de la vie future, que je ne désigne pas, selon l'usage, par le nom de vie céleste ; car les âmes dans l'autre vie sont bien plus que dans celle-ci adhérentes au globe terrestre, dont elles parcourent l'intérieur pour y fonctionner en divers sens et en divers degrés.

La vie trans-mondaine est à la présente ce qu'est la veille au sommeil. La veille est un état composé, où nous combinons l'exercice des deux facultés corporelle et animique. Le sommeil est un état simple, où le corps n'obéit pas à l'âme : c'est une scission entre le corps et l'âme. Celle-ci dans l'état de sommeil tombe en déraison, et n'a communément que des pensers vagues dont elle reconnaît au réveil le ridicule.

Par analogie, nos âmes en cette vie sont sujettes aux erreurs les plus grossières, et dans l'autre vie elles sont douées de sagesse et de haute intelligence.

La durée des stations ou alternats de l'une à l'autre vie est en même rapport que celle de la veille au sommeil : or, la veille comprend au moins les 2/3 de notre existence ; et, par analogie, le séjour périodique de nos âmes dans l'autre monde est double des stations qu'elles font en celui-ci, où le moyen terme de la vitalité est estimé 30 à 33 ans. De là vient que j'ai compté plus haut sur un alternat de métempsycose dans le cours d'un siècle, en supposant 33 ans de vie mondaine et 66 de vie trans-mondaine. Ce terme n'est point uniforme, et peut, comme ici-bas, varier du tiers au triple ; soit 20 ans de station pour telle âme, et 200 ans pour telle autre.

L'âme humaine étant de nature harmonienne et différente de celle des bêtes, elle ne peut pas stationner dans les corps des animaux. Ils ne sont pas moules d'harmonie, mécaniques à douze passions ; ils ne sont que moules partiels, touches disséminées, coffres d'âmes simples, réduites à certaines branches de passions ; et, par suite, le corps d'un animal est inapplicable à une âme humaine, possédant comme Dieu le clavier intégral des douze passions. Si un corps animal pouvait les contenir, il se trouverait unitaire avec Dieu, et admis à l'usage du feu ou corps de Dieu, dont les emplois sont interdits à l'animal, parce qu'il est hors d'unité divine. Aussi n'est-il pas admis à l'honneur de connaître Dieu et de se rallier intentionnellement à Dieu.

La vie présente étant à l'autre vie ce qu'est le simple au com-

posé, nous avons dans l'autre vie double exercice de mémoire, et dans celle-ci double lacune de mémoire, parce que le mode simple conduit à la fausseté, qui est toujours *duplique* [1]; la vérité est toujours dualisée (sauf rares exceptions).

En conséquence, nous ne pouvons avoir souvenir en ce monde ni des existences mondaines passées ni des trans-mondaines, tandis que dans l'autre vie nous aurons la mémoire des unes et des autres.

Ainsi, dans un rêve, nous ne nous rappelons ni les songes passés, ni régulièrement les journées passées, car nous confondons en rêve les temps, les lieux et les choses, tandis qu'en état de veille nous nous rappelons distinctement et les songes et les veilles passées.

Les âmes dans l'autre vie prennent un corps formé de l'élément que nous nommons Arome, qui est incombustible et homogène avec le feu. Il pénètre les solides avec rapidité, comme on le voit par l'Arome nommé fluide magnétique, circulant dans les roches intérieures et au centre des mines aussi rapidement qu'en plein air.

L'effet est prouvé par l'aiguille aimantée, que le fluide magnétique dirige au sein des roches les plus épaisses.

Le corps des défunts est aromal-éthéré, c'est-à-dire qu'à la substance aromale dont il est formé se joint une autre substance de l'élément nommé Ether, qui est la portion subtile et supérieure de notre atmosphère.

L'Ether, combiné avec l'Arome, forme des corps pleinement homogènes avec le feu et l'intérieur brûlant du globe, que parcourent dans leurs fonctions les ultra-mondains de divers degrés.

Les ultra-mondains ne sont point égaux : la sainte égalité philosophique ne règne pas plus dans l'autre monde que dans celui-ci.

Les trans-mondains sont de 12 degrés, dont 5 mixtes, et ces degrés ne sont point grades de faveur, mais grades de fonctions. Le 1er degré, *bas pivot*, est occupé par nos âmes en ce monde.

[1] Les expressions *duplique, dupliquer,* sont indispensables en théorie des passions : les mots *double, doubler,* n'exprimeraient point la duplicité d'action; *double* se prend en bonne comme en mauvaise part; il est générique : mais si l'on passe du genre aux espèces, il faut employer, en bonne part, *dualis r,* qui suppose le concert de deux éléments, et, en mauvaise part, *dupliquer,* pour expression de leur discorde.

Suivent onze échelons d'âmes trans-mondaines : total 12. L'octave est fermée en 13e degré, *haut pivot*, par la planète même, la grande âme adhérente au corps de l'astre. En le quittant elle est comme nous sujette à la mort et à la souffrance, parce que son corps est tout à la fois d'espèce terre-aqueuse et éther-aromale.

Les âmes de tous degrés participent dans l'autre vie aux sensations corporelles de la planète ; elle est languissante et presque malheureuse, tant que dure l'état de limbe social, état commun à la grande âme comme aux âmes individuelles. Cet état réduit la grande âme, et par *unité* le grand corps planétaire, au rôle de *lépreux*, êtres infectés de contagion physique et morale, séquestrés du monde céleste, privés du commerce aromal avec les autres astres. Ceux-ci risqueraient l'infection s'ils communiquaient en plein avec une planète

> Engagée en limbes ascendants,
> Ou retombée en limbes descendants.

Dans l'une et l'autre phase, estimées à 1/9e de carrière, l'astre est en état de contagion aromale, et les autres astres le tiennent en quarantaine quant aux communications. L'on se borne à lui fournir amplement le *nécessaire aromal*, comme à un navire pestiféré à qui on donne, sans contact, ce dont il a besoin pour subsistance et traitement, et même pour agrément. Les astres suivent entre eux pareille méthode en cas de contagion aromale causée par l'état subversif.

Les relations sensuelles des planètes s'opèrent, quant au matériel, par cordons aromaux...

Les âmes des défunts (âmes plus vivantes que les nôtres) sont aussi malheureuses que nous, tant que dure l'état de gêne et de quarantaine que je viens de décrire : ces âmes jouissent pourtant de divers plaisirs qui nous sont inconnus, entre autres le plaisir d'*exister* et de se *mouvoir*. Nous n'avons pas connaissance de ce bien-être, comparable à celui d'un aigle qui plane sans agiter les ailes. Tel est dans l'autre monde l'état des défunts ou trans-mondains ; pourvus d'un corps aromal bien plus léger que l'air, ils planent dans l'air, et de plus dans l'épaisseur de la terre, dont ils peuvent sans obstacle traverser les rochers les plus compactes.

Il nous arrive parfois, pendant le sommeil, de goûter ce plaisir, ce bien-être du corps parcourant un espace immense avec plus de

nous être surpris de n'avoir rien découvert sur l'immortalité, et notamment sur son premier degré qui est la métempsycose ?

Le peu que j'en laisse entrevoir doit relever les espérances de ceux qui se plaignent d'incertitude sur l'autre vie, et qui s'épouvantent à juste titre de cette éternité, dont on n'a su indiquer aucun emploi satisfaisant.

Au déclin de l'âge, on réfléchit sur ce dénouement, et ne sachant qu'en penser, on se jette *par frayeur* dans les bras de la religion. Ce n'est point par crainte, mais par amour, que le Créateur veut nous rallier à lui (et tel est le vœu de la Religion elle-même) ; c'est par garantie de plaisirs variés à l'infini, pendant l'éternité comme pendant cette vie.

Loin de ces terreurs outrageantes pour Dieu, les Harmoniens l'aimeront, dans le jeune âge, en reconnaissance du bonheur dont ils jouiront, et du bel ordre qu'ils verront régner dans les conceptions *sociales divines*. Ils l'aimeront dans l'âge déclinant, par conviction des nouveaux biens qu'il nous prépare en migration ultramondaine. Sa tactique, pour conquérir notre amour, est de nous ménager toujours plus de bonheur que l'homme n'en peut concevoir et désirer. C'est à nous à recueillir les fruits de sa générosité, en organisant sans délai l'ordre fortuné qu'il a assigné à nos relations.

Nous allons faire un pas de géant dans la carrière sociale. En passant immédiatement de la Civilisation à l'Harmonie, nous échappons à vingt révolutions qui pouvaient ensanglanter le globe pendant vingt siècles encore, jusqu'à ce que la théorie du destin sociétaire eût été découverte. Nous ferons un saut de deux mille ans dans la carrière sociale, sachons en faire un semblable dans la carrière des préjugés : repoussons les idées de médiocrité, les désirs modérés que nous suggère l'impuissante Philosophie. Au moment où nous allons jouir du bienfait des lois divines, concevons l'espoir d'un bonheur aussi immense que la sagesse de Dieu qui en a formé le plan. En observant cet univers qu'il a si magnifiquement disposé, ces milliards de mondes qu'il fait rouler en harmonie, reconnaissons qu'un être si grandiose ne saurait se concilier avec la médiocrité, et qu'on lui ferait injure, si on attendait de lui des plaisirs modérés en ce monde ou en l'autre, des biens médiocres dans un ordre social dont il sera l'auteur.

(*Extrait du* 2e *volume de* La Fausse Industrie.)

CARRIÈRE DE TRANSMIGRATION DES AMES,

En vie terrienne ou SIMPLE, *et vie céleste ou* COMPOSÉE.

ISSUE DES DEUX CARRIÈRES.

MONDE TERRIEN.

Décès en *Féminin*. *Masculin* en rentrée.

MONDE CÉLESTE, 4 PHASES.

1re Phase : *enfance*, masculin. 4e Phase : *caducité*, féminin.

2e Phase : *adolesc.* { Dome Masc. / 2e Fém. } 3e Phase : *maturité* { Fém. Dom. / Masc. 2e. }

En virilité ou *Apogée*, Masc. et Fém. égaux.

Si le décès a eu lieu en masculin, il y a contre-marche sur tous les caractères sexuels de la carrière ultra-mondaine. Celui qui est mort homme, rentre femme en ce monde.

Après douze transmigrations de l'une à l'autre vie, effectuées en *Harmonie* et non en *Chute*, l'âme deviendra apte aux émigrations. Ainsi aucune des âmes qui ont figuré en ce monde n'a pu en émigrer.

En quittant ce Globe, l'âme va habiter les 3 autres planètes lunigères, en suivant l'ordre des âges.

1. La Terre,	Enfance :	Amitié.		Planète-Binisexe.
2. Uranus,	Adolescence :	Amour.	*Id.*	Trinisexe.
3. Saturne,	Maturité :	Ambition.	*Id.*	Trinisexe.
4. Jupiter,	Vieillesse :	Paternité.		Planète-Binisexe.

Ainsi les planètes *Jupiter* et *la Terre*, qui représentent les 2 âges extrêmes, n'ont pas le 3e sexe, l'Androgyne, qui existe dans Saturne et Uranus, même en vie terrestre. Les 2 autres ne l'ont qu'en vie céleste, selon le tableau.

L'âme doit effectuer au moins trois fois ce parcours des 4 planètes lunigères, avant d'être apte à résider dans le Soleil et les Lactéennes, d'où elle passera dans d'autres soleils, puis dans d'autres univers, binivers, trinivers, etc., variant à l'infini ses jouissances en matériel comme en spirituel, pendant l'éternité.

En passant de l'une à l'autre lunigère, notre âme fait une station de vie, entre terre et ciel, dans l'étoile ambiguë

de la Terre,	*Vénus.*	d'Uranus,	*Sapho*	2 inconnues.
de Jupiter,	*Mars.*	de Saturne,	*Protée*	

Observation sur les extraits qu'on vient de lire.

Je ne me dissimule pas qu'il pourra bien s'élever une difficulté dans l'esprit de ceux qui auront lu les deux citations de Fourier qui font l'objet de cette note. Dans la première de ces citations, en effet, il est dit que, lors du décès corporel de la planète, nos petites âmes se réuniront à la grande âme planétaire ; et dans la seconde Fourier prétend qu'après un certain nombre d'existences sur la Terre en état d'Harmonie, nos âmes pourront aller habiter d'autres planètes plus favorisées, puis des astres d'un ordre plus élevé.

Ces deux opinions ne sont pas contradictoires : il n'y aura probablement qu'un certain nombre d'âmes, plus raffinées que la masse, qui seront devenues aptes à l'émigration progressive dont parle Fourier. Les autres suivront la destinée de notre Globe, dont le séjour suffira pour l'œuvre de perfectionnement qu'elles auront encore à éprouver. Voilà une explication qui concilie, ce me semble, les deux assertions de Fourier : il y a, au surplus, des questions au sujet desquelles nous aurions mauvaise grâce d'exiger tant de précision, vu que ni la philosophie, ni même la religion, ne nous ont habitués jusqu'ici aux détails circonstanciés à leur égard.

Qu'on rapproche de ces aperçus sur l'immortalité tout ce qu'enseignent sur le même sujet les théologiens et les philosophes! On pourra juger, d'après la grandeur et la clarté des notions, qui d'eux tous ou de Fourier a le mieux interprété les desseins de Dieu.

L'idée qu'on nous donne généralement de la vie future, est si peu satisfaisante pour l'esprit, qu'elle se trouve critiquée par les apologistes même des croyances religieuses où nous les puisons. Témoin le passage suivant du *Génie du christianisme :*

« Pour éviter, » dit M. de Chateaubriand, « la froideur qui ré» sulte de l'éternelle et toujours semblable félicité des justes, on » pourrait essayer d'établir dans le ciel une espérance, une attente

» quelconque de plus de bonheur, ou d'une époque inconnue dans » la révolution des êtres ; on pourrait rappeler davantage les choses » humaines, soit en en tirant des comparaisons, soit en don- » nant des affections et même des passions aux élus : l'Écriture » nous parle des *espérances* et des *saintes tristesses du ciel*..... » Par ces divers moyens on ferait naître des harmonies entre no- » tre nature bornée et une constitution plus sublime, entre nos » fins rapides et les choses éternelles : nous serions moins portés » à regarder comme une fiction un bonheur qui, semblable au » nôtre, serait mêlé de changement et de larmes. » *Génie du christ.*, 2e part., liv. IV, chap. 16.

Nous dirions en langage phalanstérien : Il faut des essors de Papillonne et de Cabaliste même en Paradis ; car voilà ce que demande l'illustre écrivain, et il est en cela bien inspiré. Un paradis qui a donné lieu à ce proverbe : *Bâiller comme un Bienheureux*, semble avoir besoin, en effet, qu'on y retouche un peu pour le perfectionner et le rendre bien désirable. Tel qu'on nous le représente, il tire son principal mérite de la comparaison avec le Purgatoire et l'Enfer, où rien, en revanche, ne se trouve épargné de ce qui peut exciter la terreur et l'effroi.

Contrairement à l'opinion de Fourier sur l'alternat d'un sexe à l'autre, saint Augustin dit, dans la *Cité de Dieu*, que les femmes ressusciteront avec leur sexe.

Quant aux philosophes, tels que Pythagore, qui ont admis la métempsycose, ils croyaient que nos âmes peuvent revenir dans des corps d'animaux. Platon, ce Dieu des philosophes, comme Cicéron l'appelle, mais qui était plein de préventions contre les femmes, Platon, dans le *Timée*, professe les idées suivantes sur la vie future :

« Celui, dit-il, qui passera honnêtement le temps qui lui a été donné à vivre, retournera après sa mort vers l'astre qui lui est échu et partagera sa félicité ; celui qui aura failli sera changé *en femme*, à la deuxième naissance ; s'il ne s'améliore pas dans cet état, il sera changé successivement, suivant le caractère de ses vices, en l'animal auquel ses mœurs l'auront fait ressembler. » (Trad. de M. Cousin.)

(Note 5, page 120.)

Sur la Chute, et, à ce propos, sur la création de l'homme et des autres espèces organiques.

La Chute, ce fait dont le souvenir est resté dans la tradition de tous les peuples et qui a reçu du génie de Fourier une interprétation si lumineuse, la Chute ne saurait être rejetée sans que l'on soit forcé d'admettre, sur les premiers temps de l'existence humanitaire, des choses rationnellement inexplicables et dont l'expérience de chaque jour démontre l'impossibilité. Comment concevoir, en effet, que l'Humanité, si elle avait été placée, au moment de sa création, dans des conditions terrestres telles que celles qui existent aujourd'hui, eût pu survivre et se conserver, dépourvue qu'elle était de toute industrie, de tout moyen de défense. Qu'on en juge par ce qui arrive de nos jours aux émigrants qui vont chercher à s'établir dans les régions encore incultes du Globe : quoiqu'ils emportent des notions de tous les arts les plus utiles et un certain approvisionnement des choses nécessaires à la vie et à leurs travaux d'installation, quoiqu'ils arrivent munis d'une foule de ressources, tant matérielles qu'intellectuelles, qui manquaient à la première génération humaine, ces colons succombent pour la plupart dans leur tentative. Que seraient donc devenus les premiers humains, s'ils n'avaient pas trouvé, à leur apparition sur la terre, une nature plus clémente et plus facilement prodigue de ses largesses? Ils n'auraient pu, selon toute probabilité, résister aux causes de destruction qu'ils y auraient ainsi rencontrées à leurs premiers pas. Il faut par conséquent admettre, conformément aux traditions, qu'il exista dans le premier âge du monde un état de choses plus ou moins semblable à celui que Fourier décrit sous le nom d'*Edénisme*. (Voy. *Théorie des quatre mouvements*, 2e éd., p. 76 et suiv.)

Les causes de la désorganisation de l'état primitif (Société à Séries confuses), ainsi que la raison providentielle et nécessaire de ce changement, survenu dans le sort des hommes, et de leur passage par des périodes d'initiation pénible, Fourier les explique d'une manière pleinement satisfaisante, et sa version s'accorde avec celle qui a été transmise jusqu'à nous par le verbe inspiré des poëtes. Lisez à ce sujet, au premier livre des *Géor-*

giques, l'épisode *Ante Jovem,* etc., dans lequel Virgile a décrit la transition de l'âge d'or aux âges pénibles de l'Humanité ; sur les circonstances et sur le but de cet événement, il règne entre le poëte et le socialiste un remarquable accord. Il n'y a pas jusqu'aux mythes religieux dont le sens obscur ne se trouve admirablement éclairci par la conception de Fourier. C'est ainsi qu'avec son interprétation de la Chute d'une part, et avec les données de l'analyse passionnelle d'autre part, on se rend très-bien compte du rôle attribué à la femme dans l'acte, ou plutôt dans la série d'actes qui amenèrent la fin du bonheur primitif, l'expulsion du Paradis terrestre, comme dit l'Écriture.

Cet état de bonheur avait tenu, suivant l'opinion de Fourier, à ce que l'abondance relative des aliments, l'absence des préjugés ainsi que des diverses influences malfaisantes qui se produisirent plus tard dans les phénomènes de la nature, avaient permis aux premiers hommes de former par instinct des Sociétés d'ordre sériaire, Sociétés qui ont la propriété d'harmoniser les passions et de prévenir ainsi la discorde et la guerre. Mais il arriva un moment où, par suite de l'accroissement de la population, inexperte encore dans l'agriculture et dans les autres industries, dont le besoin s'était peu fait sentir jusque-là, grâce à la libéralité de la nature ; il arriva un moment, disons-nous, où l'abondance nécessaire au mécanisme des Séries cessa graduellement pour faire place à la détresse. L'esprit de prudence égoïste naquit alors. On commença à se préoccuper exclusivement de ses propres besoins et de ceux de ses proches. La femme, chez laquelle domine, ainsi que Fourier l'a fait observer, l'affection de famille, dut être la première à s'inquiéter pour ses enfants, à vouloir leur ménager des ressources particulières en dehors de l'association générale. L'ascendant que l'amour lui donnait sur l'homme permit aisément à la femme d'entraîner celui-ci dans ses projets. C'est ainsi que les couples se détachèrent successivement de la masse ; les Séries furent rompues, et avec elles l'Unité et la Solidarité, gages de force et de bonheur.

Qui n'aperçoit maintenant le sens allégorique du récit de Moïse, relativement à la Chute ? Le serpent (l'esprit de prudence égoïste et de ruse) vient d'abord tenter la femme, et la femme à son tour séduit l'homme et lui persuade de mordre au fruit défendu, c'est-à-dire au travail *morcelé,* qui est contraire aux vues de Dieu.

Il est évident, d'après les termes mêmes de la Genèse, qu'il dut y avoir dans le principe un mode d'exercice du travail, ne présentant point le caractère pénible du travail qui fut imposé à Adam en punition de sa faute. Avant celle-ci en effet, et au moment où le premier homme fut placé dans le Paradis terrestre, ce fut, suivant l'expression de la Bible, *pour qu'il le cultivât et qu'il le gardât. Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis, ut* OPERARETUR *et custodiret illum.* Gen., II, 15.

L'homme, avant sa faute et dès l'instant de sa création, fut donc destiné par Dieu au TRAVAIL, et le travail ne pouvait avoir alors le caractère d'une peine, puisque l'homme ne s'était pas encore rendu coupable.

De même en ce qui concerne particulièrement la femme, que Dieu avait faite d'abord l'*associée de l'homme*, sa compagne égale en droits (*mulier quam dedisti mihi sociam.* Gen., III, 12), ce n'est qu'après la faute de rébellion commise, qu'elle est placée sous la puissance et la domination de l'homme. « Je multiplierai, » dit Dieu à la femme, « vos chagrins et vos *conceptions* : vous en- » fanterez dans la douleur; vous serez sous la puissance de » l'homme et il sera votre maître. » *Multiplicabo ærumnas tuas et conceptus tuos : in dolore paries filios, et sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui.* Gen., III, 16.

Toutes les expressions de ce texte se prêtent admirablement à l'explication que Fourier a donnée de la Société édénienne. Ainsi, suivant lui, la fécondité des femmes y était moindre qu'elle ne le devint une fois que la division par couples conjugaux eut été adoptée, et nous voyons qu'un des châtiments que Dieu dénonce à la femme, pour prix de l'infraction dont elle fut l'instigatrice, c'est qu'il multipliera à l'avenir ses *conceptions.*

Les paroles que Dieu adresse à Adam ne sont pas moins favorables à l'interprétation de Fourier : « Parce que vous avez » écouté le conseil de votre femme et mangé de l'arbre dont je » vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à l'endroit » de votre œuvre, et ce n'est qu'à force de travaux pénibles que » vous vous nourrirez d'elle tous les jours de votre vie. Elle vous » produira des épines et des ronces... » *Maledicta terra in opere tuo, spinas et tribulos germinabit tibi:* Gen., III, 17, 18.

Enfin Dieu chasse Adam du paradis de volupté, du séjour du bonheur, et place devant l'entrée de ce lieu de délices des Ché-

rubins agitant des glaives de feu pour garder la route de l'arbre de vie. V. 23, 24. Ne peut-on pas dire encore, dans le sens de l'explication de Fourier, que les Chérubins qui gardent, avec des épées de feu, la route de l'arbre de vie, sont les préjugés moraux et religieux qui, sous la menace des plus terribles châtiments, et au nom du ciel même, ont longtemps écarté l'homme de la recherche et de la réalisation des conditions naturelles de sa vie sociale ?

Il ne faut pas, d'ailleurs, voir dans Adam un seul individu, ce qui se concilie mal avec le texte même de la Genèse, où il est dit, dans un passage antérieur aux précédents et avant qu'il soit encore question d'Adam et d'Ève comme individus :

« Dieu créa l'homme à son image, et il *les* créa mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. » Ch. I, v. 27 et 28.

Il faut donc, avec plusieurs savants commentateurs, reconnaître dans Adam l'homme universel, le genre humain pris abstractivement, la collection des premiers types humains, qui durent être créés en assez grand nombre pour satisfaire aux conditions de sociabilité et pour expliquer la variété, toujours subsistante, des races. Voir sur ce sujet les *Transactions sociales* de Virtomnius (Just Muiron).

Suivant l'opinion de Fourier, l'espèce humaine fut créée en échelle ou série de 32 races et les pivotales (2 ou 4) ; total 34 ou 36 races. *F. Ind.*, t. II, p. 806, j. 9.

Ces races, dont quelques-unes ont péri, auraient été ainsi réparties : 20 en ancien continent, 14 ou 16 en nouveau continent. Il dut être créé, toujours d'après Fourier, dans chacune des races primitives 36 à 40 couples, afin qu'elles eussent, en divers travaux, des Séries de Groupes complètes. Ces premiers couples furent créés en âge de pleine puberté.

Sur le mode même suivant lequel s'est opérée la création des espèces végétales et animales, l'explication de Fourier cadre assez bien avec les termes du récit de Moïse. D'après l'auteur de la *Théorie de l'Unité universelle,* les astres sont des créateurs intermédiaires auxquels le créateur premier, Dieu, confie le soin de produire les espèces organiques qui doivent habiter leurs surfaces ;

car, ainsi que l'a dit Bacon : *Dieu ne fait rien que par les causes secondes.* Or, on lit dans la Genèse, au chapitre premier :

« Dieu dit encore : que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes. Et cela se fit ainsi. — Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, » etc. V. 11 et 24.

Platon, de son côté, dans le *Timée*, exprime une opinion qui a du rapport avec celle de Fourier. « Quand tous ces Dieux (dit-il en parlant des dieux secondaires), et ceux qui brillent dans le ciel, eurent reçu la naissance, l'auteur de cet univers leur parla ainsi : Dieux issus d'un dieu..., écoutez mes ordres. Il reste encore à naître trois races. Afin qu'ils soient mortels, appliquez-vous, selon votre nature, à former ces animaux. » (Traduction de M. Cousin.)

« Dieu (dit encore Platon au même endroit) donna une âme à chacun des astres. »

Mais arrêtons-nous ; car plus d'un lecteur nous accuserait peut-être de le retenir trop longtemps dans le domaine des hypothèses....

(Note 6, page 122.)

Quels sont les vrais éléments du progrès social?

Il importe beaucoup d'être fixé sur ce point et d'apprécier avec justesse le degré relatif d'influence des faits que l'on considère comme les causes du progrès des Sociétés. Car suivant l'idée qu'on se fera de ces causes, on dirigera ses efforts sur tel ou tel élément de la vie sociale, efforts infructueux s'ils ne s'attaquent pas à l'élément essentiel.

Or nous soutenons, nous, que cet élément est l'industrie, que la réforme industrielle est l'indispensable acheminement à toute salutaire réforme d'un autre genre. Et nous croyons, en professant une telle opinion, être plus d'accord avec les faits passés du développement humanitaire, que les gens qui s'obstinent à vouloir régénérer le monde par des constitutions politiques, par des morales et des religions, ou restaurées ou nouvelles. On a beaucoup tenu compte des influences de cette nature sur la marche des Sociétés,

et l'on a trop négligé, pour ne pas dire omis complétement, la part moins apparente, mais plus réelle et plus positive, suivant nous, qu'y eut de tout temps l'industrie en créant aux hommes de nouvelles ressources. L'on a fait, en jugeant de la sorte, comme celui qui ferait dépendre toute la vigueur d'un arbre de la main qui en taille et en dirige les rameaux, au lieu de rapporter principalement cette brillante végétation que l'arbre déploie, à la riche nature du sol où il s'implante et à l'engrais qu'on a soin d'entretenir à son pied.

L'ascension d'un peuple, soit à une période sociale supérieure, soit à une phase plus élevée de la période dans laquelle il se trouve, est toujours marquée par des circonstances qui augmentent la quantité des produits et en procurent une meilleure, une plus générale distribution. Il est vrai qu'à chaque période correspondent des croyances religieuses qui lui sont appropriées : chez les hordes sauvages règne le fétichisme, chez les populations barbares le fatalisme, chez les nations civilisées les dogmes de la résignation et de l'enfer. Mais ce sont là des conséquences de la forme sociale, plutôt que des causes déterminantes de celle-ci.

On fait tous les jours honneur à telles et telles croyances de résultats qui non-seulement n'en découlent pas d'une manière directe, mais encore ont été obtenus quelquefois en contradiction formelle à ces mêmes croyances. Le christianisme, par exemple, tel que l'ont fait des esprits sombres qui n'avaient rien de l'universelle bienveillance et de la divine charité du doux Sauveur, ce christianisme issu de la défiance et de la peur, non de l'amour, — qui condamnait le monde comme domaine de Satan, qui ne voyait dans cette terre qu'une vallée de larmes, peut-il être à bon droit regardé comme le promoteur du développement des arts et de l'industrie auquel les peuples modernes doivent les moyens de jouissance et de luxe qu'ils possèdent? La religion leur prêchait le renoncement aux biens temporels; cependant, poussés par leurs irrésistibles tendances vers les trois foyers d'Attraction [1], les hommes ont poursuivi la conquête de ces biens avec une ardeur croissante. Qu'on voie là un sujet d'éloge ou de blâme, le principe et les fruits d'une telle conduite peuvent-ils, sans une inconséquence inouïe, être rapportés à une doctrine d'*abnégation*, en

[1] Luxe, Groupes, Séries de Groupes, page 18.

vertu de la mauvaise logique du *Post hoc*, *ergo propter hoc*[1] ? Supposez un chasseur qui, ayant visé une perdrix au vol, tuerait, au lieu du volatile, un lièvre gîté à ses pieds : aurait-il après cela bonne grâce à se faire un mérite du succès de son tir? Ce chasseur ne serait pas aussi ridicule, à mon avis, que les gens qui prétendent que le christianisme, en prêchant les privations et la pauvreté, a stimulé les hommes à la recherche des moyens de bien-être et de plaisir, à l'emploi des ressources industrielles, et qu'il a contribué ainsi au développement de la richesse. Il a eu toutefois, sous ce rapport, une influence favorable, mais simplement négative : c'est comme agent de concorde sociale, en prévenant quelques conflits entre les convoitises rivales qu'il a désarmées ou amorties.

Je reviens au principe général de ma thèse, et je dis que le Progrès, qui, à en croire certains auteurs, n'aurait jamais marché qu'un code de morale et de religion, ou bien encore un glaive de conquérant à la main, je prétends que le progrès s'est beaucoup mieux et plus souvent frayé la route avec les outils obscurs de l'industrie. La charrue, la scie, le rabot, la brouette, les ciseaux, l'aiguille à coudre elle-même, voilà des agents de Progrès, aux services desquels on n'a pas, il s'en faut, assez rendu justice. L'action incessante de ces instruments vulgaires, en procurant aux hommes réunis en société des moyens abondants et faciles de satisfaire leurs besoins d'alimentation, de logement, de vêtement, a décidé plus qu'on ne pense généralement de l'essor qu'ont pris les Sociétés humaines, et des formes mêmes que celles-ci revêtirent jusque dans leurs sommités religieuses et politiques. Aujourd'hui, les grandes inventions de la mécanique et de la chimie, la navigation à la vapeur, les chemins de fer, le télégraphe électrique, etc. nous emportent évidemment vers de nouvelles formes de sociétés.

Les animaux, ces utiles compagnons et serviteurs de l'homme, voilà encore de précieux, d'indispensables auxiliaires pour lui dans l'œuvre du Progrès social. Le retard qu'éprouve sous ce rapport l'Humanité de notre Globe, Fourier n'hésite pas à l'attribuer en grande partie, à l'absence de quelques termes de la série animale, certains types d'animaux du genre le plus utile ayant avorté,

[1] Après cela, donc à cause de cela.

suivant lui, lors de la création qui a fourni à la Terre son mobilier actuel[1]. Quelque opinion qu'on se fasse de ces hardies conjectures de Fourier, sa remarque au sujet de l'influence des animaux sur la sociabilité humaine, n'en subsiste pas moins, remarque fondée en fait comme en raisonnement, et qui trouve sa confirmation dans l'état comparatif des peuples de l'ancien et du nouveau continent.

« Une observation importante à faire, » dit M. de Chateaubriand, » sur la lenteur avec laquelle les Américains se civilisent, c'est » que la nature leur a refusé les troupeaux, ces premiers légis- » lateurs des hommes. Il est très-remarquable qu'on a trouvé ces » Sauvages policés là précisément où il y avait une espèce d'ani- » mal domestique. » (*Essai sur les révolutions.*)

Le même écrivain dit avec beaucoup de raison, dans un autre endroit du même ouvrage :

« Si la philosophie a jamais rien présenté de grand, c'est sans » doute lorsqu'elle nous montre les Anglais semant de graines » nutritives les îles inhabitées des mers du Sud. »

Dans le même ordre d'idées, je citerai ici quelques lignes de M. Désiré Laverdant, extraites du journal la *Phalange*, n° du 20 janvier 1843.

« M. Dupetit-Thouars a introduit aux Marquises des juments et des ânesses pleines, et des étalons. Il faut, en effet, que le Civilisé donne aux pays sauvages tous les animaux qu'il a domestiqués conformément aux vues de Dieu. On songera sans doute à porter des graines et des plants, pour créer des potagers et des vergers dans le creux des fraîches ravines. Les Marquises ont en abondance des porcs, des chiens et des chats. Le chat y a été laissé par Cook; c'est une trace précieuse du passage de l'illustre navigateur. Certaines gens trouveront bien trivial qu'on attache de l'importance à une introduction de chats; ils aimeraient mieux une cargaison de livres philosophants et prédicants. En vérité, pour notre part, nous serions plus fiers d'avoir introduit les chats à Noukahiva, que les méthodistes aux Sandwich. Il y a cette différence entre ces deux espèces importées, que les chats détruisent les rats, animaux malfaisants, tandis que les méthodistes

[1] Les naturalistes reconnaissent pareillement des lacunes dans l'échelle animale, ce qui est un des obstacles qu'ils éprouvent à établir des classifications régulièrement graduées. (Voyez à ce sujet les travaux de M. Is. Geoffroy-Saint-Hilaire.)

détruisent les hommes. Des documents qu'on nous donne pour certains, établissent que depuis ces derniers temps, une mortalité effrayante décime la population des Sandwich, et c'est le fruit de l'action des Européens, et particulièrement des méthodistes. Le régime puritain, rigoureusement imposé, a attristé ces pauvres sauvages; le bouleversement apporté brusquement dans leurs habitudes, a porté atteinte à la santé générale. Au moment où les matelots chrétiens versaient dans leur sang le virus vénérien, les missionnaires chrétiens leur défendaient expressément le bain, et affublaient leur nudité d'habits lourds et gênants, pour motif de pudicité. Ainsi emprisonnés dans des haillons, et éloignés de l'eau où ils se plongeaient chaque jour en souriant, la malpropreté a développé, entretenu et exaspéré chez eux des maladies de peau terribles. Ces pauvres gens, autrefois joyeux, qui apparaissaient tout ruisselants et lustrés, dans leur nudité naïve et saine, à l'Européen charmé, et le saluaient de si doux sourires, aujourd'hui passent tremblants et honteux, déguenillés et puants, flétris, corrompus et pourris, sous le regard du missionnaire qui, pour un tel succès, élève stupidement vers Dieu ses actions de grâces. Allez! Dieu détourne sa face de votre œuvre maudite, et il prend en pitié vos misérables folies! »

Afin de résumer, en finissant, la discussion établie dans cette note, je reproduis ici les termes d'une définition que je donnais, il y a dix ans, dans le premier journal de l'École sociétaire :

« Convergence de plus en plus grande des forces humaines vers la production, en même temps qu'essor de plus en plus libre des facultés individuelles, voilà ce qui pourrait, il me semble, être considéré comme la formule la plus générale du progrès, de ce progrès véritable dont aucun siècle ne répudie l'héritage. Il n'a jamais été rien entrepris, ni proposé, qui répondît aussi bien à ces deux termes à la fois, que les combinaisons d'ordre purement industriel que nous travaillons à faire comprendre et à faire essayer. » *Réforme industrielle*, n° du 17 mai 1833.

(Note 7, page 136.)

Le gouvernement et le commerce.

Il y a tant de pages instructives et curieuses dans la correspondance de Fourier, qu'il nous vient incessamment des regrets

au sujet de beaucoup d'entre elles que nous avons forcément omis de citer, pour ne pas grossir outre mesure ce volume. Parmi ces passages d'un haut intérêt, il s'en trouve un dans une lettre en date du 6 décembre 1818, qui offre des considérations trop importantes sur la méprise du génie politique à l'égard du commerce, pour que nous puissions nous résigner à en priver nos lecteurs.

Nous sommes forcé de prendre la citation un peu haut, mais le préambule lui-même ne manquera pas, croyons-nous, d'intérêt.

Fourier, qui insistait alors auprès de son disciple, Just Muiron, pour que celui-ci, dans ses tentatives de propagande, voulût bien s'en tenir aux arguments *négatifs*, à la critique de la Civilisation, la Théorie attractionnelle n'étant pas encore publiée, — vient de lui tracer à cet effet un programme, dans lequel il énumère et commente les 7 fléaux limbiques (voyez-en le tableau, p. 40 de cet ouvrage). Puis il continue ainsi :

« Le résultat collectif est la DUPLICITÉ D'ACTION. On la trouve en tout sens, dans le matériel et le spirituel.

« Duplicité dans les fonctions : deux Sociétés exercent l'industrie ; une autre, la Sauvage, refuse l'industrie et occupe l'ample moitié du Globe. Duplicité parmi les peuples industrieux (Civilisés et Barbares) qui forment deux sociétés incompatibles. Et parmi les Civilisés, duplicité de peuple à peuple, de province à province, de famille à famille. Duplicité dans l'administration, toujours classée en deux partis : hier le nobiliaire et le sacerdotal, aujourd'hui le propriétaire et le mercantile. Duplicité dans l'ordre domestique par le mariage qui ente le lien de famille sur une alliance d'ambition, et qui n'offre que perfidie dans les relations conjugales. Enfin, duplicité radicale dans le mécanisme social qui, avec ses illusions de contre-poids, garanties, équilibrées, n'est qu'une violence fardée, à tel point que si on supprime les tribunaux, sbires et gibets, le peuple soulevé renversera le lendemain l'édifice.

« Nos sciences n'ont produit que la gamme régulière du mal, et si on donnait le monde à gouverner à Béelzébuth, on pourrait le défier d'organiser plus savamment le règne du mal parsemé de quelques lueurs de bien.

» Raisonnons sur le remède, et toujours en sens abstrait, sans recourir à aucun des dogmes de l'Attraction, et comme si sa théorie n'était pas découverte.

» Si le canevas du mal est la duplicité universelle, le canevas du bien doit être l'unité universelle. La connaissance de ses lois doit naître de l'ensemble des études qui composent le système de la nature. Classons-les en gamme régulière.

Accords cardinaux.		1. Mouvement matériel.
		2. — aromal.
		3. — organique.
		4. — instinctuel.
Accords distributifs.	Mouv. passionnel.	5. Mécanique industrielle [1].
		6. — administrative.
		7. — domestique.
Pivot.		UNITÉ UNIVERSELLE.

» Le génie civilisé ne s'est exercé que sur trois branches ou touches de cette gamme. Il a réussi sur deux, les 1re et 5e. Il a échoué sur la 6e, et n'a pas touché aux quatre autres, encore moins à la théorie du Pivot, ou Unité.

» Nous avons pleinement réussi sur le n° 1 : nos géomètres, Kepler, Newton, expliquent magnifiquement les lois du mouvement matériel.

» Même louange sur la 5e étude., la mécanique industrielle : nous sommes des colosses de perfection ; quand on voit une montre à répétition, un vaisseau de haut bord, une filature à coton et à drap, on ne saurait nier nos succès gigantesques.

» Mais que nous sommes pygmées sur tout le reste de la tâche! Nos succès ne s'étendent sur les 7 touches qu'aux 2 matérielles. Nous avons essayé force calculs sur la 6e, force chartes, équilibres et contre-poids de pouvoirs. Nos théoriciens ont même eu quelque idée confuse du principe des trois unités en administration ; mais ils n'ont abouti qu'à une caricature politique, l'indigence, la fourberie, l'oppression et le carnage. Leur tort est d'avoir pris pour boussole le régime du mensonge, le libre exercice du commerce, la concurrence anarchique ou mensongère. Ils n'ont pas vu que le commerce est le tronc de l'arbre administratif, et qu'en le faussant on fausse tout le système. Ils ont isolé le commerce de l'administration : croyant assurer la liberté, ils

[1] Le mot *industriel* est ici employé dans un sens plus restreint que celui dans lequel Fourier l'a employé depuis et qu'on donne en général, dans le langage de l'École sociétaire, au mot *industrie* et à ses composés.

en ont sapé la base ; elle ne peut régner que par la vérité des relations industrielles. Ils ont manqué le secret de garantie de cette vérité commerciale. C'est le détail le plus intéressant de la 6e période ou Garantisme. Son introduction double le revenu *relatif* et neutralise l'impôt. C'est-à-dire que si la France perçoit en temps ordinaire 800 millions d'impôt [1], la concurrence véridique en rendra 400 de plus, en épargnera 200, et réduira par conséquent les charges à 600 pour 1,200 millions de rentrées. En outre, elle rendra à l'agriculture ladite somme de 1,200 millions en sus du produit actuel, ce qui neutralisera l'impôt.

» Faute d'avoir fait cette invention (la concurrence véridique et réductive), nos politiques sont tombés *administrativement* dans la duplicité méthodique par l'isolement du commerce et du gouvernement, qui sont deux rouages associés, deux éléments inséparables en mécanisme véridique. Ce sera une théorie très-curieuse et très-agréable aux gouvernements civilisés, qui verront que tous les énormes bénéfices des banquiers et agioteurs doivent retourner au fisc par l'établissement du régime de vérité garantie, hors duquel on tombe dans le monopole ou dans l'anarchie mercantile et mensongère.

» J'ai rendu justice aux Civilisés sur les deux études 1 et 5. Je viens de leur montrer le secret de l'étude n° 6, où ils échouent depuis vingt-cinq siècles. Voici une autre bévue sur le même sujet.

» Le mouvement passionnel ne peut s'équilibrer sans ses trois supports 5, 6 : 7. Il fallait donc réussir sur la découverte du mécanisme administratif n° 6, et de plus sur celle du mécanisme domestique n° 7, qui est l'association, dont on n'a jamais daigné s'occuper. Sans s'élever aux dispositions transcendantes de l'Harmonie, on aurait pu former des liens de moindre étendue. On n'a rien découvert sur ce sujet. Le système domestique reste borné à des familles de 5 à 6 personnes. Ainsi des trois branches de la mécanique passionnelle, une a réussi, une a avorté, une est oubliée. Toutes trois pourtant sont également nécessaires à l'équilibre, et quand nos politiques veulent établir l'équilibre sur deux mécanismes, l'industriel et l'administratif, ils ressemblent à des

[1] Qu'on n'oublie pas que Fourier écrivait ceci en 1818. On en est bien, il est vrai, aujourd'hui aux budgets de 1,200 millions et plus, mais sans les compensations que procurerait le régime social dit Garantisme.

enfants qui voudraient faire tenir debout une marmite privée d'un de ses trois pieds ; ils la relèveraient mille fois, et mille fois elle retomberait. Tel est le sort de nos sociétés, qui privées de l'un des trois pivots, l'association domestique, retombent sans cesse comme une marmite à deux pieds, et n'arrivent, sous toutes les constitutions, qu'aux sept résultats subversifs. »

(Note 8, page 156.)

Sur la Solidarité.

Cette considération si puissante et si RELIGIEUSE de la SOLIDARITÉ HUMAINE a été développée par l'auteur dans un discours prononcé le 7 avril 1842 :

« Solidarité !... *c'est la loi de nature.* Qu'elle devienne aussi la règle des rapports sociaux ! C'est ce que Fourier a voulu ; c'est ce qu'il a donné les moyens de réaliser sur notre Globe, pour le bonheur de l'Humanité entière.

» Solidarité entre tous les individus, entre toutes les classes, entre tous les peuples ! Solidarité même entre les générations qui se succèdent sur la terre ! voilà, en effet, le grand principe sur lequel s'appuie la Théorie de Fourier, et qui reçoit à son tour de cette Théorie l'évidence d'un axiome.

» Oui, les hommes, en réalité, sont et demeurent, quoi qu'ils fassent, solidaires pour les biens et pour les maux ici-bas. C'est là une haute vérité morale, qui ressort éclatante à la vive lumière répandue sur les destinées humaines par le génie de notre Maître, vérité dont, grâce à lui, nous apercevons partout la preuve, aussi bien dans les faits journaliers de la vie que dans les solennels enseignements de l'histoire. Vainement l'esprit d'égoïsme, en isolant les divers groupes sociaux, en séparant l'intérêt de l'individu de l'intérêt de la masse, a prétendu rompre, à son profit, la chaîne de la solidarité sociale : la Nature, de sa main puissante, la rétablit toujours. Le feu des révolutions, les miasmes meurtriers de l'épidémie, tels sont ses agents mystérieux et terribles. S'élançant du fond des sombres demeures où le pauvre est entassé, le fléau destructeur (épidémie ou révolution, peu importe) va s'abattre sur les palais et frapper à leur tour ces riches, ces grands, jusque-là insensibles aux souffrances de leurs frères [1].

[1] Quelques lignes de Bossuet, qui viennent d'être citées dans la *Phalange* (nu-

» Sans évoquer le souvenir de ces grandes catastrophes, nous pourrions, dans la sphère même des événements de chaque jour, et par l'exemple de ce qui se passe incessamment sous nos yeux, montrer comment toute domination oppressive, tout déni de justice, tout lâche abandon envers une portion quelconque de la Société, porte avec soi sa peine. Vous délaissez l'indigence, vous ne lui assurez ni l'éducation ni le travail ; l'indigence, ne prenant conseil que du désespoir où l'a réduite votre coupable indifférence, s'arme contre vous et devient le crime... Point de jouissances paisibles pour les uns, tant que les autres, tant que le grand nombre reste voué au dénûment et aux privations : ainsi le veut la Solidarité.

» Si maintenant nos regards se tournent vers l'atelier industriel, ou s'ils pénètrent jusque dans le sanctuaire de la famille, partout nous verrons la contrainte, cette raison dernière et pour ainsi dire unique, ce ressort général du mécanisme civilisé ; partout nous verrons la contrainte engendrer la désaffection, la duplicité, la révolte secrète ou patente. C'est ainsi que partout, dans tous ses modes, à tous ses degrés, la tyrannie, de quelque nom qu'elle se décore, se trouve dupe et victime d'elle-même.

» Et c'est justice !... car Dieu a fait l'Humanité pour être libre. En lui donnant les attractions qui la caractérisent, il a entendu qu'elle marcherait, dégagée d'entraves, dans les voies mesurées où ces attractions l'appellent, puisque c'était la condition pour réa-

méro du 26 mars 1843), expriment, avec une admirable énergie, cette même pensée de la solidarité de toutes les classes :

« Toute cette multitude qui souffre, ce sont, comme on parle, des gens de néant. » Ainsi chaque riche ne compte que soi, et, tenant tout le reste dans l'indiffé» rence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des » fléaux qui affligent le genre humain. Cependant, riches impitoyables, vous » pourrez y venir, aux jours de besoin et d'angoisse. »

L'auteur de l'article dans lequel se trouve cette citation, M. Prudent Forest, ajoute :

« Ce reproche et cette menace adressés par Bossuet aux riches de son époque, sont restés sans effet sur leurs cœurs endurcis. Aussi, qu'est-il arrivé ? Il est arrivé, un siècle plus tard, une révolution terrible qui a bouleversé les existences de la plupart de ces grandes familles qui florissaient du temps de Bossuet.

» Riches de notre temps, nous pouvons vous le prédire, si vous continuez à rester dans l'indifférence sur le sort des classes souffrantes, si pour venir à leur secours vous n'employez pas d'autre moyen que l'insuffisant moyen de l'aumône, tôt ou tard il éclatera une révolution nouvelle plus terrible que la précédente, et vous y viendrez alors, vous ou vos descendants, aux jours de besoin et d'angoisse. »

liser sur la terre l'ordre conçu de toute éternité dans la pensée du suprême ordonnateur des mondes.

» A ce point de vue élevé, les données de l'Attraction apparaissent identiques à celles de l'Ordre même. — Mais si, d'après la trop commune opinion qui s'est accréditée dans les esprits, au triste et honteux spectacle de nos sociétés subversives, le principe de l'Attraction semblait en lui-même peu susceptible de se concilier avec les exigences de l'Ordre; si ce principe avait besoin d'un contre-poids, il le trouverait dans le dogme de la Solidarité, tel qu'il résulte de la conception de Fourier sur les destinées humaines. D'après cette conception, en effet, dans quelque condition de la vie que nous nous trouvions, nous ne pouvons porter aucune atteinte aux droits d'une autre classe, d'un autre sexe, d'un autre âge, sans nous condamner à en recevoir nous-mêmes l'inévitable contre-coup.

» Puisse cette vérité éminemment religieuse pénétrer bientôt dans toutes les convictions! Il n'en est pas de plus propre à exercer une heureuse et féconde influence sur les efforts de chacun pour améliorer l'état social! Puisse le sentiment de la Solidarité universelle passer à l'état de *conscience intime* chez tous nos semblables! Que, sans cesse présent à nos cœurs, ce sentiment nous anime d'un dévouement sans bornes et toujours actif pour la sainte cause de l'Humanité, qui est, en définitive, la cause de chacun de nous! A l'œuvre donc, et de toutes nos forces et sans relâche! A l'œuvre aussi, vous tous qui avez en main, soit la puissance du talent, soit celle de la fortune et de la position sociale! A l'œuvre tous ensemble, sous l'inspiration généreuse de cette pensée : Solidarité! (Extrait de la *Phalange,* n° du 8 avril 1842.)

L'une des idées qui se trouvent ici émises fait allusion à la Vie future, telle que la Théorie de l'Unité universelle nous la fait concevoir. C'est en vue du retour de l'homme à l'existence actuelle qu'on peut avancer cette proposition, que *nous ne saurions porter aucune atteinte aux droits d'une classe, d'un sexe, d'un âge quelconque, sans nous exposer, sans nous condamner, qui plus est, à en recevoir inévitablement nous-mêmes le contre-coup.* Dans le système de Fourier, en effet, sur la psychologie et la cosmogonie composées (note 4), la mort n'est pas le terme définitif de nos rapports avec cette terre : tout ne s'arrête pas là entre la Mère

commune et chacun de ses enfants ; nos comptes avec elle ne sont pas réglés par une seule existence.

D'après cette manière de voir, qui a en sa faveur une foule d'analogies dans la nature, nous renaîtrons ici-bas, après un certain laps de temps passé dans une vie d'un monde différent et plus élevé ; nous reviendrons encore monde-ci pour y prendre encore notre part, soit des chances de malheur que nous y aurons laissées à la vie humaine, soit des félicités qu'un meilleur ordre social aura préparées aux générations futures. Oui, je ne crains pas d'exprimer cette croyance, fondée sur le principe que *tout est lié dans l'univers et régi selon la justice*, oui, c'est ma conviction profonde, nous revivrons sur terre, et nous sommes par conséquent destinés à subir nous-mêmes les lois d'iniquité et d'oppression que nous aurons faites ou que nous aurons laissé subsister, comme à jouir des biens dont, grâce à nos efforts, la race humaine aura été mise en possession. Non-seulement nous revivrons, mais nous revivrons en alternant de sexe d'une existence terrestre à une autre ; nous revivrons, sans qu'il nous soit possible de savoir dans laquelle des Sociétés incohérentes qui se partagent le Globe tant que l'Unité sociale n'y est pas encore établie, ni à quelle place de ces Sociétés qui en ont eu si grand nombre de mauvaises pour une seule passable. Vous voyez donc bien que nous sommes directement, personnellement intéressés, tous tant que nous sommes, à affranchir de la souffrance et de la contrainte toutes les conditions de la vie sans en excepter aucune. *Nihil humani a me alienum.*

Tel qui se voit aujourd'hui millionnaire pourra se trouver indigent dans sa prochaine existence, si à cette époque la misère règne encore ici-bas. Le sage Platon, qui rendait grâce aux Dieux de l'avoir fait naître homme et non pas femme, homme libre et non pas esclave, Grec et non pas Barbare, Platon a pu renaître bien des fois, depuis, dans chacune des situations fâcheuses auxquelles il se bornait, dans son égoïsme, à se féliciter d'avoir échappé pour son compte, au lieu d'aviser aux moyens de les améliorer, ces situations justement redoutées : tâche autrement digne de son génie que les subtilités et les controverses souvent ridicules sur lesquelles il s'est consumé, non sans jeter beaucoup d'éclat si d'on veut, mais un éclat inutile pour le bonheur des hommes. *In vanum laboraverunt*, voilà ce qu'on peut dire de lui et de tous ceux qui ont *dogmatisé* et *moralisé* en vue d'un état de société

divergent et faux, plutôt que de chercher comment on lui en substituerait un autre qui fût UNITAIRE et VRAI. De leurs travaux il ne restera que ce qui est observation.

C'est dans cet ordre d'idées relatives à un retour ici-bas, que Vergniaud puisait, à son insu peut-être, une de ses inspirations les plus éloquentes, lorsqu'il s'écriait à la tribune de l'Assemblée Législative :

« Il me semble que les mânes des générations écoulées se pres-» sent dans ce temple pour vous conjurer, au nom des maux que » leur a fait souffrir l'esclavage, d'en préserver les générations » futures. Exaucez ces prières, soyez pour l'avenir une provi-» dence bienfaisante, associez-vous à la justice éternelle. »

S'il est permis de juger d'une conception de la Vie future par l'influence sociale qu'elle devrait exercer sur les hommes qui l'admettraient, y en eut-il jamais qui se recommandât mieux sous ce rapport que la conception indiquée par Fourier? Non-seulement une telle manière de voir exclut absolument toute disposition d'esprit analogue à celle qui faisait dire au roi dégénéré d'une cour dissolue : « Cela durera toujours autant que nous, » lâche et antisocial sentiment, exprimé aussi dans ce propos à l'usage du vulgaire : *Après moi le déluge ;* — non-seulement, dis-je, une telle manière de voir exclut toute coupable indifférence au sujet de l'avenir, mais de plus elle nous montre l'impossibilité d'un salut individuel et exceptionnel pour quelques-uns soit en ce monde, soit dans l'autre. Avec une semblable idée du lien universel et indissoluble des destinées humaines, on voit qu'il n'y a moyen pour nous de nous *sauver* qu'avec tous nos frères, et en coopérant à l'œuvre du salut commun.

Pas un des motifs *vraiment moralisateurs* que renferment sur cette question les dogmes des religions diverses, ceux de la religion chrétienne notamment, pas un de ces motifs (même, à mon avis, la révélation des actes et des pensées au jour du jugement) qui ne se rencontre aussi dans l'idée que Fourier nous donne de la Vie future. Mais combien n'offre-t-elle pas, en outre, de stimulants à bien faire, à servir de tout notre pouvoir, dans toutes les situations, la cause de l'Humanité, soit en matériel, soit en spirituel, stimulants que ne présente, il faut bien le dire, aucune autre croyance? Notez encore que cette idée, d'une influence si salutaire et si puissante sur la conduite des hommes qui en seraient

pénétrés, ne suppose Dieu ni cruel ni injuste, ne le fait pas tel en un mot qu'il est désormais impossible à notre raison et à notre cœur d'admettre qu'il soit. « Qui ne voit en effet, » comme le dit un auteur anonyme dont les inspirations sont parfois très-heureuses, « qui ne voit que le cœur humain gagne toujours du ter- » rain contre les dogmes qui veulent arrêter l'espérance ? Il finira » par apaiser tout ce qui était implacable; il ne se reposera que » dans une croyance qui étende finalement le bonheur à toutes » les créatures capables d'en jouir. » (*Définition de la situation du monde au* XIXe *siècle.*)

OPINION DE FOURIER SUR LES CONCOURS ACADÉMIQUES. L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LE LIVRE DE M. REYBAUD SUR LES RÉFORMATEURS SOCIALISTES.

L'Académie des sciences morales et politiques avait proposé pour sujet de prix, en 1836, la question suivante : *Quels sont les éléments dont se compose, dans toute grande ville, cette partie de la population qui forme une classe dangereuse par ses vices, son ignorance et sa misère? indiquer les moyens à employer pour améliorer cette classe dépravée et malheureuse.*

Fourier faisait alors imprimer la *Fausse Industrie.* Il inséra dans cet ouvrage quelques réflexions à propos de la question mise au concours.

« Nul autre que moi n'osera aborder de franc jeu, disait-il, la question du *remède* à l'indigence, traiter des moyens de la PREVENIR : ce serait s'engager à découvrir un mécanisme social plus élevé que la Civilisation qui est inséparable de l'indigence; or la découverte étant faite, celui qui l'invoquerait avouerait implicitement que c'est moi qui ai gagné le prix. Mais celui qui prétendra extirper l'indigence en restant dans la civilisation, dans l'industrie morcelée par familles, sera un effronté charlatan.

» On ne saurait trop désabuser les hommes vraiment philanthropes qui fondent, comme MM. de Beaujour et Montyon, des prix académiques.

» Ces prix sont alloués aux *compères* qui ont l'oreille des juges, et je pourrais donner là-dessus des détails plaisants au sujet d'un

Ce même M. Reybaud, qui est un avocat parfois très-compromettant pour les causes qu'il prétend défendre, allègue encore ce qui suit, dans l'intérêt des idées vulgaires sur la moralité : « A » part quelques grands sentiments dont l'*innéité* est frappante, » la mesure des actes humains varie de peuple à peuple, de zone » à zone (Pascal l'avait remarqué). »

Oui sans doute, Pascal l'avait remarqué, mais dans une intention tout autre que celle qui est affichée ici par M. Reybaud. Pascal avait trop de sens et de logique pour voir dans cette variation, suivant les lieux et les temps, des règles du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, un argument en faveur de ces mêmes règles.

M. Reybaud, toujours dans la citation présentée avec éloge à l'Académie par M. Jay, s'élève en vrai puritain contre l'idée d'arriver au bonheur par la satisfaction des passions.

« Quant au bonheur, s'écrie-t-il, quoi de plus relatif? on parle » de le fonder par une satisfaction illimitée : mais chaque jour » cette expérience se fait en détail, et tout homme peut dire si » la passion pleinement assouvie est le bonheur, si la privation » même, la privation réfléchie et volontaire, ne renferme pas plus » de joies réelles qu'une satisfaction sans bornes. Le bonheur sur » la terre aurait un autre écueil, celui de supprimer toute aspi- » ration vers un état meilleur, et d'entourer notre départ de cette » vie des conditions les plus douloureuses. »

Sans doute ce qu'on appelle bonheur varie suivant les goûts, suivant les dispositions des individus; mais se fonder là-dessus pour embrouiller la question, pour chercher à persuader qu'il n'y a aucune condition générale, *sine quâ non*, du bonheur, c'est le procédé d'un sophiste, non d'un ami sincère de la vérité. Quel bonheur est possible à qui n'a pas de quoi satisfaire ses premiers besoins ?

Quant à cette expérience qui, selon M. Reybaud, se ferait en détail chaque jour, on peut lui répliquer qu'elle ne se fait jamais au contraire. Tel individu pourra très-bien, sans doute, pour employer l'expression de M. Reybaud, *assouvir* quelquefois *une* de ses passions. Mais est-ce donc là la satisfaction passionnelle *intégrale*, *équilibrée*, comme l'entend Fourier? On peut parler à M. Reybaud le langage de la Théorie sociétaire, puisqu'il s'est donné pour l'interprète de cette Théorie. Eh bien! où trouvera-

t-il, je le lui demande, dans les conditions sociales actuelles, où trouvera-t-il l'emploi, la satisfaction des trois passions *distributives*, qui sont incompatibles avec le mécanisme civilisé?

Malgré ce que dit M. Reybaud des *joies* de la privation réfléchie et *volontaire* (qualité que n'ont point, en général, les privations des Civilisés, qui sont des privations *forcées* et point du tout *libres*), nous doutons fort que cet écrivain, même avec l'aide de la réflexion et d'un peu de bonne volonté, se fût senti tout aussi joyeux d'être privé du prix Montyon que de le recevoir.

Pour ce qui est de la sollicitude que témoigne M. Reybaud, au sujet du regret que nous aurions de quitter cette vie si l'on trouvait moyen de nous la faire un peu meilleure, si nous parvenions à y être passablement heureux, une telle sollicitude est tout à fait gratuite, du moins pour ceux qui admettent l'ensemble de la conception de Fourier. L'auteur du *Traité de l'Association*, en effet, dans un des passages que rapporte M. Reybaud lui-même, à la fin de son volume, ne dit-il pas, après avoir exposé ses vues sur la vie future : « C'est à présent que l'homme pourra quitter la vie » sans regret, puisqu'il aura la certitude de l'immortalité de l'âme, » dont on ne pouvait s'assurer que par l'invention des lois du mou» vement social? » Et puis cette sorte d'appréhension *qu'il ne se rencontre un jour trop de bonheur sur la terre*, n'est-elle pas un souci bien prématuré, une précaution superflue, dérisoire, une plaisanterie ironique et tout à fait déplacée, eu égard au sort actuel du peuple?

Après avoir loué, comme il convenait, le candidat au prix Montyon de ses protestations en faveur des *bons principes*, M. Jay continue ainsi :

« En considérant ces trois sectaires dont M. Louis Reybaud a » exposé les systèmes, on est frappé d'un trait qui leur est com» mun : c'est une obstination invincible, une opiniâtreté d'apo» stolat, un dévouement à leurs principes qui résiste à toutes les » épreuves, même à celles du dénûment et de la pauvreté, qui » accepte tous les sacrifices et ne s'éteint qu'avec la dernière » étincelle de vie. Cette existence de lutte perpétuelle, cette ab» négation de soi-même au profit de convictions qui paraissent » sincères, éveilleront toujours dans les âmes généreuses de » réelles sympathies. »

Oui sans doute; mais non pas, il paraît, dans les âmes d

MM. les académiciens, car ceux-ci, bien évidemment, de leur aveu même, ont eu pour but de récompenser, en couronnant les *Études sur les Réformateurs contemporains*, non pas une appréciation éclairée de ces hommes au dévouement si étrange, mais le dénigrement de leur œuvre, mais la négation de toute valeur pratique qu'on pourrait être tenté d'attribuer à leurs théories de réforme sociale. On veut bien accorder quelques mots d'éloge à ces individualités si nobles qui ne sont plus là pour en jouir; mais ce qui reste d'eux, leurs doctrines, voilà ce qui ne trouvera ni grâce ni justice à l'Académie, voilà ce qu'il faut arrêter, étouffer, flétrir à tout prix. Les fondations philanthropiques des Montyon et autres peuvent-elles recevoir une destination plus conforme aux vues des généreux testateurs?...

Sachons gré toutefois à M. Jay d'avoir osé rendre hommage à la conduite de l'homme, en dépit des préventions contre l'audace de sa pensée.

« Fourier, dit-il, d'une vertu austère, d'un caractère moral » plus élevé que Saint-Simon, dont le cynisme n'était pas seule» ment une théorie, Fourier a lutté sans dégradation personnelle » contre la mauvaise fortune; mais il y avait pour lui une source » intarissable de bonheur, et les illusions de l'orgueil charmaient » cette existence livrée à elle-même. — Il se promenait glorieux, » dit M. L. Reybaud, au milieu de populations libres et enthou» siastes qui le saluaient comme un bienfaiteur. »

Ce qui fait conclure à M. Jay qu'il y a là, outre l'*invincible opiniâtreté* qu'il a déjà signalée, un *amour-propre exalté jusqu'au délire*. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, avec de telles disposi» tions qu'on travaille efficacement au bonheur de l'humanité. »

Proposition souverainement fausse. Il n'y a pas une des grandes inventions du génie qui n'ait été accompagnée, plus ou moins, de ce même sentiment d'enthousiasme, de cette ivresse quasi divine que produit la conscience d'une haute découverte. Disposition infiniment heureuse, car sans elle où trouveraient-ils la force, ces hommes de glorieuse exception, où puiseraient-ils la force nécessaire pour féconder leur idée, pour accomplir jusqu'au bout leur tâche sainte, malgré tout ce qui s'y joint pour eux de dégoûts, d'avanies, de souffrances de toute sorte à essuyer? Quoi? vous prétendez interdire aux Gutenberg, aux Watt, aux Fulton, de se complaire dans la perspective des immenses avantages dont

leur découverte ouvre la carrière à l'Humanité ? Mais l'expérience prouve qu'ils sont restés dans leurs prévisions, tous ces grands inventeurs, bien en deçà de la réalité déjà obtenue aujourd'hui. Et cette sublime jouissance du génie, seul dédommagement de tant d'amertumes, de quel droit voulez-vous la lui enlever ? Elle est un don de la Providence et une nouvelle preuve de sa judicieuse sagesse dans la distribution des attractions. — C'est être aussi par trop *moraliste*, que d'aller jusqu'à réprouver la plus noble de toutes les jouissances qu'il soit donné à l'homme de connaître, et la plus utile à ses semblables dans les résultats qu'elle engendre !

Il me reste (et c'est la partie la plus pénible de ma tâche) à signaler un dernier trait des deux rapports lus à l'Académie française sur l'ouvrage de M. Reybaud : trait vraiment caractéristique et qu'il n'est pas étonnant dès lors de rencontrer, dans l'une et l'autre de ces pièces, formulé, pour ainsi dire, dans les mêmes termes. Je veux parler de la justification de l'emploi du legs Montyon en faveur du livre sur les Socialistes.

C'est surtout comme *inexorable réfutation* des systèmes qui sont censés y être exposés, que l'ouvrage de M. L. Reybaud a été recommandé à l'Académie française et qu'il a obtenu les suffrages de l'illustre compagnie.

« Il serait bon, » dit M. Jay en parlant de ce livre, « que de » pareilles idées pussent arriver aux plus humbles intelligences. » Elles détruiraient de funestes illusions et calmeraient de vio» lents désirs *qui ne peuvent jamais être accomplis.*

» C'est assurément des productions littéraires de ce genre que » le vertueux Montyon avait en vue, lorsque, dans l'intérêt de » la morale et de l'humanité, il institusit d'éclatantes et solen» nelles récompenses. »

Ainsi donc, c'est pour tuer l'espérance, c'est pour étouffer dans le cœur des hommes malheureux l'aspiration vers une destinée meilleure, que les amis de l'humanité ont légué aux corps savants la disposition d'une partie de leur héritage ! Il y a là, j'ose le dire, il y a dans un pareil langage, dans une pareille conduite, une profanation et une prévarication tout à la fois. L'Académie française aura à en rendre compte un jour devant la postérité.

Au surplus cette compagnie, en augmentant la publicité du livre de M. Reybaud, a servi, sans le vouloir, la cause de la Réforme sociale. Quel est, en effet, l'homme capable de porter un jugement en semblable matière, qui, après avoir lu l'analyse tout incomplète, et tout inexacte même en plusieurs points, que donne M. Louis Reybaud de la Théorie de Fourier; quel est, dis-je, l'homme compétent qui ne se prononcera bien plutôt pour le hardi novateur que pour son cauteleux détracteur?

UN MOT SUR L'HYPOCRISIE. — L'INFANTICIDE.

> L'hypocrisie, soit envers Dieu, envers les hommes ou envers la nature, est cause de tous les maux que nous avons.
>
> LA REINE DE NAVARRE, *nov.* 34.

A l'occasion de ce qui s'est passé à l'Académie française au sujet du livre de M. Louis Reybaud, il me revient un regret que d'autres circonstances avaient aussi fait naître en moi. Ce regret, c'est dans le tableau des vices de la Civilisation, de n'avoir pas assez insisté sur l'un d'eux, qui joue un rôle immense dans ce mécanisme social, et qui a la plus grande part peut-être aux résultats subversifs qu'il produit. Je veux parler de l'*hypocrisie.*

Non pas seulement de ce genre d'hypocrisie dont Molière nous a tracé un type hideux dans le *Tartufe;* mais de cette hypocrisie à l'usage des *honnêtes gens,* qui consiste à affecter, sur les questions de mœurs, des sentiments et des opinions que l'on n'a pas. C'est là le plus grand obstacle à la manifestation de la vérité en cette matière; et hors de la vérité, point de justice, point de salut pour le monde social.

Qui me démentira si j'avance qu'il n'y a presque pas de *Civilisé* qui, comme mari, comme père, comme homme public, magistrat, administrateur, voire académicien, n'ait censuré, condamné, flétri une conduite qu'il avait tenue souvent lui-même, des actes qu'il avait commis et qu'il serait encore tout disposé à commettre de nouveau, n'était le manque d'occasions et de moyens? Combien de ces Catons d'apparence et par nécessité de

position, qui sont des Faublas au fond du cœur et en intention jusqu'à leur dernier jour! Mais tous ces gens qui font de la morale par politique ressemblent à ces habitants d'une ville d'Italie au XVe siècle, qui, à ce qu'on rapporte, avaient toujours chez eux deux balances, l'une pour le voisin, l'autre pour eux-mêmes.

C'est ainsi que, soit dit sans offenser personne, lorsque l'Académie française décernait un prix de vertu de six mille francs à M. Louis Reybaud, pour avoir fait justice des *immoralités* de la Théorie de Fourier, l'illustre compagnie était présidée par l'honorable M. de Jouy, de qui sont, si je ne me trompe, certains couplets passablement lestes, intitulés *La loge grillée*. Mais où l'Académie irait-elle se recruter, si elle devait fermer ses portes à quiconque aurait sur la conscience quelques peccadilles de cette espèce?

Revenons à quelques points plus sérieux du chapitre de l'hypocrisie. Un docteur dont les odieuses maximes, pour avoir été mainte fois anathématisées à grand renfort d'indignation vertueuse, n'en sont pas moins suivies à la lettre dans la conduite de beaucoup de gens, car elles sont le code de la politique du succès en Civilisation, Machiavel, avertit « qu'il ne faut pas beaucoup se soucier de la vertu pour elle-même, mais seulement de la partie de notre visage qui est tournée vers le public, attendu que, si la réputation d'homme vertueux est utile, la vertu même n'est au fond qu'un obstacle. »

Ne dirait-on pas que cette pensée de l'auteur du livre du *Prince* est la boussole du monde officiel? Et j'appelle ainsi, non pas seulement la classe des fonctionnaires et des personnages politiques, mais encore tout ce qui est *en représentation*, les membres d'une académie ou d'un corps municipal, par exemple, tout aussi bien que les ministres et les députés, sans omettre les candidats à ces diverses places ni les aspirants aux prix Montyon, plus intéressés encore ces derniers, vu leur position de candidats, à mettre habilement en pratique le précepte de Machiavel.

Oh! si l'on voulait avouer jusqu'où s'étend cette spéculation sur les apparences de la vertu?... Mais on arriverait à constater que tout n'est que fard et mensonge. *Omnis homo mendax:* voilà le résultat du régime social sous lequel nous vivons. Un

Civilisé, comme le disait Fourier, est menteur par hiérarchie, quand ce n'est pas par calcul intéressé. Allait-il trop loin lorsqu'il définissait la Civilisation, le *jeu des dupes et des fripons*? Non, sans doute, et il aurait pu ajouter que les dupes ne le sont, la plupart du temps, que faute d'assez d'habileté pour jouer l'autre rôle; mais l'intention de duper aussi n'est pas communément ce qui leur manque.

N'insistons pas davantage sur la peinture d'un état social dont on ne serait que trop fondé à dire ce qu'Augustin disait de la société romaine, « qu'il n'y avait jamais eu là de société, parce que la VRAIE JUSTICE n'y était pas, et qu'on ne doit point regarder comme des droits les INIQUES conventions des hommes[1]. » Appliquons à cet état social la maxime de Jésus : *Jugeons l'arbre à ses fruits.*

Il en est un, celui de tous qui condamne le plus hautement, à mon avis, notre société; il en est un qui crie incessamment vengeance contre un ordre de choses susceptible de donner lieu à une violation si monstrueuse du plus puissant des instincts affectueux de la nature humaine : je veux parler de l'INFANTICIDE. Qui ne sent pas que, pour qu'une mère puisse être amenée à étouffer elle-même le fruit de ses entrailles; à répondre aux premiers vagissements de son enfant par une sentence inexorable de mort; à donner à ce jeune être formé de son sang, conçu, développé dans son sein, au lieu des caresses enivrantes de l'amour maternel, une étreinte homicide; à ne porter les mains sur ce corps frêle et délicat que pour le déchirer, le briser sans pitié, que pour y arrêter violemment les ressorts de la vie; oh! qui ne sent que pour produire un tel renversement du sentiment le plus saint, le plus profond, le plus intime, il faut qu'il y ait là quelque fatalité infernale, quelques combinaisons vraiment sataniques dans la législation des hommes? N'y eût-il par siècle qu'un seul infanticide dans l'ensemble des pays civilisés, qu'on devrait encore se hâter de rechercher les causes d'où peut provenir un fait tellement contre nature, et de reviser les dispositions sociales capables d'en suggérer l'idée.

Il y avait chez les Athéniens une coutume fort sage par rap-

[1] SAINT AUGUSTIN, *De la Cité de Dieu*, liv. II, c. 21; liv. XIX, c. 21.

port à ces lois contradictoires qu'ils qualifiaient d'*antinomies* ; c'était de les faire examiner chaque année par des commissaires nommés à cet effet, et lorsqu'on ne pouvait parvenir à les concilier entre elles, de les soumettre au peuple pour qu'il statuât à leur égard quelque chose de fixe et de concordant. Ne serait-il pas à propos que, par rapport à l'ensemble des dispositions et des opinions qui régissent la Société, on imitât de loin en loin cet exemple ? Et alors, si les lois de l'homme, telles qu'on les a faites, se trouvaient sur quelques points en désaccord avec les lois éternelles et immuables de la nature, ne serait-il pas expédient et urgent d'aviser aux moyens de faire cesser une *antinomie* dont il ne peut manquer de résulter des violations déplorables, soit des unes, soit des autres de ces lois, et de toutes deux à la fois bien souvent?

J'ai parlé de l'infanticide à propos de l'hypocrisie ; c'est qu'en effet l'hypocrisie, ou le besoin de paraître ce qu'on n'est pas, est ce qui donne lieu, d'ordinaire, à cet horrible, et pour ainsi dire, inconcevable forfait. Quand ce n'est pas la honte, c'est la misère qui pousse à le commettre. On voit donc qu'ici, comme partout, le seul remède efficace, c'est l'ASSOCIATION.

MAUVAISE CRITIQUE ET BONS EXEMPLES.

Si, après avoir exposé la Théorie sociétaire, je devais passer en revue tout ce qu'on a élevé contre elle d'objections, qui, la plupart du temps, passent à côté sans l'atteindre ; tout ce qu'on a débité à son sujet d'inepties pour avoir voulu en parler sans la connaître, il me faudrait doubler et tripler ce volume. Je ne saurais m'engager dans une semblable tâche.

Voici pourtant, comme échantillon, une appréciation toute fraîche : elle émane d'un membre de la cour de cassation, d'un homme érudit qui a beaucoup d'autorité parmi les jurisconsultes.

M. Troplong, dans la préface de son ouvrage sur les *Sociétés civile et commerciale*, préface qui fut publiée par anticipation dans quelques journaux, s'exprime ainsi qu'il suit sur le compte de Fourier et de sa Théorie :

« Charles Fourier a imaginé une théorie sociétaire dont l'effet serait de réaliser, au sein du phalanstère, une association intégrale, qui ferait disparaître la concurrence et les collisions, et unirait les passions, les goûts, les sentiments, les intérêts et les travaux. De pareilles exagérations sont déplorables. L'association est une puissance considérable, sans doute ; mais elle n'est pas là seule à laquelle l'homme veuille obéir, et ce serait une témérité de sa part de chercher à abolir les autres mobiles de l'humanité. Or, l'indépendance individuelle, la personnalité libre, l'action isolée de l'individu, sont aussi des besoins qui, dans une certaine mesure et dans certaines conditions données, ont droit à être respectés et satisfaits. »

Cette critique du savant jurisconsulte a pour objet, à la vérité, les systèmes de Saint-Simon et d'Owen, qu'il vient également de mentionner, aussi bien que la théorie de Fourier elle-même. Mais en tant qu'elle s'adresse à la théorie sociétaire, cette critique, il est aisé de le voir, ne contient pas un seul mot qui ne porte complétement à faux. Car quel est celui des *mobiles de l'humanité* que l'association phalanstérienne supprime, à part la crainte de *mourir de faim*, vil ressort qui, dans ce régime, ne sera plus nécessaire pour faire travailler le peuple? Et ne voit-on pas déjà que les gens qui déploient le plus d'activité, et l'activité la plus productive, ne sont pas du tout ceux-là sur qui pèse une pareille angoisse? Quant à l'*indépendance* et à la *personnalité libre*, on oublie qu'il n'y en a pas l'ombre, dans l'état actuel, pour toute l'immense classe des travailleurs qui ne sont pas propriétaires du capital au moyen duquel s'exerce leur industrie. Où y a-t-il aujourd'hui, pour l'homme du peuple laborieux, sous le rapport de la *faculté d'action*, des garanties comparables à celles que lui offre l'état sociétaire, qui n'interdit pas même l'action isolée, si l'individu la préfère ; qui la protége au contraire et la dégage de tout ce qui pourrait la gêner, lorsqu'il s'agit de ces œuvres de la méditation pour lesquelles sont nécessaires le recueillement et la solitude?

Mais, au lieu de prolonger une polémique bien inutile, je me hâte d'emprunter à l'ouvrage de M. Troplong une citation pleine d'intérêt sous le point de vue de notre thèse à nous, partisans de l'Association. L'auteur parle de ces sociétés que formaient, au moyen âge, les familles agricoles de mainmorte.

« Tous, vieux ou enfants, hommes ou femmes, mariés ou célibataires, restent de père en fils dans ces sociétés patriarcales, et ont part au pain, au sel et à la caisse commune : ceux-ci pour les services qu'ils ont rendus ; ceux-là pour les services qu'ils rendront un jour ; les autres pour les services qu'ils rendent actuellement à la communauté. Le pain est l'emblème de ces sociétés rustiques ; voilà pourquoi les membres en sont appelés *compani*, c'est-à-dire *mangeant leur pain ensemble*, ainsi que l'enseigne Pasquier [1] ; et leur réunion porte souvent le nom de *compagnie* dans les textes des coutumes. Aussi, quand ils conçoivent le triste dessein de se séparer, le plus vieux d'entre eux, conformément à la formule de dissolution consacrée, prend un couteau et partage le grand pain en divers chanteaux.

» Le régime de ces associations était énergique, le temps, la mort ne les dissolvaient pas. Elles se continuaient de générations en générations, sous la protection du seigneur intéressé à leur conservation. Elles avaient aussi un chef élu, un maître : le chef du chanteau. Ce chef obligeait tous les membres de l'association par ses actes d'administration.... Il contractait, sous une véritable raison sociale : *un tel et ses comparsonniers* ou *personniers*.

» Ces sociétés étaient universelles de gains. Chacun conférait son revenu, son travail, son industrie ; et tous les profits du labeur commun formaient une masse appartenant à l'association. Mais les associés ne confondaient pas la propriété des biens qui leur arrivaient à titre lucratif; et chacun était tenu de supporter sur sa part indivise certaines charges propres et personnelles, comme de doter les filles.

» Quelle peut être l'origine de ces associations, qui, je le répète, couvraient le sol de la France féodale, et procuraient aux gens de mainmorte cette sorte de force que donne l'esprit de famille, cette sorte d'allégement et de bien-être qui est la conséquence du travail commun?...

» L'industrie agricole, sur laquelle reposait presque tout le système financier de la féodalité, demande un grand nombre de bras,

[1] Déjà une expression équivalente à celle rappelée ici par M. Troplong, était usitée chez les Anciens. On lit à ce sujet dans la *Politique* d'Aristote :

« L'association qui se forme pour subvenir aux besoins de tous les jours, est la famille, composée de ceux que Charondas appelle *homosipyens*, c'est-à-dire vivant des mêmes provisions. » (De σιτος, armoire où l'on serre le pain.)

et les seigneurs pensèrent que l'agriculture serait bien plus florissante, si la vie commune et l'association héréditaire des serfs immobilisaient sur leurs domaines ces races inépuisables de travailleurs. D'ailleurs, c'était un moyen d'éviter la confusion des redevances, opérée par le fractionnement des ténements en pièces et lopins. Ils exigèrent donc à leur tour que leurs gens de mainmorte vécussent dans l'état de société agricole; et ce n'est qu'à cette condition qu'ils firent le sacrifice de leur droit de réversion.

» Ce second point de vue a été exposé par Coquille, d'une manière si ingénieuse et si pittoresque, que l'on me saura gré de citer ses paroles.

» — Selon l'ancien établissement du ménage des champs, en ce » pays du Nivernais, lequel *ménage des champs est le vrai siége* » *et origine de bourdelages*, plusieurs personnes doivent être » assemblées en une famille pour démener le ménage, qui est fort » laborieux et consiste en plusieurs fonctions en ce pays, qui, de » soi, est de culture malaisée; les uns, servant pour labourer et » pour toucher les bœufs, animaux tardifs; et communément faut » que les charrues soient traînées de six bœufs; les autres, pour » mener les vaches et les juments aux champs; les autres, pour » mener les brebis et les moutons; les autres, pour conduire les » porcs. Ces familles, ainsi composées de plusieurs personnes, » qui, toutes, sont employées chacune selon son âge, sexe et » moyens, sont régies par un seul, qui se nomme *maître de com-* » *munauté*, ÉLU à cette charge par les autres, lequel commande » à tous les autres, va aux affaires qui se présentent ès-villes ou » ès-foires et ailleurs, a pouvoir d'obliger ses parsonniers en *cho-* » *ses mobiliaires* qui concernent le fait de la communauté; et lui » seul est nommé ès-rôles des tailles et subsides.

» Par ces arguments se peut connaître que ces communautés » sont vraies familles et colléges, qui, par *considération de l'in-* » *tellect, sont comme un corps composé de plusieurs membres;* » combien que ces membres sont séparés l'un de l'autre. Mais, » *par fraternité, amitié et* LIAISON ÉCONOMIQUE, *font un seul* » *corps.*

» En ces communautés, on fait compte des enfants qui ne savent » encore rien faire, par l'espérance qu'on a qu'à l'avenir ils fe- » ront; on fait compte de ceux qui sont en vigueur d'âge, pour » ce qu'ils font; on fait compte des vieux, *et pour le conseil, et*

» *pour la souvenance qu'on a qu'ils ont bien fait;* et ainsi de » tous âges et de toutes façons, ils s'entretiennent comme un » corps politique, qui, par subrogation, doit durer toujours.

» Or, parce que la vraie et certaine ruine de ces maisons de » village est quand elles se partagent et se séparent, *par les an-* » *ciennes lois de ce pays, tant ès-ménages et familles des gens* » *serfs, qu'ès-ménages dont les héritages sont tenus en bourde-* » *lages,* A ÉTÉ CONSTITUÉ POUR LES RETENIR EN COMMUNAUTÉ, que » ceux qui ne seraient en la communauté ne succéderaient aux » autres, et on ne leur succéderait pas. » — »

Profitez donc, savants commentateurs des temps passés, profitez de ces lueurs de bon sens que vous offre leur histoire. Prenez modèle sur les sages institutions qu'ils avaient ébauchées et dont il reste à peine des vestiges, encore remarquables toutefois par quelques-unes des bienfaisantes propriétés de l'Association.

L'on a beaucoup parlé, il y a quelques années, de la société des *Jault,* découverte dans le Berry par M. Dupin aîné. Une autre grande société familiale du même genre, celle des *Guitard-Sinon*, avait été observée par M. de Chateaubriand dans les environs de Thiers, en 1805. « Elle ressemblait, dit-il, à un ancien clan d'Écosse. » (*Voyage à Clermont.*) — Mais à quoi servent les investigations sur le passé, si nous ne savons en tirer aucun parti pour le règlement du présent et de l'avenir?

FIN DES NOTES.

En vente, à la Librairie Phalanstérienne,

25, QUAI VOLTAIRE.

OEUVRES DE FOURIER.

THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS. 1 vol. in-8°. 6 fr.

THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE. 4 vol. in-8°. 18 fr.

LE NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE. 1 vol. in-8°. 5 fr.

LIVRET D'ANNONCE DU NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL. 1 vol. in-8°. 1 fr.

LA FAUSSE INDUSTRIE. 1 vol. in-12. 4 fr. 50 c.

ÉGAREMENTS DE LA RAISON, démontrés par les ridicules des sciences incertaines, et FRAGMENTS. 1 vol. in-8°. 2 fr. 50

ANALYSE DU MÉCANISME DE L'ENGOUAGE et de la méthode mixte, ou étude de l'Attraction. 1 vol. in-8°. 2 fr.

Cités ouvrières. — DES MODIFICATIONS A INTRODUIRE DANS L'ARCHITECTURE DES VILLES. 1 vol. in-8°. 30 c.

DE L'ANARCHIE INDUSTRIELLE ET SCIENTIFIQUE. 1 vol. in-12. 75 c.

LA PHALANGE, *revue de la Science sociale*, qui a paru de 1845 à 1849, contient les très-curieux et très-étendus travaux de Fourier, provenant de manuscrits inédits. Prix des 10 vol. pris ensemble, 60 fr. — Chaque vol. des 4 premières années pris séparément, 7 fr. 50 ; 2 vol. pris ensemble, 14 fr. — Les 2 vol. de 1849 pris séparément, 8 fr. 50 c. ; ensemble 16 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.